This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

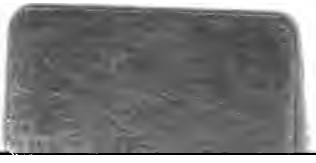
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

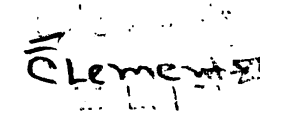
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07079770 3




Elements

Clem... XIV
2LIB
1038 R

LETTERE
ORIGINALI
DEL R. P. MAESTRO
GANGANELLI,
DIVENUTO PAPA
SOTTO IL NOME
DI CLEMENTE XIV.

TOMO PRIMO.

PARIGI,
Presso PISSOT, Librajo,
Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXVII.
Con Approvazione, e Privilegio di Sua Maestà.

AVVERTIMENTO
AL LETTORE.

ECCOLE dunque coteſte preziose Lettere, che mentre a Clemente XIV l'immortalità aſsicurano, fann' onore all' umanità, e partoriſcono un ſegreto amore verſo la Religione, la Padria, e le Scienze.

La lingua Franceſe reſa eſsendoſi un idioma univerſale, biſognava pure che la traduzione, precedendo l'originale, recaſse ad ognuno la cognizione di queſta eccellente opera, e proteggeſse la preſente edizione; la quale ſe rimane gradita, come merita per

tante ſue coſe pregevoli, ſarà ſeguita dal *ſupplimento*, in quella maniera appunto che ſi è oſſervato per quel che riguarda la traduzione. Allora, e purchè il Publico ne moſtri deſiderio, ſi ſtamperanno di più le Lettere latine, che ſi omettono per ora a motivo che il latino meſcolato coll' italiano, averebbe mal figurato, e che in oltre pare che, diſgraziatamente, la lingua de' Saluſti e de' Ciceroni ſia venuta a ſchifo.

I conoſcitori ſi avvederanno ſubito che la franchezza, l'energia, o quel tuono che diſtingue l'originale da una traduzione, ſi trova evidentemente nelle Lettere italiane, ed in queſto renderanno a me la dovuta giuſtizia,

che se poi qualche volta ho abbreviato, per andar in traccia del genio del secolo il quale le opere non gradisce di longo lavoro, pure non ne ha patito la sostanza.

Dalla traduzione italiana che si è presa sulla mia version francese, e che si è stampata in Firenze (benchè senza data) si prova colla face dell' evidenza che nella presente edizione non vi è stato nè copia, nè calco; e dal paragone che ne farà chiunque le due opere procurarsi vorrà, ogni dubbio dileguerassi. Intanto è sicuro che quei che anno, sul tradur mio, tradotto le Lettere Ganganelliane, avrebbero per ogni buona regola dovuto aspettare l'originale, oppure farmelo richiedere: tanto più che io non mi son riso-

luto di commetterne quì l' impreſ-
ſione, ſe non quando dopo lunghi, e
nojoſi trattati, avuti con varj Stam-
patori di quelle parti, ho veduto
che ſi correva pericolo di perdere
le ſpeſe, attenta l' impoſsibiltà
d' impedire le contraffazioni, in
tanti Principati l' uno dall' altro
indipendente.

Gli applauſi continui dei quali
verſo la mia fatica è ſtato prodigo,
contro il mio merito, il troppo
benevol Publico, non vanno però
ad impedirmi il confeſsare la gran-
de ſuperiorità che tiene ſopra di me
il mio ſoggetto; oltrechè ſi danno
nella lingua italiana certi tocchi
e certe pennellate, che mi ſi refe-
ro tanto più impoſsibili di eſpri-
mere in franceſe, che io ho fatto
poco eſercizio nell' arte di tradurre.

Queſta edizione, come ben l'avverte l'Eminentiſsimo Signor Cardinal de Bernis*, le parole di cui hanno pondo di ſentenze, *deve togliere ogni dubbio ſulla di lei legittimità;* ma troppi ci ſono che ſpinge lo ſpirito di partito a fermarſi nel loro dubitare. Di ciò tanto più me ne ha convinto l'invitar che feci, da quattro meſi in quà nel Prefazio del *ſupplimento*, a tutti quei che ſi moſtravano oſtinati nel combattere l'autenticità delle Lettere di Clemente XIV, di favorirmi a caſa, acciò ſe ne paleſaſse a loro la veritade; ma niuno mi è venuto a trovare.

Reſtami finalmente a dire, che le premure che 'l Publico mi ha

*Lettera del 10 Aprile 1776, all' Editore.

dato per far affrettare la ſtampa di queſt' opera, debbono valer di ſcuſa agli errori che ſono corſi, molto maggiormente che non ſon eſſenziali, e che ſi tratta d'una lingua ſtraniera. Per ſecondare il di lui guſto, ſi è abbreviato gran parte de' *titoli* del ceremoniale epiſtolare italiano; E ſi avrebbe fatto l'iſteſſo quanto all' eſpreſsioni in alcuni luoghi, ove ſembrerà che 'l penſiero ſarebbe più bello, ſe foſse più breve: ma coteſta libertà ſi è meritamente conſiderata come illecita ad un Editore, che non debbe avere altro ſcopo, ſe non di conſervare fedelmente alla Poſterità queſti ſcritti, tali quali ſono ſortiti dalla penna dell' immortal Ganganelli.

LETTERE

LETTERE
DEL PAPA
CLEMENTE XIV.

LETTERA I.

Al Signore CABANE, *Cavaliere di Malta.*

ILLUSTRISSIMO SIGNORE, E PADRONE SEMPRE COLENDISSIMO.

IN risposta della veneratissima lettera di V. S. Ill.ma posso, per riscontri indubitabili che ne ho, assicurarla francamente, che l'Eremo della Trappa, che abbiamo in Italia, non cede affatto, per ciò che riguarda osservanza di regola, a quel di Francia. Ma

perchè vuol ella abbandonare l'Ordine di Malta?

Questo è un Ordine Religioso come tutti gli altri; nè sono già i recinti claustrali, che costituiscano, o producano la solitudine. Essa si forma, e risiede principalmente ne' nostri cuori; altrimenti potrebbe viversi ne' chiostri con maggior disipazione, che non si vive nelle piazze più frequentate, e più tumultuose.

Or se ella possiede già perfettamente, questo imprezzabil pregio, perchè vuoler andar a cercarlo più lontano? Ella m'insegna, che per salvarsi, un Cristiano non ha assolutamente bisogno di altra Regola, che quella che è la madre di tutte; cioè: il santo Vangelo.

Ma che diverrebbe il mondo, se un uomo esemplare come ella è, e coloro che le rassomigliano, se ne separassero, e corressero tutti al bosco? Per avvezzarsi alla

pratica delle virtù, ha la moltitudine neceſsità di eſempi. Veder fare, ſaper fare, dice il proverbio: ſicchè ſe gli occhi non vedono, ſono guai grandi per colei. Ed ecco un motivo particolare, che dee rimuovere dal proponimento di ritirarſi in diſparte, quegli uomini rari, che la grazia di Geſù Criſto mette in iſtato, di poter certamente ſervire di edificazione al ſuo proſsimo.

Biſogna poi meditare e rigoroſsamente inquerire, ſe vi ſia la vera vocazione, che dee ſomministrarle quella ſpezie di forze, dirò così giganteſche, neceſsarie alla vita cenobitica.

Si diffidi del zelo, perchè queſto ha cattivi vicini. Uno de' ſuoi difetti ordinari, ſi è di eſaggerare a ſe ſteſso il proprio valore, perchè l'imaginazione ſi accende, e raddoppia, e tripla, o pur ſminuiſce gli oggetti, a ſuo capriccio. Badi,

che ſi tratta di andare a ſeperlirſi vivo; e che altro è parlar di morte, altro è morire.

La ſupplico a riflettere, che taluno il qual eccelle nel ſuo meſtiere, ſi trova poi imbrogliatiſſimo, anzi incapace a diſimpegnar d'un altro, quantunque di minor vaglia. Ma ſe il nuovo impiego eſigge maggior coraggio, maggior deſtrezza, o forza maggiore; ei ne ſarà probabiliſsimamente oppreſso, perchè l'anima, e'l corpo ſoccombono ugualmente ad un peſo, che eccede le loro forze.

Jo ho, al par di lei, un profondiſsimo riſpetto, anzi un ſtupore pe' Religioſi abitanti della Trappa, o delle Certoſe, perchè vedo manifeſtamente, che per adempire la loro profeſſionne vi vogliono virtù ſtraordinariiſsime. Ma appunto da ciò ne induco, che pochiſsimi debbono eſsere gli uomini capaci di abbracciarla;

onde conchiudo: dunque dio ſi contenta di un piccoliſsimo numero, e vuole che la maggior parte di noi, corriſpondendo agli oblighi contratti in naſcendo, ſi applichi a ſervire la ſocietà, facendola fiorire co' propri travagli, e buoni coſtumi, ed applicandoſi a raddopiare i talenti ricevuti da lui: ſicchè rendendoſi ogni uomo, alternativamente, ed a vicenda utile al ſuo proſsimo, ne riſulti quell'armonia, che imbelliſce il mondo, e ci rende più ſenſibile la gloria del noſtro Creatore.

Si ricordi, che S. Antonio ſi trovava già ne' deſerti, ma quando inteſe, che gli Ariani infeſtavano Aleſsandria, ſorti ſubito, ed accorſe per combattergli; nè vi rientrò, ſe non carico di anni e di gloria; dolente ſoltanto di non aver laſciato ſotto una mannaja, il poco ſangue, che reſtavagli ancora nelle vene.

Con questo esempio ci ha egli, insegnato, che dee servirsi la Religione, e lo Stato, quando si può, più con le opere, che con le orazioni: ma ella va a ritirarsi, quando egli n'è uscito; e non contenta di ciò, vuol astringersi ad un voto, a cui non si era egli mica astretto. Cosa non fa a giorni nostri; e cosa non potrebbe (il Ciel non permetta) fare in avvenire l'incredulità? E quanti servizi non potrebbe un uomo come V. S. rendere alla Religione, ed allo Stato, in un articolo sì importante? Vi sono infinite occasioni, nelle quali una sola delle di lei dolcissime parole, un occhiata, un gesto, produrrebbono più bene che molte prediche; perchè l'indevozione aumenta, e quasi non si fa più conto di quel che dice il Ministro Evangelico.

Il di lei motivo di poter adorare, e contemplare dio giorno e

notte, ſuſsiſterebbe ſe non poteſse queſto grand'oggetto conſeguirſi, che ſolamente alla Trappa. Ma Iddio è per tutto; ed ella m'impara, che con la di lui Grazia, noi poſſiamo render meritorie anche le azioni più indifferenti, e rendere indifferenti anzi peccaminoſe, le meritorie, quando ne ſiamo abbandonati. Chi l'impediſce dunque di elevare ſempre, anche eſsendo in mezzo al mondo, la ſua mente al Cielo, per ottenerne l'aſsiſtenza e ſoddisfarſi?

Nè conviene contar tanto ſul genere di vita, che colà ſi mena, perchè Gesù Criſto ci ha inſegnato, che per eſser eſauditi non è mica neceſsaria, nè la moltiplicità, nè la variazione delle orazioni giacolatorie; ma ſibbene candidezza, purità, ed ardenza di cuore.

Anzi ſa ella, Sig. Cavaliere,

che vi ſono molti Autori graviſſimi e piiſsimi, che non ſi han fatto ſcrupolo alcuno di oſservare, che una delle cauſe del rilaſsamento della vita monaſtica, fu appunto l'eſserſi abrogati tutti i lavori manuali, e ſoſtituite a tutto e per tutto, letture ſpirituali, orazioni mentali, ufficio, e coro?

In fatti per poco che conſideriamo, quanto la noſtra natura ricalcitra al fermarſi perpetuamente ſu d'un ſol oggetto, conoſceremo chiaramente, che è difficiliſsimo di ſoſtenere l'attenzione in una continuata ſerie di orazioni vocali, e tanto più perchè non facendoſi ordinariamente in queſte, ſe non recitare ciò che altri ha compoſto, la mente sfugge facilmente, al lungo andare, l'unico obligo che le reſta; cioè quello di preſtar attenzione al ſenſo delle parole, che la bocca proferiſce,

o gli occhi leggono. La proliſsità madre del tedio aggiunge forza all' inattenzione, e quindi ſi paſsa, ſenz'avvederſi, ad altre idee, che partoriſcono la diſtrazione, laquale divien preſto totale, e riduce l'orazione ad un ſemplice atto macchinale; onde trovan poi le paſsioni, e loro infauſte conſequenze, libero il campo, ed un terreno diposto, per poterſi abbarbicare.

In oltre della maniera come gli uomini ſon fatti, è da giudicarſi, che ſe i Monaci, in vece di aver eletto di non far altro, che orare, e contemplare, aveſsero continuato ad impiegar una parte del tempo in opere utili, il mondo non gli avrebbe tanto gridato dietro. Anzi gli avrebbe benedetti, come benedice ancora la memoria di quei che, diſsodato il terreno, hanno piantato, e fabricato, o pur quegli altri che han con-

ſervato alla poſterità le ſcienze, le iſtorie delle Nazioni, e le date de' tempi.

Non creda però V. S. che, diſcorendo coſì, io me ne vada facendo l'apologia de' Religioſi mendicanti: ma vorrei ſolamente diſsuaderla dell' opinione di quegli Aſcetici, che pretendono eſſer l'altro Iſtituto, di cui parlamo, più meritorio.

Il Monaco ſolitario ha certamente un gran merito, perchè dee uſare d'una forza ſtraordinaria e continua per adempire puntualmente i ſuoi doveri; ma reſterà ciò non oſtante ſempre vero, che tutti i ſuoi sforzi non hanno altr'oggetto *immediato*, che la ſalute della ſola ſua anima. Dunque, dico io, ſecondo i miei deboli lumi: l'iſtituto per dir coſì, militante ſarà ſempre più meritorio, perchè abbraccia lo ſteſsiſsimo oggetto, ma ve ne aggiunge un altro, che

non è men prezioso; qual dee, fuor d'ogni dubbio, reputarsi quello di dover contribuire alla salute delle anime, ed al bene temporale del prossimo, non solo con le orazioni, ma anche con le opere.

In vigore di questo Istituto, che unisce alla vita contemplativa di Maria, la vita attiva di Marta, veddesi, per le cure di S. Benedetto, gran conoscitore de' nostri doveri verso la patria, e verso il prossimo, sortire à schiera da Monte-Casino personaggi illustri in ogni genere, che servirono di tanti campioni alla Religione, ed allo Stato.

Il Gran Bernardo non sarebbe mica tral numero de' SS. Padri, se all' orare aggiunto non avesse l'operare; non già quando predicò le infauste Crociate, nelle quali per altro non può negarsi la buona intenzione, che n'ebbe; ma quando si rese utile alla Religione ed allo

Stato, ſoſtenendo co' ſuoi conſigli i Papi, e di Re; riformando un gran numero di Monaſteri, che vivono ancora ſotto la ſua Regola; e finalmente ſcrivendo le ſue immortali opere dogmatiche, e morali.

E per quel che riguarda le ſcienze, che adornano ed illuminano il noſtro ſpirito; quant'onore non ſi han fatto, e non ſi fanno i Religioſi, che congiungono i prefati due oggetti? Lungo ſarebbe il farne catalogo, e tra noi baſterà accennare il celebre Padre Montfaucon de' Padri detti *Maurini*, che ha per così dire, allagato l'Italia, colle ſue erudizioni ſopra ogni ſpecie di antichità. E coſa mai non ha veduto la Francia, ſortir di bello e di utile, dalla penna degli altr' individui del mentovato dottiſsimo Ordine; colà detto: la Congregazione di S. Mauro?

Nè vale oppormi l'Abate Rancé, perchè il Patre Mabillon, nel ſuo

celebre Trattato de' Studi Monastici, ha pienamente sciolto gli equivoci, per colpa de' quali avea colui opinato, che i Monaci non debbano impiegarsi ad altro, che a far continuamente orazione, e cantar Inni: E sopra tutto basterà por mente, che l'uomo è fatto per lavorare. Sicchè quanto ella crede a favor della vita contemplativa, si restringe solamente alla maggior difficoltà, che incontrasi per riempirla degnamente; giacchè si tratta di dover sostenere incessantemente viva l'attenzione. Cosa tanto difficile che secondo l'espressione del Cardinale Paleotti: *Dalla vita speculativa alla vita accidiosa, non vi è che un breve e facil passo.* Ogni un conosce poi, che quel che è più difficile, non è sempre il più meritorio.

Del resto ogni Ordine ha i suoi propri usi e costumi, e qui si parmi che va molto ben detto: che non

debba disputarsi de' gusti; a chi piace una cosa, ed a chi un altra.

Credo, Sig. Cavaliere, aver compitamente risposto ai dubbi propostimi. Soggiungo solamente quanto all'articolo principale, e le ricordo, che S. Gio Battista sortì dal deserto, e corrè sulle sponde del Giordano, per somministrare il Battesimo agli uomini, e per annunziar loro il Regno del Cielo.

Perchè vuol' ella dunque andare à sepellirsi vivo, ed inabilitarsi a potere dar consiglio agl' ignoranti, consolazione agli afflitti, e soccorso ai poverelli, che la riguardano oramai come lor padre? Un santo uomo par suo, può contemplare, ed adorar Dio ugualmente da tutti i luoghi; ma se forte dal mondo, non può render più gl'istessi gran servigi alla Religione, ed allo Stato. Jo sono perciò di parere, che anche, se abbandonera

il disegno, che ha formato, Iddio gliene terrà conto, come se ella l'avesse già eseguito; e gradirà più che continui à praticare tante opere di misericordia, e di carità, che servono di sollievo, e di edificazione al prossimo.

Ci pensi bene; ma se non ostante sentirà ancora nel fondo del cuore una vocazione segreta, allora faccia pure quel che il Ciel le ispirerà, perchè Iddio chiama, i suoi servi quando e come gli piace, e conduceli spesso per cammini estraordinari; onde io coll' oppormi rischierei di fare un grandissimo peccato.

Oh quanto volentieri, se potessi, verrei a tenerle compagnia per qualche tempo, ed a contemplar seco lei; da quando in quando, la famosa cascata delle acque vivissime di Tivoli! Quella che, quasi irritata dalle punta de' scogli, ne' quali urta in sull' erto; si squarcia

e ſpande in cento parti, e vie più ſtrepitoſamente precipita al baſso; ove ripercoſsa accreſce, rimbombando, il mormorio, e ci dipinge al vivo il mondo, e le coſtui agitazioni.

Finalmente, dovrei eſprimerle i moti di riconoſcenza, di ammirazione, e di riſpetto, che la ſua lettera ha deſtato nel mio cuore; ma nol potrei, neppure ſe foſsi un altro Cicerone. Mi trovo nell' iſteſso caſo quanto all'ardore, con cui le auguro l'imminente Feſta de' Tuſsanti, e con cui ſono, e ſarò ſempre più.

Di V. S. Illma,

Umill. ed oblig. ſerve, ed amico vero,

F. Lor. GANGANELLI.

Dal Convento de' S.S. Apoſtoli di Roma; li 9 Ottobre 1747.

P. S. La prego di portare i miei umiliſsimi oſsequi al lor degniſsimo Paſtore.

LETTERA II.

Al Sig. Abbate FERGHEN, *Amico e Padrone veneratiſſimo.*

ERA pur tempo, che un uomo erudito ed amabile quanto voi ſiete, prendeſse finalmente la riſoluzione di far la ſua debita viſita alla noſtra Italia. Jo ſoſpiro il momento di vedervici, e vi aſsicuro in oltre, che queſto è il vero mezzo di dare il bando a tutte le afflizioni, e moleſte cure, che v'imbarazzano.

Ecco, che io mi metto in fiocchi, per dimoſtrarvelo; dandovene, ſe poſso una immagine che, tentando vie più la voſtra curioſità, non vi faccia penſar al altro, che a venire.

Venite, ed ammirarete in ſulle

prime gli Apenini, e dall'altra parte le Alpi, quelle, onde i Franceſi ci rendono il nome, che diam loro di *Oltramontani*: maeſtoſi monti che la natura ha conceſso, per ſervir di baſtioni, non men che di cornice a queſt' amena Regione.

Una infinità di villaggi popolatiſsimi, ed una moltitudine di città ſuperbe, irrigate da grandi o piccioli fiumi, vi daran pruova certiſſima della fertilità del ſuolo.

Le ſorgenti di chiare e freſche acque, che incontrerete ad ogni paſſo; i bei ruſcelli, che da eſſe, o dai verdi colli, ſcorrono; i vaghi ed i ſuperbi colpi di occhio, che moltiplicanſi in infinito, e che contentano appieno, non ſolamente ogni viaggiante, ma il più inſaziabile pittore; vi fan già ſentire una certa ſoddisfazione ſegreta.

Ma un nuovo aere, non men

ſano e puro, che comincerete a reſpirarvi; il Ciel che vedrete quaſi ſempre ſereno, e che parravvi aſſai più elevato del voſtro, a cauſa del mar che ſi abbaſsa ai di lei piedi, e che bagnandole da per tutto le falde, ſerve a lei, non che al Ciel di ſpecchio: tutti queſti oggetti riuniti formeran per voi uno ſpettacolo nuovo, che vi rapirà, e che vi sforzerà a dar l'ultimo addio alle voſtre pene, e ad eſclamar, come i noſtri Poeti: *Oh Italia bella!*

Voi ſapete già, che biſogna imbarcarſi per entrar in Venezia; altiera ed unica nave, che ſi rida de' furori di Eolo e di Nettuno: ſapete, che vi ſi va in maſchera quattro o cinque meſi dell' anno; e ſapete, che fin anche i gondolieri ſono eloquenti, e pieni di ſali, che vi rallegrano. Ma vi accerto, che malgrado la prevenzione che ne abbiate, ne reſterete incantato, e ſarete di più, voi che

amate a penetrar nel midollo delle cose, sorpreso dalli graziosi contrasti, che produce la famosa politica Veneziana.

Maravigliosa, costei, in tutte le di lei operazioni, vi dà; quanto alla disciplina interna; nella quale innoltrasi più, che altri non suole; una viva idea del dritto *vitæ & necis* dell'antica padria potestà, e vi fa riflettere, che tolto con ragione ai padri di famiglia particolari, sta non però questa specie di potere, anche molto bene in mano della madre comune, la quale risecando, sempre che lo stima opportuno, gli apparati giudiziari, fa, in silenzio, e senza cerimonie, cader a terra, o pur metter in gabbia, qualunque testa che potesse, col sinistro operare, ovvero coll' indiscretto parlare, recar pregiudizio al decoro, alla felicità, o alla sicurezza publica.

Osserverete per ciò, come possa

esistere un sovrano senza esserlo, e come posa un Popolo malgrado le carezze, che riceve, non obbliar mai il rispetto filiale; anzi pel giusto terrore di offenderlo, tremar fin della propria ombra, anche in mezzo ai divertimenti, che prende volentieri, e pe' quali lasciagli il saviissimo, sagacissimo, ed onnipotente Governo, un' intiera libertà.

Ferrara bella città, ma solitaria, e quasi si taciturna, che'l sepolcro di Ariosto, ch' essa racchiude, serviravvi per una specie di chiaroscuro, dopo i gridi, e festosi tumulti di Venezia.

Bologna poi occuperà, e soddisferà pienamente, ed in mille guise il vostro spirito, ed i vostri occhi. Gli abitanti, che son' allegri, sinceri e svisceratì, v'incanteranno colla loro conversazione. Le scienze vi fan talmente lor dimora, che voi obliando il valor degli

uomini in queſta parte, credereſte eſſer traſportato nel paeſe delle Amazoni in letteratura. Ammirarete donne chiariſsime montar fin ſulle Catedre, e diſimpegnarſene egregiamente.

Vedrete la Caſa ſanta di Loreto, celebre pel concorſo de' foreſtieri, e pe' ricchi donativi, che vi portarono i divoti: ma prima averete già traverſato cento picciole Città, ogni una delle quali è adorna di qualche letterato, o di qualche poeta, che ſi applicano ſecondo il proprio genio o tempo, e ſuole in oltre avere non ſolamente il ſuo teatro, ma di più un Caſino, che è una ſpecie di caffè, in cui radunaſi la Nobiltà.

Finalmente ſcoprirete quei ſette colli, che gli antichi chiamarono le ſette padrone del mondo; e giungerete omai in Roma, la quale par, che da colà donneggi, e ſuperba dica a tutta la Terra,

ch' ella ne è la Capitale, e la Regina.

Più la vedrete, e più vorrete vederla. La memoria, che non perirà mai, de di lei antichi abitatori, risveglieraſsi in voi alla viſta del Tevere, reſo famoſo co' loro ſcritti, col lor ſangue, e con quello de' lor inimici: El intanto la veduta della Baſilica di S. Pietro ſtupiravvi, e metteravvi fuor de' voſtri panni.

È ella, al comun giudizio de' conoſcitori, una meraviglia, che non ha pari, ed a cui non può affatto paragonarſi nè S. Paolo di Londra, nè S. Sofia di Coſtantinopoli, nè il tempio ſteſso di Salomone.

Vi entrerete, e paravvi, che il Vaſo ſi dilati, e ſlunghi, a miſura che i voſtri paſsi avanzano. Le Statue, le Colonne, le Arcate, le Volte, ed i muri ſteſsi, tutto è giganteſco, ma tutto vi

ſembrerà d'una grandezza ordinaria ; le pitture ed i mauſolei par, che voglian parlarvi : in breve voi crederete ſcernere la nuova Geruſalemme ſceſa dal Cielo, della quale parla l'Apocaliſsi di S. Giovanni.

I voſtri occhi ſaranno incantati e ſtracchi, per tante rarità di ogni genere, che mireranno nel Vaticano ; eretto ſulle rovine degl' Idoli. Vedrete ivi la celebre Biblioteca ; depoſito immenſo della ſcienza, e dello ſpirito di tutti i ſcrittori della Terra, in manoſcritti originali, o pure nelle più belle e più rare edizioni : Ed ivi ancora avete i capi d'opera di Rafaello, e di Michel'Angiolo, che ci han vivamente eſpreſso l'eſtro, e l'energia del lor genio, comunicando al pennello, or l'orrore del coltello d'un empio aſsaſsino, or la tenerezza dell' amore di una madre ſviſcerata.

I ſuperbi e, bei punti di viſta, che incontrerete, ovunque andiate, deſteran la voſtr'attenzione, e vi avvertiranno tacitamente, che eſsi tengon luogo dell' eleganza franceſe, che preferiſce il leggiadro al maeſtoſo.

Chieſe, palazzi, piazze, piramidi, obeliſchi, colonnati, logge, facciate, teatri, fontane, giardini, e perſpettive; tutto faravvi accorgere, che ſiete in Roma: Ed un' infinità di pitture, e ſculture antiche, e moderne, che troverete in tutte le principali gallerie, faravvi credere, che vedete un nuovo mondo di viventi.

Affezzionandovi perciò a queſt' alma Città, riconoſcerete che, in materia di fabriche, ha ella a buon dritto, portato ſempre il vanto ſopra tutte le altre Capitali di Europa: E non parravvi ſtrano, che i Franceſi, eſsi che danno il tuono agli altri, vi abbiano un

Accademia di pittura, in cui vi mandano que' loro allievi, che ſono deſtinati a divenire un giorno gran maeſtri, ed intant' onorano l'Italia con riceverne lezioni.

Ma ove laſcio la maggiore di tutte le maraviglie, l'onore, e la gloria di Roma? Sì voi ſarete contento, e vedrete in fine il primo tragli uomini agli occhi della Fede, ma l'ultimo di tutti agli occhi dell' umiltà; grande e piccoliſsimo nel tempo ſteſso; cioè: il Vicario di Gesù Criſto; oggi, il Gran Lambertini, quello che conoſcete tanto ne' ſuoi ſcritti, e che vi morite di voglia di conoſcere in perſona. La voſtra conſolazione ſarà poi al colmo, alla veduta de' Cardinali, che gli fan corona; e che non meno per la ſcienza, che per gli eſemplari coſtumi, e per l'affabiltà ſenza pari, vi rappreſentanno al vivo i ventiquattro venerandi vecchioni,

che circondano il trono dell'agnello.

Devo non però, voi che venite dal ſettentrione, prevenirvi di due noſtri difetti, l'uno de' quali riguarda i mendici. Non vi aſpettate di trovargli diſciplinati, come tra voi, ed occupati aſsiduamente ne' loro publici Oſpizi a que' lavori manuali, ai quali ſon propri, per eſserne poi applicato il prodotto a favore della fondazione, che metteſi così in iſtato di mantenerne un più gran numero, e di far proibire totalmente il mendicare; onde gli uomini pigri, guardanſi bene di abuſare del ſanto fonte della Carità, per nudrire il loro vizio.

Quì non conoſciamo, per così dire, ancora queſta ſaggia economia, che è ſi conforme allo ſpirito criſtiano, e che fa tant' onore alla paterna cura de' Governi: ſicchè troverete la bella perſpet-

tiva, che vi ho dipinta, deformata alquanto da truppe di pezzenti, che infestano le Chiese, e le Strade; e perciò sareste per credere, che si scarseggi tra noi di elemosine, benchè non vi sia paese, ove se ne faccian più.

L'altro difetto non meno dispiacevole ed importante, si è la negligenza dell' agricoltura; e Roma gli ha ambidue di comune con tutta l'Italia; poco più, o poco meno. Quindi aggiungendovisi la moltiplicità di tanti Governi, tutti troppo piccioli, e troppo deboli, avviene, che l'industria languisce, anzi muore affatto; onde è, che trovisi spesso, a canto della magnificenza, la miseria, e che tanti terreni negletti rimproverino agli abitanti il lor ozio ed il fatal genio, che gli ha fatto preferire il fasto delle fabriche nelle Città, all' utile coltura delle Campagne. Ma così va 'l mondo: non vi sono

virtù ſenza vizi, come non vi è roſa ſenza ſpine.

Del reſto, ſe volete vedere tutta la bellezza di Roma, biſogna che vi troviate alla Feſta di S. Pietro. L'illuminazione della Chieſa vi abbaglierà la viſta, non già ove principia, che anzi ivi non la prendereſte, che per quel vago chiarore che precede il crepuſcolo di ſera, ma quando, dopo eſſer paſsata per vari gradi di aumentazione, e rifaltata co' più bei diſegni di Architettura, va, per dir così, a poggiare ſu una quantità innumerabile di ſmiſurate facelle, ed imitando a maraviglia i tremuli e folgoranti rai del ſole, fa della notte giorno, e dura ſino alla mattina.

Contemporaneamente daſsi un grande e ſtrepitoſo fuoco di artifizio, che, come ſe il firmamento cadeſse a pezzi, aſsorderavvi le orecchia, e ſcuotendovi

il ſangue in ogni vena, faravvi d'ilarità, non men che gli altri ſpettatori, gridar: *Bravo, bravo, viva, viva.*

Or io ſcommetto, che tra tante maraviglie di Roma, quella, che vi parrà più grande, e che vi sforzerà di farvi ſopra una rifleſsione, ſarà il vedere, co' voſtri propri occhi, i Religioſi Franceſcani poſtati ſul campidoglio. Ed in vero par, che Jddio abbia con ciò voluto moſtrare, che il Criſtianeſimo è veramente opera ſua; e che ha ſoggiogato i più famoſi conquiſtatori, per ſtabilirſi nel centro medeſimo delle loro poſſeſsioni, e far naſcere dall' antica Roma idolatra, una altra Roma nuova, e ſanta.

I Romani moderni hanno grandiſsimi talenti; una diſpoſizione eccellente per le ſcienze, ed una leggiadria, e facilità tale di geſti, che par che vi naſcano imparati. Il Governo preſente non è proprio

ad ispirar loro il coraggio marziale; ma quando s'impegnano al servigio di qualche Potentato straniero, allora dan pruove, che scorre ancora nelle loro vene il sangue Trojano.

Visti, e saziatovi de' portenti dell' arte in Roma, anderete a vedere quei della natura nella bella Partenope; non senza sentirvi alquanto incomodato dagli antichi e corrosi pezzi della celebre via Appia, che incontrerete sul vostro cammino.

Napoli unica per la bellezza di sua situazione, per la stupend' abbondanza di frutta, e per la fecondità de' terreni, offrevi dal lato manco il sempre terribile monte Vesuvio, e dall' altro le vestigie del luogo, ove furon già i Campi Elisi.

Discendendo con fiaccole in mano, nello scavo, che si fa alle falde del primo, vedrete quasi

con orrore i resti della città d'Ercolano, che incendiò, e sepelli, già tempo fu. Ma rimontatovi troverete con piacere, nel Real Palazzo di Portici che è a canto, gli avanzi che se ne raccolgono.

Se per caso, durante la vostra dimora, il Vesuvio si mette in furore, lo vedrete esalarsi in nuvole di nero fumo, e di dense ceneri, accompagnate continuamente, o pure a ripresa, da un enorme getto di bituminose, e fosche fiamme; che ricadendo sugli orli della montagna, sen van giù via, or lente, or rapide, ma sempre a capriccio; in forma di uno, o più torrenti di fuoco; maestosi certamente, e belli a vedere, ma non già per coloro che vi hanno esposte le lor feconde vigne, e leggiadre ville, e che rischiano di perderle per sempre, in servendo di letto a questa spaventosa specie di fluido.

Il lato dritto di Napoli, famoso ancora pel lauro, che degnamente fedea sulla sepoltura del Principe de' Poeti, inviteravvi ad andar più avanti nei contorni di Pozzuolo, a confrontar colla di lui Eneide in mano quel, che dice del fiume di Caronte, e della Sibilla Cumana: ed allora i di lui versi, che han celebrato le belle rive, facendo in voi impresion più grande, vi daran dell' amore per l'estro Poetico, anzi parrà, che vi tentino a scrivere in rima.

In una parola: Napoli, allegrissima, e popolatissima, è Città da incantarvi, se non vi fosse la noja di vedervi tanto popolaccio, che chiamansi volgarmente *Lazzaroni*, e che, senza esserlo, han l'apparenza di tanti malviventi, pronti a darvi addosso; ma per altro gente di buon cuore, e serviziata, senza complimenti, purchè sappiate prenderla a suo verso.

Se i Napolitani non amaſsero troppo i piaceri, e l'ozio, ſarei per dire, che non vi è Nazione che poteſse uguagliarli; tanto eſsi partecipano delle preeminenze del ſito della lor Patria.

Le chieſe ſono ricche, ma comunali, e ben lontane dalla magnifica architettura di quelle di Roma. Non biſogna tralaſciare di vedere gli acquidotti, ed il ſuperbo Palazzo Reale, che ſi coſtruiſcono a Caſerta, che ſarà un giorno la più bella reggia di Europa. Né convien tralaſciare di andar a veder, parimente co' propri occhi, come poſsa, malgrado le ricchezze, ed il laſso di dodeci ſecoli, conſervarſi, nel celeberrimo Monaſtero di Monte-Caſino, pura ed intatta, l'oſservanza della Regola di S. Benedetto.

Di ritorno da Napoli paſserete in quella Città che, come diſse un Portogheſe, *non dovrebbe farſi*

vedere che le Feste; cioè in Firenze; la vaga, la delicata, la gentile: quella che ha cura di purgar la noſtra lingua, e che conſervando i capi d'opera più ſquiſiti che ci reſtan dell' antichità, vi moſtra da per tutto le traccie dell' eleganza, e della ſplendidezza degl' immortali *Medici*, di lei generoſi Mecenati, che reſtaurarono le ſcienze, e la renderono madre comune delle belle arti.

Vedrete quindi il bel porto di Livorno, emporio di tutte le Nazioni, ed utiliſsimo alla ſua; la dotta Piſa con ſucole ſempre aperte, e Letterati in ogni genere: Ed udirete in fine, al favor d'un aere puriſsimo, la dolce e luſinghiera favella della grazioſa Siena.

Parma, rinomata pel frutto de' ſuoi ſaporoſi paſcoli, faravvi di più ammirare un teatro capace di quattordeci mila perſone, in cui non parlandoſi, che a voce di-

meſsa, pur ſente ogni uno diſtintamente: e quando ſarete in Piacenza, confeſserete, che con ragione è ſtata così chiamata, perchè *piace* infinitamente, e per ogni verſo, a qualunque viaggiatore.

Il bibliotecario per eccellenza, farà, che non dimentichiate Modena, anche come quella che ha impreſtato il nome agli Eroi di Caſa Eſte di lei Sovrani.

Quanto a Milano, da che i Franceſi ne han fatto l'aſsedio, vi ſi vive come in Parigi; vi ſi ſcorge della ſplendidezza, ſino anche nello Spedale e ne' Cimiterj, e gli abitanti, ſcoſsi totalmente i reſti ſeccanti delle antiche cerimonie, ſon divenuti d'una converſazione franca, ed amabilisima.

Se la Catedrale, alla quale (permettetemi ch'io mi ſpieghi così), dan la *Scalata* migliaja e migliaja di ſtatue di marmo, che ne adornano colla più bella ſimmetria

Feſteriore; vi preſentaſse una facciata corriſpondente, ſarebbe una delle maraviglie di Europa; ma intanto può ben paſsare per la ſeconda Chieſa d'Italia, ſia per la bellezza, o ſia per la vaſtità.

Ogni uno, e ſpecialmente un Eccleſiaſtico, che ſi compiace a ſapere gli uſi della Chieſa, e le antichità, trova in Milano una particolar ſoddisfazione a cauſa della Biblioteca, e del Rito Ambroſiano.

Io non credo, che reſiſterete alla tentazione di andar a vedere l'Iſole Borromee, come quelle che ſituate nel mezzo d'un belliſsimo lago, circondato dalle più verdi ed allegre rive, forniſcono de' punti di viſta sì ameni, e sì cari, che io non credo, che vi ſia giardino che le uguagli.

Genova vi parrà una ſpecie di Convento per quel che riguarda il di lei Doge, perchè queſti nè

dura più, ne' ha un potere molto più grande, che i Superiori delle Comunità Religioſe: ma quanto alla ſontuoſità de' Palazzi, e delle Chieſe, e quanto a tutto il reſto, vi accorgerete, che meritamente le ſi è dato l'epiteto di *ſuperba*. Il di lei porto è bello, ed è celebre, non men pel commercio, che per la frequenza de' Foreſtieri.

Reſtavi in fin Turino, già da molto tempo la Reggia di tutte le virtù, e della prudenza militare. Lo ſpirito degli abitatori, la bellezza delle piazze, la dirittura delle ſtrade, e la regolarità degli edifizi, coſpireranno a gara per farvi reſtare eſtatico: è così ſarete ſoddisfattiſsimo del primo de' voſtri viaggi.

Ecco gentiliſsimo Signore Abate, che ho fatto, in un ſalto ed a poche ſpeſe, il giro dell' Italia, e voi conoſcete, qual n'è la ragione, giacchè *a buon intenditor poche parole*.

Non è neceſsario, che io vi prevenga de' noſtri coſtumi, perchè, malgrado quel che ne dice la malignità, eſsi non ſono più corrotti, che altrove. É vero, che il Romano non raſsomiglia al Genoveſe, nè il Veneziano al Napolitano; ma queſti ſono, come altrove, chiaroſcuri prodotti dalla differenza de' Governi. Sicchè in generale è bene giudicarne col proverbio, che dice: *Tutto il mondo è come caſa noſtra.*

Non vi parlo neppure dell' affabiltà degl' Italiani, nè del lor amore per le ſcienze, e per le belle arti. Venite, e ne farete prova; tanto più quando ſi tratta di un uomo del voſtro merito, e delle voſtre qualità. Ogni uno aſpirerà a darvi piacere; a godere della voſtr' amabile converzazione, e ad acquiſtarſi l'onore, e 'l vanto di eſsere, qual io ſono, già da tempo

antico, voſtro umilliſimo ſervitore ed amico vero, &c.

Roma, 12 Novembre 1756.

P. S. Ho profittato del mio agio per rileggere queſta lettera, e vedo, che non oſtante tutt' i sforzi d'ingegno, e d'arte, io non ho fatto, che una cattivaccia pittura a guazzo; onde debbo in tutta giuſtizia confeſſare, che l'aſsunto di darvi un' idea adequata delle bellezze della mia Padria, è d'altri omeri peſo, che da' miei. Ella è cento volte più bella e più vezzoſa, che io non ho potuto deſcrivervela. Venite, e lo vedrete; mentre di nuovo mi dico voſtro, &c.

LETTERA III.

Ad una ſua Sorella.

SORELLA CARISSIMA, la perdita che abbiam fatta di tanti parenti ed amici, ci convince ſempreppiù, che queſta vita non è altro, che un puro impreſtito; e ci avverte tacitamente di non uſcir mai fuori delle vie del Signore, affinchè dopo la noſtra morte, poſſiamo trovarci tutti riuniti in Lui, che è 'l ſolo, che poſſiede eſſenzialmente l'immortalità.

Egli vede la parte ch' io prendo nelle voſtre pene, ma voi dovete anzi conſolarvene ed averle più care che i piaceri, perchè il Calvario è per l'appunto, il poſto di coloro che Iddio ama. Abbiate fede, cara Sorella, e rifletrete, che ſe 'l Criſtiano monta ſul Ta-

borre, vi monta per reſtarvi meno che un momento. Coſa ſono venti o cento anni di patimenti, a paragone di milioni, e milioni di ſecoli felici, eterni, e ſenza fine?

Io continuo a godere perfettiſſima ſalute, perchè non mi fo cerimonie. È vero, che lo ſtomaco vuol qualche volta riſentirſi, ma io lo laſcio dire, e ſeguito a fare i fatti miei; e così ſi abbonaccia, e mi laſcia quieto. Queſta è una pruova, che l'applicazione può aſsorbire quelle tal' indiſpoſizioni, delle quali gli uomini ſi lagnano sì ſpeſso; perchè ordinariamente non ſono prodotte altronde, che dall' ozio. Ed in effetto quante donne non ſi trovano; che ſenz' avere alcuna vera malattia, pigolano ſempre, e giungono in fine a perſuaderſi eſse ſteſse, che ſono d'una compleſsione debole, e delicata? Il non voler penſar' al altro, che

a careggiarsi, e divertirsi, il soprabbondare in tutto, infingardisce il corpo della gente, e produce una noja, che gli ammala.

Godo delle belle notizie che mi date di Michelino, perchè vedo che un giorno, potrà fare del gran bene; se sarà bene educato. Pensate, Sorella cara, che da questo punto dipende tutto. I figliuoli sono come 'l terreno: tale coltura, tali frutti. E senza la coltura? Niente di buono.

Voi vi lamentate della nostra lontananza, ma non considerate che, fusse anche di mille miglia, non può mica impedire, ch' io pensi a voi, e voi a me. Il vedersi, è certamente d'una consolazione grande; ma non è d'una necessità assoluta al nostro fraterno amore. Oltredichè amandoci'n Dio, uniformandoci alla sua santa volontà, e adempendo ciascun di noi fedelmente il proprio dovere; quella

tale consolazione, in vece di perdere, guadagna; perchè veniamo così a vederci continuamente in Lui, che è per tutto; in Lui che debb' esser il centro di tutt' i nostri affetti, come lo è delle nostre anime.

Non temete poi che, a causa de' miei affari, possano mai le vostre lettere, esermi meno grate. Basta dirvi, che solamente in vederle arrivare, il cuor mi palpita di piacere, e non mi dà pace, se non le ho lette; e se non ho fatto una qualche meditazione, sulla dolce memoria d'un padre, che ho conosciuto troppo poco, e di una madre, che fummi d'una continua scuola di virtù. Voglia Iddio, che questa cara rimembranza resti sempre viva nella mia mente; ed io intanto gli ho sempre presenti nel sacrifizio della santa Messa, non men che voi, cara Sorella, che abbraccio tenera-

mente eſsendo al di là di ogni eſpreſsione, voſtro fratello, che vi ama, e ſtima, &c.

LETTERA IV.

A Monſignor BOUGET, *Camerier Segreto di Sua Santità.*

MONSIGNOR MIO ILLUSTRISSIMO,

Ella riuniſce ad un ſpirito ſquiſito, un vaſto ſapere, ed un fondo tale d'allegria, che le minime coſe diventan grandi e ſode nella ſua bocca; ed ella vi aggiunge il raro talento d'incantar gli aſcoltatori colle ſue rapide, e viviſsime narrazioni. Niſsun meglio di Sua Santità conoſce tutta l'eſtenzione del di lei merito, ed io per me lo credo tanto efficace, quanto fu l'arpa di Davidde ſu Saulle: ſic-

chè, ſe 'l mal di melancolía mi prendeſse, non deſiderarei, né cercherei altro rimedio, che quello della ſua dolciſsima converſazione. Ciò ſuppoſto penſi, ſe mancherò all' invito, che favoriſce farmi.

I noſtri Padri Franceſi della Trinità de' Monti meritano eſſer amati, e meritano ſpeſse viſite, ſia per la loro profonda dottrina, o ſia per l'amenità di lor converſazione, che divien più prezioſa allora, ch' ella vi ci ſi trova: ed egli è oramai già lungo tempo, che non c'incontriam colà.

Quando avrò l'onore di vederla, farolle oſservare alcune rifleſſioni, che ho fatto ſu d'una cauſa, che abbiam per le mani. Il Sant' Ufizio ne ha di tutti; colori; ed io ſo, che nella ſocietà, è aſſolutamente neceſsario, addeſtrarſi a ſervir ciaſcuno del piatto del ſuo guſto: onde ſtía pur ſicura, che

mi guarderò bene di leggerle ciò, che potrebbe contriſtarla, od inorridirla; e faccia conto di ridere di cuore.

Trovaſi di quei che, qual arbore ſenza fiori, e ſenza frutti, o qual roſajo ſenza roſe, vi accorano col triſto aſpetto delle loro ſpine e ſterili rami. Se io gl' incontro mi taccio, e ſcappo preſto via, per timor che mi miſchino il male; eſſendo perſuaſiſſimo, che l'allegria è un cordiale neceſſariiſſimo ai ſtudioſi.

Gli alberi non produrrebbero mai frutta, ſe dopo ſofferti i rigori del verno, non Sbucciaſsero, e non ſi veſtiſsero del bel verde d'aprile. Similmente la facoltà attiva della mente vien languida ed in fine iſteriliſce affatto, ſe l'anima, dopo il vernale ritiro d' un oſtinato lavoro, non ſi eſtrinſeca, e non ſi para de' vezzi dell' allegria.

L' allegria, riportando la gioja nel cuore, riproduce un' aria sempre fresca sul viso, e quind' impedisce l'invecchiare, non che le rughe ed il pallore, che un pertinace, e non intermesso studio, o pur le cure moleste, traggonsi dietro.

Benedetto XIV fu ed è in ciò, come in tutto il resto, un grand' esempio, ed un gran maestro per noi. Egli colla sua impareggiabile natural gajezza, mette giù la penna per dire un grazioso motto; e quindi nasce, che è sempre fresco per ripigliarla, e che conserva in florido stato la sua preziosa salute.

Io che sono a lei affezzionato e divoto, a segno che non potrei spiegarlo, mi consolo in veder, ch' ella abbia innestata l'allegria Italiana sulla Franzese. Questa è la maniera di vivere mille anni, come le desiderano tutti quei, che

han l'onore di eſſer, qual io mi raffermo, &c.

LETTERA V.

Al R. Padre Abate di Monte-Caſino.

ILL.mo E R.diſſimo PADRE;

Io giudico, che i due manoſcritti che V. P. Rd.ma ha degnato rimettermi, ſono del IX ſecolo, perchè trovo i caratteri, e la forma della loro ſcrittura, ſimiliſsimi ad altri manoſcritti di quel tempo, ai quali gli ho confrontati. Ma ciò che riduce queſta mia conghiettura ad una ſpezie di pruova piena, ſi è la citazione che vi ho oſſervato di un noſtro Autore contemporaneo, non ben conoſciuto, ma di cui ci reſtano non però alcuni frammenti, intorno

al ſacrifizio della Santa Meſsa.

Intanto permetta, che le accenni la mia confuſione, e gli umiliſsimi miei ringraziamenti, per avere V. P. Rd.ma benignamente voluto dare a me, miſero *Franceſcanuccio*, una tale commiſsione; mentre ch' ella ſi trova alla teſta d'un Ordine inſigne, che fu ed è in queſto, come il tutto il reſto, celeberrimo nel mondo.

Ordine famoſo, perchè fu il protettore della fede, e delle ſcienze nei tempi più calamitoſi, il conſervatore, ed il padre della ſtoria, e l'archivio degli auguſti diritti dei Sovrani, e delle Nazioni! Ordine eſemplare, perchè non oſtante le ſue ricchezze, e la ſua potenza, non ha mai intorbidato ne' le famiglie, ne' i Regni; anzi è ſervito loro di grande ajuto! Ordine glorioſo, perchè ha fornito ed illuſtrato, pel corſo di ſecoli intieri, la Catedra di S.

Pietro, e moltiſsime altre inferiori! Finalmente Ordine prezioſo, ſenza del quale, come ſolea dire Innoc. XI, (Odeſcalchi), noi ſaremmo tante talpe: ſicchè ben potrebbe dirſi, che è ancora creditore della publica gratitudine, e che gli onori, ed i beni, dei quali gode, non ſono, ſe non una picciola partita, pagata a conto dell' ingente ſomma del publico debito.

Or con queſti ſentimenti, che naſcono dal fondo del mio cuore, degni penſare un poco, ſe potrebbe mancar per me di venire a vedere codeſta riſpettabile ſolitudine, d'onde ſortirono tanti Luminari magni in ſantità, ed in ſcienza; giacchè a me pare, che ſi partecipi del loro merito, in trovandoſi ſul ſuolo ſteſso, che calpeſtarono gli uomini grandi.

Farò dunque perciò tutti i miei ſforzi; ma ſe non ſarà poſsibile,

prenderò pazienza, ed averò come ricevuta queſt' altra grazia, alla quale V. P. Rd.ma ſi compiace invitarmi: mentre colla più riſpettoſa riconoſcenza, e profonda venerazione, reſto bacciandole riverentemente le mani, &c.

Roma, 5 Marzo 1748.

LETTERA VI.

Al Signor STUART, *Gentiluomo Scozzeſe.*

NON vi è, garbatiſsimo mio Signor Cavaliere, coſa più curioſa, quanto l'oſservare i ſalti in dietro, che dà il noſtro penſiero, quando, nella rapida marcia delle ſue idee, incontra una foſsata. Il mio che ſeguivvi in tutto il voſtro viaggio, giunto ſul Tamigi, faceami già sbarcar ſeco voi in

Londra; ma ſpaventato alla viſta della plebaglia, è ben contento di eſser agile, rivenne toſto a me nella mia cella. Ivi poi non potendo ſene tranquillare, mi andava dicendo che, ſe i Papi non foſsero così buoni, dovrebbono pretendere, che poteſse qualunque Eccleſiaſtico portare il ſuo proprio veſtito in tutta l'Inghilterra; liberamente, e ſenza timore di eſſere inſultato; oppure far chiudere le porte di Roma a tutti gl' Ingleſi.

Ma ecco là un altro foſso. Queſta rappreſaglia, ſenza guarire il male attuale, ne produrrebbe un altro. Voi ſareſte il primo a reſtarci preſo, perchè amate tanto di rivedere, da quando in quando, i noſtri paeſi; ed io ne avrei pena per voi; ma il danno ſarebbe maggiore per coloro che ſono, come me, innamorati della voſtra Nazione. Sì; voi bravi e virtuoſi Ingleſi che, continuando ad ac-

carezzare in modo particolare le ſcienze, ſiete divenuti oramai famoſi maeſtri; talchè vi è ſempre con voi di che imparare.

Niuno è, come ſapete, più appaſsionato di me, pe' voſtri gran Filoſofi, e Poeti, quei che, elevandovi ſeco loro al più erto, ove giunger poſsa mente umana, vi fan vedere il mondo ſotto i piedi. Prendo anzi alle volte nella tarda notte, quando tutto tace, e par che la natura dorma anch' eſsa, le opere di Newton in mano, e mi delizio con lui, leggendo, ed ammirando queſt' uomo inſigne, che ha potuto accoppiar sì bene, un ſapere eſtraordinario alla più gran ſemplicità; ſenza preſunzione, ſenz' ampolloſità, e ſenz' affettazione, che è il carattere diſtintivo dei genj ſublimi.

Ma il vedere, il parlare, il converſare con un Ingleſe, è per me un altra ſcuola (ſia detto con buona

pace di Newton), che io preferirei alla lettura, e che per conservarmela, mi contento più tosto di soffrire in pace la dura condizione presente; cioè di non poter venire in Inghilterra, se non solamente col pensiero.

Vi ho fatto, gentilissimo mio Signor Cavaliere, tutta questa cicalata, affinchè nello scherzo scerniate, quanto è grande il mio attacco verso voi, anzi verso tutta la vostra Nazione; e vi ricordiate, che amor con amor si paga.

Non vi dimenticate; vi supplico da ora, di portarmi al vostro ritorno il piccolo manoscritto di Berklei, quell' illustre visionario che immaginossi, che nel mondo non vi è niente di reale, e che tutti quei corpi, che parci di vedere, non esistono, se non nella nostra idea. Io non posso scordarmelo: ci penso anzi spesso, ed

in penſando, rido ſolo, come un matto.

Oh il bel ſpettacolo per la ragione umana, ſe coſtui, e tanti altri Autori di ſiſtemi ſtravaganti, che ebbero la preſunzione di crederſi più che iſpirati, ſi trovaſsero tutti riuniti in un luogo; e che la ragione, dopo eſserſi ſtata cheta come olio in un cantone, a ſentir pazientemente i loro capriccioſi ſofiſmi, e folle opinioni, alzaſse repentinamente la fiaccola del ſuo ſplendido lume. Figuratevi voi, come coteſti preſuntuoſi reſterebbono mortificati, ed avviliti; e come baſsando teſta, e ſpalle, getterebbono vergognoſi l'un ſull' altro, per tema d'incontrarſi negli occhi, ſgardi furtivi.

Or in mezzo a tanti errori dei quali abbondò, ed abbonderà ſempre il mondo; quanto non ſaremmo infelici, ſe non aveſ-

simo, per guida quella ſtella polare, che ſchiariſce, ed aſsicura il noſtro camino, e che a diſpetto dell' incredulità ſplende, e ſplenderà ſempre ugualmente: voglio dire; la Rivelazione?

Che ſe talvolta ci appariſce men chiara, ciò avviene unicamente per colpa dei vapori che, ſorgendo dai ſenſi, e dalle paſsioni, impediſcono il libero paſso ai di lei raggi; appunto come accade a quei del ſole, quando un pianeta paſsi avanti il coſtui diſco. Ma queſto paſsaggio non toglie già all' aſtro del giorno, ch' egli ſcintilla ſempre ugualmente, il ſuo ſplendore; ma impediſce ſolamente che, durante l'eccliſi, pervenga coll' intiera ſolita ſua forza, ſino a noi.

Biſogna per ciò, ſenza maravigliarſi, non che sbigottirſi, aſpettar che l'accennate cauſe acci-

dentali ſen paſsin via, ed allora vedraſsi neceſsariamente, che il fulgore della Religione, come quello del ſole, è ſempre l'iſteſso.

In fatti ha ogni ſecolo avuto degli uomini ſtravaganti, che han parſo, dover certamente colla ſpada, o coi ſofiſmi, dei quali ſeviron ſi, eſtirpare affato il Criſtianeſimo: Ed al contrario coteſte impreſe non han prodotto altro, che l'effetto che producono quei gran temporali, i quali rammaſsando, e traendo ſeco loro le nuvolette, ed i vapori che offuſcano l'atmosfera, ſervono a purgarla, ed a farci vedere più ſereno il Cielo.

Così non han ſervito, che a dar maggior riſalto all' eterne verità della Religione, quelle tempeſte che han ſuſcitato i Celſi, i Porfirj, gli ſpinoſa, e tanti altri, delle quali ne è quaſi oramai, perita fin anche la memoria. L'iſteſso deſtino

avranno quelle che ha deſtate la Filoſofia moderna; ed intanto può ſpaurare, o abbagliare, ſolamente coloro che non han punto, o che hanno, per voler troppo ſpecolare, perduto di viſta i principi della rivelazione, oppure i lumi della ſana ragione.

Per poco che rifletta, reſta ogni un convinto, che noi poſsiamo ſibbene avere idee chiare, e diſtinte delle coſe, ma non già idee totali e complette delle coſe medeſime; perchè queſto perfetto grado di conoſcenza, è riſervato ſolamente a colui che le ha create.

Ma la Filoſofia moderna, non negando, nè potendo negare queſto principio; pure inſuperbita delle ſue multiplicate eſperienze, ſpaccia di eſſer pervenuta a conoſcere in grado ſupremo, qual ſia il compoſto umano, e quale il di lui deſtino, perchè i di lei crogiuoli la portano a credere, che

vada il noſtro corpo (poichè ſi diſsolve come tutti gli altri corpi), a riunirſi alla *ſoltanza univerſale*, ed alle *monadi*; ch' eſsa definiſce eſser i primi elementi, onde produconſi, nei quali riſolvonſi, e dai quali ſon riprodotti, a proportion dei ſemi, tutti i corpi d'ogni genere, e di ogni ſpecie: e quindi, dopo aver coſtei ſciorinato queſti pompoſi terminacci che ha inventato, ne conchiude, che l'uomo non ha alcum privilegio, a fronte degli altri vegetanti, non che viventi che la terra produce.

Ma chi non conoſce, quante fallacie ſon contenute in queſto ſofiſmo, altrettanto diſprezzabile, quanto groſsolano? Chi a mai negato, che l'uomo naſce, creſce, decreſce, muore, e ritorna in cenere, come tutti gli altri animali? Ma la queſtione non è queſta; ſi tratta ſolamente dell' anima. Or come può venire in mente, di far

esperienze sulla sostanza *materiale*, e tirar le conseguenze sulla *spirituale*?

Passi poi, se codesti Filosofi, dal non avere in quell' esercizio scoperti i segni, o le orme della nostr' anima, si contentassero di conchiudere, che non gli è stato possibile di trovarla. Ma dal non averla trovata, pretendere d'inferire, esser falso che un uomo vivente ne sia dotato, questo è un voler far gridare il senso comune, tirando a capriccio conseguenze che non dipendono dalle premesse.

Intanto è evidentissimo, che non poteano trovarla, si perchè dalla sola definizione della sostanza spirituale, è manifesto che l'anima umana non può esser esaminata cogli utenzili dell' esperienze, sì perchè non è meno chiaro, ch' ella era già partita dal corpo, pria che si andasse a farle.

Similmente il moto, e gioco attuale della ſoſtanza materiale, non prova, che queſto gioco, e moto debba eſser eterno, o pure che venuto a ceſsare, non poſsa ricevere un nuovo comando, ed operare la miracoloſa Reſurrezione che c'inſegna la Fede; eppure il ſucennato infelice ſofiſmo, pretende aver abbattuto anche queſta, ed altre molte verità della Rivelazione. Ma in ſoſtanza, e nel giuſto metodo di argomentare, non prova altro, ſe non la profonda ignoranza ed incapacità umana in tutto, e ſpecialmente in ciò che riguarda numero, natura, principio, e fine delle coſe create.

Perduto non però una volta il filo del retto raziocinio, il Filoſofo moderno, in vece di conchiudere dal coſtante gioco della materia, che produce i corpi, e che dalla lor diſsoluzione, ne riproduce degli altri, con maniera

e con varietà tale, che incanta i noſtr' occhi, e coſtituiſce il noſtro ben terreſtre; il Filoſofo moderno, perduto di viſta il lume della Rivelazione, in vece di ſoſtenere, che il Creatore che fa queſto continuo miracolo, può ben farne degli altri per arricchirci di beni in un altra vita; conchiude, che il mondo è il termine neceſsario della ſaviezza, e dell' onnipotenza di Dio. Conſequenza infelice, quanto falſa! che non laſcia in queſto mentre di farci conoſcere, eſsere le verità della Religione talmente conneſse e legate inſieme, che ſe una ce ne ſcappa, ricadiam toſto nell' abiſso delle noſtre proprie tenebre.

Ed ecco come la ſola Religione è quella che può inſegnarci, qual ſia l'uſo dell' immenſità dei Cieli, ciò che l'incredulo non può indovinare; qual ſia la cauſa delle miſerie umane, che il Filoſofo non può

giungere a ſcoprire; e qual ſia la ſorgente dei noſtri impetuoſi deſideri, che rinaſcon ſempre, e che noi non poſsiam calmare.

Vorrei io per ciò, che vi foſse un libro, che un buon Fiſico ma buon Teologo inſieme, potrebbe facilmente componere; in cui fuſse con dimoſtrazione geometrica provato, che l'univerſo tal che lo conoſciamo, è un puro enimma, inintelligibile per noi.

Queſti ſono, gentiliſsimo mio Signor Cavaliere, quei diſcorſi che vi piaccion tanto, e che abbiamo varie volte abbozzati, nelle noſtre ſolitarie paſseggiate in villa Borgheſe, e villa Negroni. Non potendogli continuare a voce, giacchè quel bel tempo è paſsato, come tutto paſsa in compagnia di noſtra vita, ho creduto ben fatto di riempirne queſto foglio.

Compenſo così in qualche modo la perdita che ho fatto della voſtra

dolciſsima converſazione, e ſervo nel tempo ſteſso al voſtro guſto, che profeſsa, non eſservi altro piacere invariabile, e coſtante, che quello che naſce dall' eterne verità. Io ſono, lo ſapete, dell' iſteſsa profeſsione, ma ci aggiungo quelle che mi viene, dall' eſsere voſtro vero amico, ed umiliſsimo ſervitore, &c.

Roma, 13 *Magg.* 1748.

LETTERA VII.

Alla Signora Bazardi.

MIA SIGNORA,

V. S. Favoriſce avviſarmi, che il degniſsimo di lei Sig. Figlio vuole aſsolutamente farſi Religioſo; e mi chiede ſu di ciò il mio parere. In riſpoſta, la prego

vedrà mai, ſenza un buon toccalapis in mano, e le taſche piene di matite.

Penſi per carità, che non tutti poſſon trovarſi al fonte, e che è ben giuſto penſarſi a diſsetare anche i lontani. Conſideri, che la di lei converſazione, quantunque sì amena, e brillante, non ricrea però, ſe non quei pochi che la godono; onde ragion vuole, che i libri che ſono il bel patrimonio dell' uomo, vadano a beare ugualmente ogni altro, che non ha la ſorte di trovarſi preſente, ſia un Italiano, o ſia un Ruſso.

Se io foſsi il Papa, io vorrei forzarla ſotto pena di ſcomunica, a metter in iſtampa tutto, quanto ella invola al publico. Ma forſe queſt' eſpediente riuſcirebbe anche inutile, perchè un che ha dimorato sì lungo tempo, nei paeſi Oltramontani, potrebbe trovar la maniera di eludere un

decreto di Roma. Tanto è: biſognerà in fine darſene pace. Il Sig. Card. Portocarrero mi dicea, non ha guari: « Monſignor Cerati ha » letto molto; ha molto veduto; » non ha niente laſciato cader di » memoria: ma non per queſto » ne ſarem più ricchi. Egli ha » giurato, che vuol portar tutto » con ſe nell' altro mondo ».

Quand' io rifletto ſulle tante produzioni, che la diſſolutezza dello ſpirito umano ha prodotto; gemo, e convengo con lei, che haſsi pur troppo ſtampato: ma ella mi permetterà di fare una piccola diſtinzione, ed eſcluderne come è giuſto, tutti i ſuoi pari; cioè quei che ſanno tante, e sì belle coſe.

Ne eſcludo di più un libretto, che voglio far ſtampar io tra poco, che avrà per oggetto di provare; che è impoſsibile di ammirarſi baſtantemente il di lei merito, e

di baſtantemente eſprimerſi quant' io mi ſia di lei, &c.

LETTERA IX.

Al Signor Marcheſe CLERICI, *Milaneſe.*

ECCELLENZA,

Io conoſco il magnanimo cuore di V. E., e ſo che, tutto al contrario di quelle anime baſſe, alle quali biſogna ſtrappar per forza i benefizi, va anzi rintracciando i neceſſitoſi, e non ha altro piacere, che di eſercitar ſeco loro la di lei liberalità.

Queſta certezza mi rende ardito ad informarla, che il così detto Giacomo Piovi ſi trova nell' ultima miſeria. L'eſſer egli Soldato del Papa, debb' eſſere un meſchin merito preſſo un gran Guerriere Auſtriaco: ma la qualità di Fi-

glioccio di V. E. lo rileva; ſei Figli, tutti in età ancor tenera; e finalmente una malattia che lo tiene in letto ſin da nove meſi, daranno alla di lei gèneroſità l'ultima ſpinta, ed un largo campo per contentarſi.

Io che non mi miſchio mai, ove ſi tratta di procurare a chiſſia ſoccorſi ſtentati, interpongo volentieriſsimamente il preſente umiliſsimo ufficio; perchè amo all' ecceſso di veder quei che ſcaturiſcono, come da lor propria ſorgente, dal ſolo fondo della di lei innata magnanimità.

Del reſto V. E. che è avvezza di ricevere giornalmente, lettere di tanti gran perſonaggi, e militari, ſarà ſorpreſa, e riderà ſenza dubbio, quando tra eſse, vedrà arrivar queſta, che le richiama alla memoria quel Fra. Lorenzo, cui ha ſempre moſtrato una bontà particolare; ma tutti i requiſiti del

quale si restringono solamente; nella profonda venerazione, e nell' infinito rispetto con cui si dà l'onore di segnarsi al basso; mentre resta baciandole le mani, &c.

Roma, 9 Settebre 1748.

LETTERA X.

Alla Signora.....

ILLUSTRISSIMA SIGNORA,

Io non le nego, che la più gran parte della gente divota s'immagina, che i spiriti celesti amin meno i colori vivi, che gli oscuri; ma dirolle solamente, ch' io non ne comprendo la cagione; perchè vedo anzi, che ci si dipingon gli Angeli, in rosso, ed in cilestrino.

La vera divozione non consiste, ne'

né nell' ammantarsi di bruno, ned in negligere il nostro esteriore. Al contrario essa ci vieta il singolarizzarci; e quindi è, che 'l Vangelo c'impone, di lavarci il viso, il giorno che digiuniamo.

Perciò io disapprovo altamente, quella specie di divozioni, che affetta di dar nell' occhio al publico; e credo, che un aria di decenza negli abiti, e nel contegno, è quanto basta per costituire la vera modestia. La singolarità dell' esteriore, lungi dal contribuirvi in niente, par che non serva al altro, che ad attristare, ed a conturbar il nostro animo; avvegnachè può osservarsi, che s'evvi in una conversazione, donna che sia fastidiosa, che sparli del prossimo, senza pietà, e che biasmi tutto il genere umano; troppo sovente è la vestita di, nero, o di bruno.

Quind' io son d'avviso, che

V. S. Ill.ma non debba cambiare; nè forma, nè colore ai ſuoi abiti; imperciocchè il punto eſſenziale è ſolo d'aver il cuore unito a Dio, e di riferire à lui tutte le di lei azioni.

Badi ſoprattutto a conſervare il ſuo buono umore, per non laſciarſi guadagnare da quel zelo amaro, per cui i divoti indiſcreti non ſono mai contenti che di loro ſteſsi; per cui vorebbono ſoggettar tutti alle bizzarrie, che partoriſce la loro mal regolata devozione; e finalmente per cui gli ha, con ragione, il mondo poſto in sì gran ridicolo.

S. Paolo dice: che *biſogna ridere con quei che ridono, piangere con quei che piangono, ed eſſer ſavio con ſobrietà.* E con ciò vuole inſegnarci, che la virtù della temperanza entra da per tutto, e che ogni perſona pia dee eſsere affabile, umile, e paziente; come

per altra parte non dee obliare, che l'Evangelo comanda di non inasprirsi mai; di non sospettar mai il male del prossimo; e di non tardar mai di coprirlo col manto della carità, quando non si possa scusarlo.

Ma la base della vera divozione, è la carità in generale, e con spezialità quella, che riguarda con occhio caritatevole, e non corrigge, se non a tempo, a luogo, e con dolcezza, le mancanze del prossimo, sul punto stesso della devozione.

Senza detta spezie di carità, si rischia di cadere nel terribil vizio, contro cui ha Gesù Cristo inveito tanto nel suo Vangelo, per avvertirci a star sulle nostre.

In effetto i garrimenti dei sconsigliati, o pur dei falsi devoti han fatto il più gran male alla Religione. Ordinariamente fanatici, o superstiziosi; ippocriti o igno-

ranti, trasformano il vero zelo, in un zelo turbulento, furioso, ed ostile: talchè son sempre pronti ad accendersi, contro chiunque non sia delle stessisime lor' opinioni, o pur del lor' umore istesso.

Quanto ai segni per accertarsi di esser già nelle vie del Signore; le rispondo che sono molti; ma ecco a un di presso, in che gli riduco. Bisogna, nell' osservanza de' di lui precetti, e di quelli della sua Chiesa, sentirsi una certa agevolezza, che sbandisca tutte le affettazioni, e tutte le minuzie; e bisogna sentirsi libero, di ogni rancore nell' animo, di ogni alterigia nello spirito, e di ogni singolarità nelle azioni.

E per quel che riguarda i servidori, credo dir tutto, quando le raccomando di non obliar mai, ch' essi sono, ugualmente come noi, anime redente col sangue di

Gesù Cristo; e che in conseguenza meritano, che si metta ogn' industria per mitigare la durezza del loro stato: e perciò non solamente astenersi di vessarli, ma procurare al possibile, di addolcire la loro condizione, a non parlarli mai, nè con ira, nè con disprezzo.

Un viso sereno è il vero mezzo di eserne ben serviti; ed è nel tempo stesso il contrasegno, che distingue la falsa devozione, la quale muta colore ad ogn' istante; e la vera pietà, che conserva invariabilmente la sua tranquillità, e la sua calma.

V. S. Ill.ma ha una inclinazione particolare per la mortificazione; sicchè non può pretendere, che le sue degnissime Signore nipoti riempino anch' esse precisamente, tutti quegli atti meritorj, nei quali ella si esercita: onde convien trattarle, come richiede la

loro età, e la loro condizione.

Queſt'articolo meriterèbbe egli ſolo una lettera: ma mi reſtringerò ad avvertirle in generale, che per volerſi pretendere dalla gioventù una perfezione eſtrema, faſsele ordinariamente prendere a noja, e quaſi in odio, la devozione. E qual maraviglia n' è mai; giacchè l'eſperienza inſegna che, quando non vi ſia una proporzionata moderazione, gli atti di penitenza pervengono a ſtancare, anche noi che ſiamo già in una età matura? D'onde è forza confeſsare, che la maniera ordinaria di vivere, ſebbene non ſia la ſtrada migliore, è non però; *la più ſicura.*

Io, con buona pace del ſuo Direttore, non poſso mica approvare il partito violento ch' ella ha preſo, di privarſi di tutte le viſite, e di ogni ricreazione. Queſto è il modo di renderſi ſcrupuloſa, ma non già buona Criſtiana; ed

io temo che egli (il ſuo Direttore) non ſia alquanto viſionario.

Ma in nome di Dio! A che tormentarſi tanto, ſe tutto quanto dobbiam credere, o praticare, ci viene chiaramente inſegnato dall' Evangelo, il quale ſarà ſempre il miglior Direttore ſpirituale, che poſsa eſiſtere?

Stimo perciò ottimo conſiglio, il procurarſi delle converſazioni, che non la ſpingano, nè alla diſſipazione, nè alla malinconia; e goder così alternativamente, or della ſolitudine, ed or della ſocietà. S. Paolo non ſolamente non diſapprova le converſazioni decenti, ma ci conſiglia di dirvi in eſse quelle coſe innocenti, che ſono nel tempo medeſimo allegre, e grazioſe: *quæcumque amabilia.*

L'iſteſsa regola dee tenerſi in quanto alle letture, e quindi dalle

ſerie e profonde, paſsare, a quelle che ſono proprie a ricreare; iſtruendo. Nè biſogna immaginarſi ſempre di peccare, perchè queſto timore ſolo, potrebb' eſsere occaſione di molti falli; a motivo che portando egli nel noſtro animo l'eſitazione, ed il terrore, ſarebbe capace di farci ſervire Dio, come tanti ſchiavi: il che è aſsolutamente contrario alla di lui ſanta volontà che c'incorraggia continuamente, e ci aſsicura, che il ſuo giogo è ſoave.

S. Agoſtino dice: *Amate Dio, e fate quel che volete.* Queſto è, a parer mio, il miglior medicamento per guarire la timidezza di coſcienza: imperciocchè amando Dio, ſiam ſicuri di comportarci verſo lui, come un tenero figlio verſo il padre: ſiam quindi ſicuri che la noſtr' anima farà da ſe ſteſsa, e quaſi ſenza penſarci, tutti i ſuoi sforzi, per non fare ciò che

poſsa ſpiacere all' oggetto amato; e per conſeguenza noi agiremo allora, ſenza più eſitare, o temere, e le noſtre azioni finiranno di parerci ſoſpette; quando di lor natura non lo ſono.

Le ho già accennato, che la baſe della vera devozione, o ſia della noſtra ſanta Religione, è la carità; onde ſiegue che tutti quei che non ſono caritatevoli, non ſono veri Criſtiani. È dunque chiaro ad evidenza, che il ſoccorrere i poveri, è un opera tanto più neceſsaria, e lodevole in V. S. Ill.ma, ch' ella è in ſtato di eſercitarla a mani piene; queſt' opera bella.

Ma al contrario, io non le conſiglio, nè lodo punto il diſegno che ha formato, di volerſi diſfare d'una gran parte dei ſuoi beni a favore degli Eccleſiaſtici; perchè queſti non mancheranno mai, per difetto di ſuſsiſtenza; ed intanto

è ingiuſto di ſpogliarne le famiglie per arricchirli.

Deeſsi di più riflettere, che non biſogna dare nuove occaſioni di gridare alla gente del mondo, che grida già abbaſtanza, contro la rapacità dei Religioſi; la ricchezza dei quali dev' eſsere, la buona reputazione, fondata ſulla pratica di tutte le virtù; ſenza miſcuglio alcuno d'interesse terreno.

Io, quantunque amiciſsimo del mio ſtato, non conſiglio però mai, che altri dia ai Conventi, o che vi entri (imprudentemente) a prendervi l'uniforme; perchè temo il lor pentimento, i loro rimproveri, e quelli della mia coſcienza; come temerei di annojare V. S. Ill.ma, ſe andaſsi più a lungo.

Voglia Dio, dare a queſta lettera un merito, perchè vedo bene, che non ne ha alcuno, eccetto quello ch' ella mi porge, per po-

terla asicurare della stima infinita, e del profondissimo ossequio, con cui mi ripeto, &c.

Roma, 2 Genn. 1749.

LETTERA XI.

Al Reverendo Padre..... Religioso Francesano.

Mi pare, caro Amico, esservi nel discorso che mi avete comandato, e che vi rimetto quì acchiuso, tutto quello che desideravate. Ho scarabbocchiato tre giorni continui con la più grande diligenza; e per potersi accommodare ai differenti gusti delle persone, ne ho posto di ogni salza, e fatto solfeggiare *genus omne musicorum.*

Si risentirà egli forse della pre-

cipitazione con cui l'ho composto; ma non vi è male, perchè come vedrete, ne tira da ciò un buon vantaggio, qual è quello di esser riuscito più vivace.

Quando il tempo preſsa, il mio eſtro ſi accende, e rutta come il Veſuvio, od il Mongibello; poiché io chiamo allora tutte le mie idee, nozioni, ed immagini; forza di genio, di affetti, e d'arte: e queſti materiali riuniti inſieme, fan bolle in teſta, e in carta, in maniera tanto ſtrana, quanto curioſa.

Mi ſono non per tanto induſtriato a moderarne il fuoco, con aver tentato di metter le coſe in proprio luogo; ſicchè ſarò arcicontento, ſe voi lo ſarete. In tal caſo non reſterà altro, che imparlo perfettamente a memoria; ma ſoprattutto convien ſtudiarſi di aringarlo bene, sì per fare onore a voi ſteſso, che in grazia dell' udienza, laquale ſo, che ſarà nu-

merosissima, e tutta gente di garbo.

Non ho per ora notizia alcuna da darvi, eccetto solamente che il noto amico mi avvisa da Fiandra, che la guerra è più accesa che mai; e che fa cader le fortezze, come una furiosa tempesta fa cader le tegole dai tetti. Potete da ciò figurarvi, come io spero per la Francia, giacchè sapete la mia passione per lei: ed in vero tanto per la mia maniera di pensare, che per le inclinazioni, io averei dovuto assolutamente nascere a Parigi. Ma lasciamo questa materia, e torniamo a fatti nostri; ch' io aveva già dimenticato, di darvi un avvertimento importantissimo, sul punto del detto discorso.

I Frati sono scaltri; onde pria di averlo recitato, anzi pria che sia scorso qualche tempo dopo, guardatevi di far sapere a qualsisia, che

avete ricevuto mie novelle. Voi m'intendete . . . . . .

Quanto al resto; il mio genere di vita è sempre l'istesso; sempre in mezzo alla fatica che la Provvidenza mi manda, o che le circostanze fan nascere: E quindi sempre in mezzo ai miei pensieri, che or si ammucchiano, ed or si estendono, in cento, e cento modi.

Mi accade spesso di dover passare da affari in altri, sì dissimili tra loro, come sono le tenebre e la luce, la notte e il giorno: ed in tal caos, giunto a sera, io non so più, come siasi passata la mia giornata. Allora, stracco ed abbattuto al *non plus ultrà*, mi getto nel vortice dei miei confratri, e seco loro parlando *ab hoc & ab hâc*, riunisco i miei spiriti divagati, e riacquisto in tal fatta un nuovo Essere.

Ma sovente lascio là i vecchi, per andar a discorrere

colla gioventù, e mettendomi seco lei in brio, noi scherziamo come tanti ragazzi; ed esperimento così che dopo un ostinato lavoro di mente, questa è la miglior maniera per ricuperar le forze; come ce lo ha insegnato, col proprio esempio, il celebre Muratori.

Amatemi, perchè ne siete tenuto in coscienza; mentre tra tutti i vostri amici, colui che vi ama, e che vi rispetta il più, è il vostro fedele, ed antico compagno e servitore, &c.

LETTERA XII.

*Al Signor ****, Canonico d'Osimo.*

ILLUSTRISSIMO SIGNOR;

I suoi comandi son al di sopra delle mie forze, ma io ubbidisco, ed ecco, a creder mio, qual' è il miglior punto di vista, in cui posa V. S. Ill.ma formarsi il primo embrione del suo Trattato sulla Religione.

Lasci al suo spirito, come conviene in materia sì sublime, libero il varco per andarla a considerare in grande, tanto che l'uom può, nella di lei immensa ineffabile sorgente: e la miri colà, nel punto della creazione quando, tra tante opere stupende, sorte maestosa dal sen di Dio, ov' era sin

ab æterno rinchiusa, e va aposarsi nel cuor di Adamo, primo tempio sulla terra, dal quale si elevano verso 'l Cielo continui, e ferventi atti amorosi di allegrezza, di riconoscenza, e di adorazione. Eva creata, al pari del caro compagno, nello stato d'innocenza, e partecipante de' stessi vantaggi, imprezzabili; aggiunge consonantemente la sua dolce voce, e non cessa mai di benedire il Creatore. Gl' uccellini concorrono col lor organo alla celeste armonia; e la natura tutta, esultando già pel favor dell' esistenza, ascolta, ed applaude.

Ma un perfido mostro viene ad imbrattar la Terra, ed al di lui orribile aspetto l'Innocenza sen fugge, e la Penitenza tenta di succederle. Il Peccato che fece sparir per sempre quel bello spettacolo divino, scaccia il misero Adamo dal paradiso terrestre; e quindi cangiata in contrario la scena,

ov' erano i bei fiori, e le più squisite frutta, non vi è più che roveti, e spine.

Abele, il giusto, che giunge in questi neri e tristi giorni, consolasi offrendo a Dio in olocausto il cuore, e marcando col proprio sangue il suo ardore pella giustizia, e per la verità. I Patriarchi Noè, Lotto, Abramo, Isacco, e Giacobbe, concordi, zelano per l'osservanza della legge di natura: sola Religione accetta al Signore fino al tempo, in cui al popolo Ebreo fu dato, di essere 'l depositario d' un' altra legge, scritta dall' istessa Saviezza in persona.

Moisè alla lor testa, splendendo come un nuovo Astro a canto del Sole di Giustizia sul monte Sinai, riceve il Decalogo per farl' omai osservaré; e l' Arcobaleno fu il segno esteriore della nuov' Alleanza. Ma malgrado lo zelo di Moise, e de' suoi successori che

condusero il Popolo di Dio, tutto risentivasi delle piaghe del peccat' originale, ancor' aperte e vive.

La Legge di Grazia era la sola che potea saldarle, onde impegnat' a prò nostro la divina misericordia, distacca il Figlio unigenito, per arrecare a noi la Religion Cristiana. Emanando questa dal Verbo Incarnato, toglie come *Filia dilecta*, da mano agl' indegni depositari quella parte di sue sante doti, che era stata inviata avanti 'l di lei arrivo; e presentandosi coraggiosamente nel mondo, ne cambia totalmente l'aspetto, e si stabilisce sulle rovine stesse del Giudaismo.

Quindi su' diruti fondamenti dell' ozioſa sinagoga, innalza quelli della Chiesa militante, e dona a questa per salde colonne, gli Apostoli, e loro successori, che

dovranno rinnovellarsi, fino alla fine de' secoli.

Proibisce non solo le azioni cattive, ma anche i pravi desiderj; e da una sorgente sì pura scaturiscono, ciò che altra Religione far non potea, adoratori perfetti in ispirito e verità; onde viddensi germogliare nel sangue de' Martiri, le virtù le più pure, e le più sublimi.

Finalmente alza il panno, e dimostra, che l'antica Legge non fu altro, che una semplice rappresentazione di Gesù Cristo; e facendo con cotesto piano tutto celeste, succedere la realità alle ombre, ci dà poi, per ricompenza dopo la nostra morte l'evidenza istessa: sicchè allora al fedel Cristiano sarà concessa l'ineffabil grazia, di poter vedere Iddio tale qual'è, e di riposarsi eternamente in lui.

Queſta parmi, amabiliſsimo Signor Canonico la miglior introduzione, e 'l miglior metodo ch' ella poſsa ſcegliere, per rappreſentare agli occhi de' noſtri Criſtiani la ſublimità, e la magnificenza di noſtra ſanta Religione, ch' io conſidero come una catena che, principiando, e terminando in Dio, ſtendeſi al pari dell' eternità.

Faccia veder loro che, ſenza coteſto eterno ſalutare legame, tutto diſcioglieſi, e metteſi ſuſopra. L'uomo diventa un animal diſprezzabile, e l'Univerſo finiſce di eſsere intereſſante: avvegnachè la bellezza di noſtra terra, del Sole, e del Cielo non ſono altra coſa, ſe non la gloria di eſser rinchiuſi nell' immenſità dell' Ente Supremo, e di non ſuſsiſtere come c'inſegna l'Apoſtolo; ſe non in Geſù Criſto, per ſua cauſa, e mezzo: *Omnia per ipſum & in ipſo conſtant.*

Forzi il ſuo lettore ad arreſtar lo ſguardo ſu di Adamo. Glielo moſtri quando tirato dal nulla, e ſenz' aver paſsato, come paſsano tutti i ſuoi figli, per l'infanzia e per l'adulta età; apre gli occhi, non mica piangendo come un bambino naſcente, che i raggi del ſole e 'l peſo dell' atmosfera offendono, ma da uom già maturo; reſpira e ſente (con cognizion di cauſa) tutto il favor dell' eſiſtenza; ſi vede circondato da tanti beni, ed eſultandone, proſtraſi di faccia a terra per ringraziarne l'autore, e per adorarlo.

Paſsi poi alla caduta, e lo pinga, qual dovett' eſsere, ſconſolato ed afflitto, eſule, ed andando in traccia del ſuo pane, mediante il ſudor del proprio volto. Aggiunga ed avvicini alle di lui lagrime e ſoſpiri, quei di tutta la ſua poſterità, de' Patriarchi, e de' Profeti, e non ometta di rammemorare i

Filosofi Pagani che struggeansi per desiderio di conoscere il vero Dio: fino a che giunse quell' avventurosa notte, che portò sulla terra la pace, un Dio, e l'Evangelo. In somma tenda tutte le forze del pensiero, per montare alla sorgente di nostra santa Religione, ed innalzarsi seco lei magnificamente, insino ai Cieli onde discese, ed ove dee ritornare.

Pregio è non però dell' opra, Illustrissimo Signore, di toccar spesso la corda dell' amor di Dio e del prossimo, e far comprendere, che questo (e non già la scienza o la magnificenza esteriore) costituisce tutto 'l merito, e la vera base del nostro santissimo culto, il quale non potrà, per conseguenza, trovarsi nel suo centro, se non quando la carità regni *sola*. Gridi per tanto il più che può, affinchè i Fedeli capiscano, che colui che non ha impressa nel

cuore queſta verità primaria, ed origine di tutte le altre; è un mero ſimulacro di virtù, e non già un buon Criſtiano.

Per quel che appartiene alle nuvole, che han ſparſo le ſette, ſtimo che nell' incontrár ella un qualche famoſo Incredulo, o celebre Ereſiarca, lo abbata pur con coraggio, ma ſenza rancore, e ſenza farne pompa, poichè la cauſa della Religione è si bella, che non ha biſogno, ſe non di una moderata difeſa; anzi baſta ſolo moſtrar, quaſi col dito, colà, donde i coſtei fuochi vibrano, come altrettanti ſoli, i loro raggi ſulla Fede.

Baſta, dice S. Carlo Borromeo, *eſponere la Religione tale quale è, per farne conoſcere la neceſsità*. Ma per ſopprabbondanza poſsono rapportarſi gli eſempi di quegl' infelici, che avendola rifiutata, diedero ne' più grandi

eccesſi,

eccesi, oppure sì misero nel caso di coloro, de' quali l'antico proverbio dice: *Inventis frugibus, ututur glande.*

Quanto a me posso attestare, che da miei più teneri anni, io la studio; e quanto più la considero, tanto più ne sono commosso, e rapito. È impossibile, che che ne deliri in gli empj, che un opera cotanto sublime abbia potuto prender la sua esistenza, ne' stretti limiti della mente umana, che sappiam pur noi, quanto è inetta e balorda.

Finalmente circ' allo stile mi permetterà, che io mi taccia totalmente, e me ne rapporti a lei, che è mio maestro. Convengo bensì, che fa d' uopo sbandire dal suo Trattato tutto ciò, che non è degno del suggetto, e far vedere, che i sforzi d'ingegno sono propri ad offuscare, anzi che a sostenere la verità. Ma io son di

parere, che 'l forte consiste a prefiggersi bene in mente, che quando si tratta di scrivere sulle sante verità, allora bisogna che 'l cuore sia perfettamente di accordo colla penna, affinchè le parole non isteriliscano, ma prendan radice, e dieno frutto.

Che l'amor di Dio riempia dunque il di lei cuore, pria ch' ella prend' a vergar le carte, amabilissimo Signor Canonico; e si assicuri pure, che 'l suo libro produrrà effetti maravigliosi, perchè penetrà sicuramente l'anima de' suoi lettori con quel fuoco medesimo, che Iddio stesso portò sulla terra.

Questo fù per l'appunto, a giudizio mio, il gran segreto, che ha prodotto quella preziosa composizione sotto il titolo de *Imitatione Christi*, che è, e sarà famosa fino alla fine de' secoli. Gersen Abate di Vercelli lo ha

colmato di quella santa carità, di cui sentivasi struggere egli stesso.

Io ho un piacer grande, che quest' opera inimitabile sia parto d'un Italiano. Par che i Francesi vogliano contrastarcelo, coll' occasione dell' equivoco che si prende tra Gersen, e Gerson. Ma egli è sicuro, che ne' Gerson ne' Tommaso da Kempis, ne sono gli autori; e la prova ne è chiara al Cap. V del Lib. IV; ove sta scritto che 'l sacerdote vestito de' paramenti sacri porta *avanti 'l petto* il segno della Croce, &c. Dunque lo Scrittore non fu mica un Francese, altrimenti averebbe detto *sul tergo*, stante la differenza che passa tra le nostre pianete, e le loro. Del resto ei non è tempo da far disertazioni, ma sì bene di finir questa Lettera, ed assicurar V. S. Ill.ma della zelante servitù, e della perfetta stima, colla quale ho l'onore di rassegnarmi, &c.

LETTERA XIII.

Al Signor Conte ALGAROTTI.

Cosa fa? cosa dice il Papa? mi scrivete voi stimatissimo mio Sig. Conte; ed io vi rispondo, ch' egli è sempre listesso, sempre faceto, che vi ricrea co' suoi saporitissimi sali; ch' io per me non so come si faccia, a spargere con tant' agevolezza, e con tanto senno da per tutto, sian sublimi, sian profonde, sian comunali cose; in una parola, egli è sempre qual lo conoscete: uomo stupendo.

Eh non temete poi, ch' egli si scordi di voi, che ha tanto amato; anzi per l'appunto jer l'altro dicea, che si muor di voglia, e che non so quanto pagherebbe per rivedervi; e da lì, passando al pro-

posito di Colui che vi ritiene in Germania, finì con farne il più bello elogio.

Ed in vero non ostante che il Re di Prussia rida volentieri sull' articolo de' Frati, non men che su quello della Corte Romana; vi confesso e convengo sinceramente, ch' egli è un fenonemo al giorno d'oggi, e ch' egli sarà a dì futuri, un bel monumento del secol nostro: ma confessate altresì voi, che col convenirne, io son ben generoso.

Oh, la bella lettera che mi avete scritta! L'han letta tutt' i nostri amici, e ne sono rimasti incantati, non tanto per l'alta Filosofia ond' è ripiena, che questo è già vostro pregio antico; ma per un nuovo, e non men squisito merito, che la Gente di gran gusto e di gran giudizio non lascia mica, scapparsi di vista. Essi non posson, per maraviglia, chiuder bocca,

in oſservando le nuove grazie, che riſultano dall' aver voi accoppiato al fuoco Italiano la flemma Tedeſca.

Il Cardinal Querini non daraſsi pace, ſe non vi avrà in Breſcia. Egli ha preſo di mira la ſua Libreria, e fa tutto il poſsibile per arricchirla, affinchè la renda, com' io credo certamente, degna di voi; mentre diceami non ha guari, che voi ſiete quello ch' inviterà, per venire a farne il diſcorſo dell' apertura, quando ſarà tempo da renderla publica.

Ah! quanto ben ſi vede, che tutte le Accademie del mondo han biſogno di un Genio ſublime come il voſtro, il quale preſedendovi, tenghi quaſi le mani ſul globbo elettrico, e mandi il proprio fuoco ad eccitare quello de' conſocj; onde ſolleticata la natura ſghizzi quelle maraviglioſe faville, che ſtimolano le Muſe al

tanto. Non è già, che ſianſi queſte addormite in Bologna, ma eſse non ſono così animate come prima; ſicchè il ravvivarle ſarà voſtr' offizio, quando ritornerete.

La memoria degli uomini dotti, che ho conoſciuto in Bologna, me la rendono, malgrado il maggior ſplendore del campidoglio, ſempre più preſente, e più cara. La ſceglierei volentieri per andarvi a finire i miei giorni, ſe l' ubbidienza al Papa non mi teneſse legato mani e piedi in Roma; ove io non vedo, nella carriera che ho da correre, vantaggi più grandi, nè più piacevoli di quelli che potrei avere in Bologna. Un uomo come me, che ha sì poche, e sì corte cognizioni, non può eſser di alcuna utilità in Roma; ma voi direte che in Bologna ſarebbe lo ſteſso. Conoſco ancor io queſta verità; ma conoſco di più, che almeno ivi poſſederei me ſteſso,

è piccolo che sia questo patrimonio, ristretto al mio nudo essere, cioè alla mediocrità la più ordinaria; pure ne sarei arcicontento.

Non vi è speranza, ch' io ritorni più ai studj Filosofici. È verissimo, che la Fisica corrucciata viene spesso a dolersene, ma io rispondo: Benefica mia Signora, tra voi e me; chi ne sente il danno? Voi non perdete niente, ed io perdo tutto: aggiungete che non ho più il tempo; la Teologia, ch' è devenuta mia Sovrana, non mel concede: benefica mia Signora, cosa volete ch' io faccia? Rispondo così solamente per quietarla, ma in segreto, io mi reputo felice, di aver cambiato Padrone.

Coloro che non hanno affatto, o pur che hanno appena una leggiera conoscenza della Teologia, credono che sia un studio frivolo, o pure indifferente, supponendo

ch' abbia per baſe, fantaſmi o chimerici ſimulacri: ma quando la vogliano profondemente eſaminare in tutto, ſua eſtenzione, e ſuoi rapporti; ſarà forza riconoſcer meco ch' ove la Filoſofia timida, o pure ingrata, rampicaſi e tienſi, come ſuo primario oggetto, alle Creature; la Teologia al contrario di lei madre coraggioſa, e riconoſcente, eſtende le ſue cognizioni, ed elevaſi ſino a Dio, da cui emana, di cui parla, a cui rapportaſi, come ſuo termine.

Quindi là dove Filoſofia non ſomminiſtra che un fiacco barlume ſufficiente appena a diſtinguerci dal volgo cieco; la Teologia al contrario ci rende, tanto che ne ſiam capaci, tutta la facoltà viſiva: E quindi è forza confeſsare, ch' ella è la vera buſſola, e la ſtella polare delle anime noſtre, e ch' ella è la vita degli Eletti.

Ah! amabiliſsimo e braviſsimo mio Signor Conte, ah quanto meglio di me potreſte voi diſſingannare il mondo, e fargli conoſcere queſta prezioſiſsima verità! Ah quanto utile ne verebbe alla Religione, ſe il Triumvirato che degnamente ſiede in Germania, cioè voi, il Sig. Voltaire, ed il Sig. Maupertuis, voleſte ſervirla! Ei non ſi tratterebbe, che far mutar direzione ai voſtri talenti; E voi lo dovreſte far tanto maggiormente, perchè ſono eſtraordinari, e ſuperiori al reſto degli uomini.

Dio fa continui miracoli; ma non ci è apparenza che ci faccia veder queſto: E qual n' è la ragione? Altra non è, ſe non che il guſto del ſecolo nol conſente. Santo Iddio! E' poſsibil dunque, che la moda, ed i pregiudizi poſsano far impreſsione ſu i Filoſofi, e far tacere..... Eh! taci tu,

(ſento che mi ſgridate in teſta, imponendomi ſilenzio), taci tu Frataccio, che predichi, com' è tuo coſtume, ſenz' avvedertene.

Ah, vi riſpondo, queſta volta avete torto, non è già la fuga della penna, o del penſiere che mi abbian traſportato, ma eſpreſsamente, volente e ſciente, ſon montato in bigoncia. In fatti che male è, ch' io predichi un poco un Filoſofo che non avea coſtume di andare alla predica, e che non può eſser divenuto più divoto, attenta la ſua dimora in Poſtdam? In ſecondo luogo, avend' io ancora piene l'orecchie della nuova armonia del voſtro ſtile, ho avuto il prurito d'imitarlo, rubacchiandovi delle fraſi da quà, e dalà. Vedo bene che non ci ſon riuſcito; ma ho almeno adempito un altro fine, qual' era quello di eſporvi, giacchè meglio non ſo fare, con Retoricuzzi fioretti, la ragione per

cui ho abbandonato la Filoso
Finalmente ho creduto con c
ſtimolar meglio i voſtri grandi a
lenti, affinchè vediate, che n
oſtante ſiaſi già, come giudizi
ſamente dite, ſcritto tanto ſul
Teologia; vi è ancora ampia ma
teria per diſtinguervi da voſtr
pari, e per rendervi utile alla Re
ligione.

Malgrado tutte le apparenze in
contrario, io l'aſpetto queſto mi
racolo; Ed intanto pieno d'un
profondo riſpetto, e il cuor ſulle
labra, ſono qual degnate riconoſ
cermi, voſtro vero amico, voſtro
ſervo, e voſtro ammiratore, &c.

LETTERA XIV.

Al Signor Abate LAMI.

CARO AMICO, E PADRONE STIMATISSIMO,

Se ricevete tardi questa risposta, è causa la mia assenza da Roma, e l'arrivo della gratissima vostra. Ieri io andato in Frascati, dove non so dirvi, se mi son stancato più le gambe, o gli occhi. Vi dirò sì bene, che mi restavo soletto delle ore intiere, ad ammirar quell' acque; ed in vece di andar pensando all' arte Idraulica, mi stavo a fare una vera meditazione.

Ei parevami, in quella moltitudine di zampilli e di getti, veder rappresentato al vivo il meccanismo dell' elevazione, e dell' abbassamento di noi miseri mor-

tali. Sorge, ſchizza, eſce, ed elevaſi quell' acqua con tanta forza, che par voglia aſsolutamente montar al Cielo, ma giunta appena ad un certo punto d'altezza, ricade pel proprio peſo nei ſteſsi bacini, d'onde lancioſsi..... E che altro facciam noi, diceva io a me ſteſso, nelle noſtre mondane vicende?

In verità; è coſa ſtupenda l'oſſervare, in quante maniere differenti concepiſce, e prende, la noſtra mente, a conſiderare un oggetto: Come s'innalzi ſino alle ſtelle, e come diſcenda ſin ſu d'un acino di arena: Come ſi ſpanda nella vaſtità dei Cieli, e come ſi concentri in ſe medeſima: Come analizzi la luce, e come anatomizzi un inſetto; e finalmente come, mentre che le ſue facoltà ſon sì limitate, diſtenda ciò non oſtante, i ſuoi deſiderj in infinito. Ah quanto avea ragione Dante, che ſoleva dire, che la più gran

meraviglia di tutto l'universo, è l'anima umana!..... Ma tronchiam queste riflessioni, e veniamo ad altre più idonee.

Voi convenite, che la Botanica e l'Astronomia, sono scienze neglette presso noi. Perchè dunque voi che siete oramai l'oracol nostro, non cercate a scuoterci dal nostro sonno? In fatti che mal vi sarebbe d'introdurle nella nostra educazione? E' forse più difficile d'imparar à conoscere un erba, o un fiore, che un verbo neutro, o deponente?

Non resta, che a persuadere di questa verità i padri di famiglia, ed esortare i gran Professori di Botanica, e d'Astronomia a farne, a similitudine di altre nazioni, trattati discreti, ma fugosi, *ad Captum* di chissia. Ed allora quanto non potrebbe attendersene, pei progressi, e nel tempo stesso pel diletto della nostra

mente; e quanto pel bene della ſocietà, e della Religione? Avvegnachè anche al dir di Newton, un Aſtronomo, un Anatomico non può affatto eſser Ateo; E la ragione è chiara, perchè lo ſtudio della natura conduce neceſsariamente alla cognizione dell' Autore.

Io ho acquiſtato in quelle verdure un nuovo, ed incredibile vigore; e vi avviſo, che la mia intenzione è d'impiegarlo più che mai al lavoro: Imperciocchè ſe la morte deve, come diſse un antico, trovare un Imperatore in piedi, ella dee ſimilmente trovar me, colla penna in mano. State in cervello, perchè riſchiate; che la comparazione tra me ed un Imperatore, vi paja giganteſca, o temeraria; ſe perdete di mira l'impreſsione, che fa la grand' idea di; *Conſultore del S. Uffizio.*

Per quel che poi riguarda i miei

avanzamenti che vi si dicono, vi prego a non crederne niente. Sappiate, ch' io disprezzo altamente la Fortuna; ed ella non suol venire a picchiar il nostro uscio, ma aspetta di esser pregata e supplicata per anni ed anni, anzi vuol prima vedere il supplicante avvilito e prostrato di faccia a terra, ai di lei superbi ed immondi piedi.

La nostra vita è cosa accordataci con numero, e con misura; tanti anni, e non più. Ogni minuto che scorre, ne toglie e porta via una parte. Il tempo vola e passa sì rapidamente, che non si può neppure discernere il passato, il presente, ed il futuro; talchè appena un anno comincia, e già finito.

Con sì fatte e sì chiare verità in mente, io non scrivo mai una parola, o segno una pausa, senza riguardarla, dopo averla scritta, come una particella troncata dalla

mia vita; e quindi naſce naturalmente, che altro che penſieri di ambizione, vengon a buſsar la mia porta.

Laſciate dunque dire, e fatemi la giuſtizia di credere, ch' io reputo fortuna baſtante per me, com' eſsa è già grandiſsima in ſe ſteſsa; il godere dei lumi e degli ammaeſtramenti che mi date, ed il potervi aſsicurare della gratitudine, e dell' affettuoſa amicizia colla quale immutabilmente mi raffermo voſtro, &c.

LETTERA XV.

Ad una Religioſa del Monte-Carmelo.

SORELLA IN GESU' CRISTO, E MIA SIGNORA VENERATISSIMA,

Noi leggiam nella ſcrittura, che i più gran portenti furon operati ſu' Monti Sinai, Tabor, dell' Olive, e del Calvario. E vediam nell' iſtoria della Chieſa, Monte-Carmelo, e Monte-Caſino, come le ſorgenti di due Ordini Coſpicui, che onorano la Religione colla lor penitenza. Pardunque, ch' Iddio ſi compiace a preſcegliere le montagne, per ſegnalare la ſua gloria, e la ſua miſericordia.

La voſtra ſanta Riformatrice,

è una di quelle anime angeliche che Dio si compiacque concedere, pel bene della Cristianità. Ella è un modello di penitenza, quanto alle sue macerazioni; ed è un Padre della Chiesa, quanto alla sua dottrina. Visse sempre unita a Dio per amarlo e servilo, ed unita ai Fideli per istruirgli; sempre immacolata, e sempre nello stesso grado di perfezione: onde fu un prodigio di santità, e di scienza.

Par non però che la più grand' opera di S. Teresa sia la perfetta un armonia che regna tra voi; tante illustri Sorelle, delle quali è ella la madre, e l'esempio comune. Ma se i scritti che ha lasciato, e che non son bastantemente conosciuti, sono un tesoro per tutt' i Cristiani; devono esserlo tanto più per le sue figlie. In essi ella v'insegna tutto quanto posa mai imaginarsi, come necessario, od utile per la salute eterna. Per

conſeguenza ſono i migliori Direttori, che le Religioſe poſsano ſcegliere; ſenza pericolo di dare in quell' eccesso di affetti troppo ſenſibili, che abbaglia, e nuoce alla vera devozione.

Quindi vi conſiglio, e vi eſorto, a dimandar ajuto a S. Tereſa, e non già al Padre Ganganelli, che non è altro, che un ſemplice, e meſchin ſpigolatore; quandoche i Santi han mietuto a mani piene, ed han poſto immenſe proviſioni nei lor magazzini. Queſta è la ragione, per cui mi è impoſsibile, ch' io entri in alcuna corriſpondenza con voi; ſe non ſia quella che per effetto di voſtra carità, vogliate tenermi preſente nelle voſtre preghiere; come ve ne ſupplico vivamente; poichè le orazioni delle Carmelitane ſono l'incenſo più grato al trono di Dio: E per non turbar maggiormente il ſilenzio che vi è preſcritto, ſi-

niſco con proteſtarvi la profonda ſtima, ed il riſpettos' oſsequio, con cui ſarò ſino alle morte, voſtro, &c.

Dal Convento de' SS. Apoſtoli, 19 Giug. 1749.

LETTERA XVI.

Al Signor Cardinale VALENTI, *Segretario di Stato.*

EMINENZA,

Jo, povero Religioſo, umilio queſta ſupplica a Voſtra Eminenza, in nome d'un altro povero, il quale, a paragon di un Signore di tante grandezze, è quaſi niente; ma che è, ciò non oſtante, un oggetto pur troppo meritevole dell' attenzione dell' Eminenza Voſtra, che profeſsa, magnani-

mamente, quella divina parte di Filoſofia che inſegna, che tutti ſiam fratelli in Gesù Criſto.

Il miſero Domenico Baldi, ſervitore antico, ed affettuoſo dell' eminentiſsima caſa, piange la ſua diſgrazia, e non può conſolarſi, di averſene attirato il congedo, a cauſa d'un ſemplice ſciagurato effetto di ſua vivacità. Jo ne ſono contriſtato, non molto men di lui, perchè egli è mio paeſano, e perchè tra tante buone qualità, gli conoſco quella di eſſerle il più fedele, e 'l più zelante ſervitore, che poſsa mai immaginarſi.

Stante queſti motivi, poſso, o Signore Eminentiſsimo, ardir di ſupplicarla, di rendergli la ſua preziosa grazia? L'anima di V. Eminenza è grande: Gli uomini non ſon Angeli; e tutti, Padroni, o Servi, Sudditi, o Principi, poſsiam talvolta mancare ai noſtri reſpettivi doveri. Degni dunque, e degni

ſolamente di aſcoltarlo. Son ſicuro, che allora la di lei anima grande; il cuor generoſo ſaranno per lui il vero interceſſore; e la ſoſpirata grazia accorderaſsi certamente.

Sarei venuto di perſona a ſollecitarla, ma io non ſon padrone del mio tempo, perchè tanti, e ſi differenti peſi, che mi ſi addoſsano, me ne fan anzi penuria; talchè ho bisogno di tutte le mie forze, per non ſoccombere alla peſante ſalma. Di più V. Eminenza è attorniata da tanti affari graviſsimi, che anche ſe aveſsi tempo da perdere, ſarebbe indiſcrezione di andar ad accreſcere nelle ſue anticamere, il numero di coloro che aſpettano l'udienza.

Roma, 21 Corrente.

LETTERA

LETTERA XVII.

Al Medeſimo.

EMINENZA,

Se non mi conoſceſsi bene; avrei motivo da inſuperbirmi, giacchè Voſtra Eminenza, avendo degnato arreſtare il ſuo alto ſguardo ſu di un verme di terra qual io mi ſono, ha all' iſtante fatto rientrare al ſuo ſervigio il povero Baldi, ſenz' altro ajuto che la ſola meſchina mia interceſsione. Ma queſta bontà di cuore non ſerve ad altro, che unicamente a maggior gloria di V. Eminenza; perchè la fa conoſcere al mondo come un prodigio, cioè come uno di quei Signori rari, e rari, i quali poſsono, non oſtante lo ſplendor

delle grandezze, pervenire a dar il bando ad ogni ſorta di prevenzione. Iddio renderalle il merito; ed io intanto, pieno di ſtupore, reverentemente le bacio le mani.

Roma, 29 del corrente.

LETTERA XVIII.

A Monſignor CERATI.

MONSIGNOR;

Il giorno che ha per gli altri ventiquatr'ore, ne ho appena ſei per me, tanto gli oblighi del proprio ſtato, e quei degli affari, che mi ſi addoſsano, tiranſi via il mio tempo; ſicchè mi rieſce impoſsibile il poter venire a raggiungervi. Voleſse Iddio, che tutti quei che abbondano d'ore ozioſe,

potessero farmene dono. Io non ne farei altro uso, che quello d'imitarvi.

Ah! quanto siete fortunato di essere a Firenze, dove non vi è timore di esser mal ricevuto, giacchè non evvi altra corte a fare, se non ai Letterati, alle biblioteche, ed ai taciturni monumenti.

Avrete in breve il memoriale che mi chiedete, il quale sarà pieno di moderazione; sì perchè son persuaso, che ciò che si scrive con passione (se ne abbia pur tutta la ragione possibile) non produce mai buon frutto; sì perchè non bisogna mai porre in oblio la carità.

Quando vado a spasseggiare, la casualità mi fa trovare spesso, dei bellissimi sentieri, ed io fo mia delizia di smarrirmici, perchè conosco bastantemente bene ciò, che riguarda produzioni di campi

e prati. Voi vorreste ispirarmi il gusto per quelle dei giardini: Io lo desiderei volentieri; ma come fare, quand' il tempo, e i mezzi mancano?

La dottrina degli Agostiniani, o dei Tomisti, è approvata solennemente dalla Chiesa; sicchè il Papa, in vendicando la memoria del Cardinal Noris, fa molto bene, anzi seconda il suo dovere. Altrimenti il fanatismo, che rovina il raziocinio, guasterebbe tutto; E se si lasciasse fare, a sua crudeltà non atterrebbesi, di far passare per Eretico un buon Cattolico, ed a tuffarci, a suo capriccio, nelle tenebre.

Il mio buon vecchietto, Vescovo di Spoleti, mi scrive con giovialità tale, come se non avesse che venti anni. Egli è precisamente dell' istesso buono umore del Papa, e gode perfettissima salute. Si lagna degli Eremiti, perchè, viven-

do quasi sotto ai suoi occhi, pur ciò non ostante, sono dissipati. Ed in vero questo è un male che comincia a guadagnare alcune Comunità Religiose, perchè i studi non si fan più che a fior d'acqua; e talun, non avendo che la corteccia delle scienze, si crede già essere un gran Dottore. Io, quantunque non sia un grand' Astrologo, pure prevedo, e temo fortemente, che questo passo non ci conduca al bujo del X secolo: Imperciocchè l'Istoria insegna, che la scienza, dopo aver mostrato tutto il suo splendore lo ha poi perduto di grado in grado, fino alla metà, e così dalla metà in poi, fino alla totale disparizione, appunto come fa la Luna.

Ecco là il sonno che busa la mia porta, e viene ad avvertermi, che bisogna lasciarvi. È pur dura la necessità, che ci forza a dormire; ma io mi consolo, che

almeno la mia amicizia per voi ne è esente; onde sono di giorno e di notte, a basto, e a sella, sempre pronto a vostri comandi, e sempre vostro, &c.

LETTERA XIX.

*Al Signor Conte ***.*

AMAB.mo MIO SIGNOR CONTE,

Io son afflitto più che non posso esprimere, ed ho assolutamente bisogno di parlarvi. Voi sapete la tenera amicizia che ho avuto per la santa memoria di fu vostro Signor Padre; e voi sapete quella che ho per voi. Imaginate, come ho il cor lacerato, per le tristissime notizie che mi si danno di vostra persona. Io non poteva persuadermi, che 'l caro Contino,

ch' era sì manſueto, sì pio, abbia potuto diventar cattivo, ſuperbo, ed indevoto; ma per mia diſgrazia, me lo confermano tutti que' che vi frequentano.

Venite, caro Contino, a conſolarmi. Voi potreſte temere amari rimproveri, o invettive increpanti, ſe ſi trattaſse di preſentarvi ad un voſtro Superiore; ma io non ſono altro, che'l più minimo de' voſtri ſervi: E poichè avete degnato riconoſcermi per voſtro amico, voi vedrete, come la più grande effuſione di cuore, ed il più vivo intereſſe mi ſuggeriranno i mezzi più efficaci, e più ſicuri, per tirarvi dall' abiſſo.

Non dovete nè tampoco temere, che io mi dia un tuono da pedante irritato, o da un ammonitor altiero. Non ho mai abuſato delle voſtre bontà, ſicchè dovet' eſſer ſicuro, che troverete in me un amico, il quale parleravvi, com'

un fratello, e con quella ſteſsa placidezza, e calma, che parlarebbe a ſe ſteſso.

E poi; non ſo io forſe, coſa ſignifica gioventù? e quanto maggiormente ſia pericoloſa pei giovani ricchi? Ma grande che ſia la forza de' ſenſi, e delle paſsioni; non ced' eſsa, quando ſi chiama al ſoccorſo l'onore, o la ragione, la decenza, o pur la Religione?

In fatti, coſa ſarebbe mai del miſero uomo, ſe fuſse ſtato abbandonato alla depravazione del proprio cuore? Credete voi, che io non farei errori più grandi che i voſtri! Ahime! Egli è pur troppo vero; imperciocchè la noſtra natura altro' no è, che menzogna, e corruzione.

Venite dunque, caro Contino, ch' io ſto colle braccia aperte aſpettandovi, e parmi mille anni di ſtringervi al petto. Non vi

faccia ombra nè il mio abito, nè il chiostro; mentre appunto perchè sono Religioso, io dev' essere caritatevole verso chiunque del prossimo; E quanto più con voi che siete tanto mio buono amico, e padrone?

Venite, caro Contino, e venite presto. Noi rinovaremo la memoria della morte di vostro padre, e piangeremo insieme la perdita che avete fatto, d'un appoggio sì grande, e sì necessario. Io mi sforzerò a consolarvi, e ad asciugar le vostre lagrime, per mezzo di consigli, che vi metteranno in istato di farlo rivivere nuovamente; coll' imitare i di lui santi costumi, e con abbandonare un genere di vita sregolata, che oltraggia omai la di lui memoria.

Non credete, ch' io sia per consigliarvi di andare a purgar le colpe negli Eremi, o ne' chiostri,

Queſti partiti violenti non furon mai di mio genio; ed in oltre i voſtri traſcorſi ſono puri effetti di gioventù, e la divina miſericordia che è infinita, gli perdona più volentieri: ſicchè ſe voi degnate aſcoltarmi, non vi ſarà niente di perduto ſin ora. Iddio non abbandona mai quei che rivengono a lui.

Venite, caro Contino; ve ne ſcongiuro. Non vedo l'ora che ſia domani, e non uſcirò per aſpettarvi, eſsendo, &c.

LETTERA XX.

Al Medeſimo.

COME potete, caro il mio Contino, eſsermi sì crudele; che ſe vi chiedo la conſolazione di una voſtra viſita, non ve ne curate; che ſe vengo io da voi, mi diſparite? Vi confeſso che la mia coſternazione è all' eccesso. Come! non ſiete voi quell' iſteſso, che in mille occaſioni, avete ricevuto le prove di mia zelante amicizia? non ſiete voi quell' iſteſso che mi avete, con tanta bontà, offerta, e giurata la voſtra? Coſa ne direbbe voſtro Padre, a cui poco prima che abbia reſo l'anima a Dio, prometteſte ſolennemente, che avreſte coltivato ſempre la mia amicizia, ed avuto un intiera

confidenza nei miei consigli?

Sia come si voglia; io ho assolutamente bisogno di parlarvi, e voglio, che mi rendiate il vostro cuore. Se credete, che non ve ne ho fatta la dimanda con bastante umiltà, io son pronto a gettarmi a vostri piedi, se lo volete. Farò tutto, perchè si tratta di ricondurre al diritto cammino un amico come voi, che ha ricevuto in sorte un acutezza d'ingegno estraordinaria, un cuor nobile, un spirito penetrante, ed un anima eccellente: tutte cause potentissime per le quali, malgrado l'apparente vostra durezza, io non ne dispero ancora, e ne non dispererò mai in eterno.

Credete, forse, ch' io mi abbia disegno di compiacermi a sgridarvi? Se lo credete, mi fate gran torto. Come volete che un tenero amico, qual io vi sono, metta suo piacere in eccessi, che sono vizi

da falzi divoti? Io vi ho già esposto in qual maniera vi averei parlato. Ma se quel che aveva detto non basta; pensate che per grazia di Dio ho letto bene l'Evangelo, che è la mia regola, e la vostra. Gesù Cristo riceveva con somma dolcezza i peccatori, e ci ha raccomandato di non smorzare lo stoppino, che fuma ancora, e di non rompere la canna che è già piegata. Immaginate, s' io potrei trasgredire il comando divino: E di più, da tanti anni che mi conoscete, quando mai avete osservato in me segni d'un uomo austero, o capriccioso, o finalmente d'un uomo senza compatimento per le debolezze umane?

In nome di Dio, separatevi dai vostri cattivi compagni, che sono l'unica causa di tutto il male: Ascoltate solamente i dettami del vostro bel cuore, e voi volarete a me, al mio cuore, che vi as-

petta, e che m'incalza a non abbandonarvi mai. Io non ho dimenticato che S. Gio Evangeliſta, non oſtante la ſua vecchiaja, montò a cavallo per andare in traccia d'un giovine che aveva educato, e che lo fugiva. Siate certo che imiterò il di lui eſempio: Vi perſeguiterò col mio eſtremo amore, e non darovvi pace, ſe non mi rendete il voſtro. Penſate, per carità, che ſe non fuſsi voſtro vero e tenero amico, io ſeguirei l'eſempio de' voſtri parenti, che non vogliono ſentir più parlare di voi.

Ma fuſse mai la ragion per cui mi fugite, che voi avete forſe repugnanza ad ogni ſorta di ammonizioni, ovunque vengano, e placide che ſiano? Eh bene; facciamo una coſa. Io vi prometto di non parlarvi affatto di voſtra condotta. Voi me ne parlerete il primo ed il ſolo, ſe vi piacerà; e ſe

non vi piacera, sarà l'istesso. Fatene dunque la prova, e se questa prima visita non vi sarà grata, io benedicendo il nome di Dio, ed i suoi inescrutabili decreti, consentirò, che non mi rivediate mai più.

Io conosco non però molto bene la vostr' anima, e la mia; e perciò concepisco migliori speranze. Non solamente prevedo, che vi accusarete da voi stesso, senza darmi tempo di parlare; ma son sicuro, che dopo questo primo abboccamento vorreste sempre restar meco.

Egli è naturalissimo, ed è per altro oramai tempo, che accordiate a me maggior ascendente sul vostro animo, che a tanti giovinastri che vi circondano. Questi han solamente da poco tempo fatto la vostra conoscenza, e sotto il falzo nome di amici non hanno altra mira che quella di mangiar la vostra roba, nel tempo stesso

che rovinano la voſtra reputazione, e la voſtra ſalute. Ma io? Io che ſon venti anni che vi conoſco! Ditemi, amabiliſsimo il mio Contino, ne ſentite ancora la differenza; o pur l'avete, per mia ſciagura, poſta già in dimenticanza?

Io ſon colui, che vi ho portato sì ſpeſso ſulle braccia, che vi ho veduto creſcere, che vi ho dato i primi ammaeſtramenti, e che ho diviſo con voi il dolore, nell' amaro iſtante della morte del povero voſtro Padre. Penſo qual' eravate allora, qual ſiete adeſso; penſo alla perdita comune. Il cor mi ſi ſtringe, e ſi ſfoga in pianto.

Se le mie lagrime poſſono commovervi, eſſe ſcorrono ancora da' miei occhi; forgendo dai due più prezioſi fonti dell' univerſo: la Religione, e l'amicizia. Venite, caro Contino, ad aſciugarle, ed a provarmi, che la voſtra bell' anima non è ingrata alla memoria

d'un padre tanto esemplare, nè insensibile alle pene d'un amico che è più tenero, e sincero che mai vostro, &c.

LETTERA XXI.

Al Signor Abbate NICOLINI.

ILLUSTRISSIMO SIGNORE, E PADRONE COLENDISSIMO.

La miscrendeza de' tempi nostri che V. S. Ill.ma dipingemi tanto al vivo, porta nel mio animo lo spavento, ma non già lo stupore; sì perchè tutto ci fù predetto fino al minimo *Jota*; sì perche rotti che siano una volta i giusti limiti, dobbiamo aspettarci ad ogni eccesso. Talun che, riggettando il lume della Religione, e che scuotendo ogni culto, si restringe

alla ſemplice e ſterile credenza di una, o più prime cauſe, viene con ciò a perder la buſsola, e quindi è naturaliſsimo, che dal Deiſmo paſsi inſenſibilmente all' Ateiſmo; tanto maggiormente che dal deſiderio, che non vi ſia chi poſsa gaſtigarlo, conchiude, e dice l' empio *In corde ſuo non eſt Deus.*

Il mio parere, è non però che, non oſtante le orribili conſeguenze della Filoſofia moderna, non debbanſi irritare coloro che la profeſsano; imperciocchè egli è certiſsimo, che la Fede è un puro dono gratuito di Dio; onde noi, adorando i di lui incomprenſibili decreti, dobbiamo reſtringerci a commiſserar quei ciechi, che ne ſono privi; adoperando per condurgli a Dio i ſoli mezzi della dolcezza, e qualche volta anche quello d'un ſilenzio diſcreto, uſato a tempo, come Gesù Criſto che inveiva contro i Fariſei, e non

diceva niente a' Sadducei.

La severità, o l'orgoglio non vale, che a maggiormente sdegnargli, specialmente quando non si sa risponder loro con argomenti, che confutino in regola quei ch' essi oppongono con tanta sottilità. Sicchè importa grandemente, che quegli Ecclesiastici che non han dottrina bastante, si tengano, lungi dal campo, e considerino che 'l loro temerario zelo benche il motivo sia buono, gli espone ad accrescere il male; aggiungendo negl' Incredoli il rancore, e l'alterigia.

Per convertire, ci vuol altro che invettive, o schiamazzi. Voglion essere ragioni, esempi, e moderazione. Bisogna partire d'un principio chiaro; e chiarissimo è quello di nostra incapacità a poter comprendere tutto ciò che oltrepassa la nostra vista corporea, o spirituale: E comechè al di là di nostra vista sono appunto i misteri

della Religione, compresi nella catena degli enti Creati, che stendesi fino al Cielo; sarebbe stupidezza il volersi maravigliare, che codesti misteri sieno inesplicabili per noi. Quindi riprendendo gli anelli di detta portentosa catena, nella parte ch' è suscettibile del raziocinio umano, ed in quella che piacque alla divina misericordia di rivelare all' uomo; sarà questo l'unico mezzo di confondere l'ostinata incredulità: E nel tempo stesso ne risulta che, per combattere uomini abili nell' arte di sofisticare, è assolutamente necessario il lume del Cielo, il metodo, e la precisione; e che le risposte vaghe, o le ampollose declamazioni non sono mica ragioni.

Io incontro spesso persone imbevute della Filosofia novella, e parlandogli colla più grande e più umile civiltà, ho osservato costantemente destarsi in loro, più o meno secondo l'educazione, una

generosa confidenza, che se non produce effetti più grandi, sminuisce almeno la loro cattiva prevenzione contra di noi.

Al contrario il zelo impetuoso che vorebbe far scendere il fuoco dal Cielo, eccita l'odio, e fa creder loro falsamente, che la Chiesa ama il perseguitare; sicchè non basta aver le giuste riposte per dare agl' Incredoli, ma bisogna di più, che nel darle, si eviti il difetto d'una cieca, ed eccesiva ardenza che è tanto più riprensibile, che, per farsi rispettare, basta allà Religione che colla dolce sua affabiltà, presenti le sue tradizioni, le sue prove, e le sue opere.

Ho sovente occasione di veder delle persone che detestano veramente i Fratri; ma appunto per questo motivo metto ogni studio a bene accoglierle, e come sopra, esperimento che la lor generosità

ſi deſta. Queſte replicate eſperienze fammi preſumere, che s'io aveſsi tempo, e capacità per impiegarmi a confutar la Filoſofia moderna, niſsun lagnerebbeſi di me; imperciocchè io m'ingegnerei a non metter per baſe, ſe non principi evidenti; e quando avrei a fare a quegli uomini celebri che fan pompa dell' incredulità; io mi reſtringerei a dimoſtrargli colla più gran civiltà, che non han preſo il vero ſenſo de' Libri Sacri, o pure che non han ragioni baſtanti, per poterne negare l'autenticità.

So bene, che non gli convertirei, avvegnachè Iddio ſolo, è quello che converte, illuminando e cambiando i cuori: ma almeno ſarei ſicuro di togliere la materia, onde fermenta, e gonfiaſi, a comun danno, l'odio degl' Increduli contro i difenſori della Religione. Quando non può ottenerſi il tutto

in una volta, la prudenza, anzi la Religione istessa vuol che si speri, e contentarsi in tanto, di cominciar ad ottenerne una parte, piccola che sia.

Di più gl' Increduli entrano, senza pensarci, ne' disegni di Dio, perchè i loro sforzi, vani che siano, servono non però a farci comparire più forti i fondamenti della Religione, e ad esercitare i giusti nella Fede: E poichè Iddio gli permette, e gli soffre, egli è pur troppo chiaro, che dobbiamo uniformarci alla di lui santa volontà, e soffrirgli pazientemente, anche noi.

Nè dee farci specie, che i secoli precedenti, nei quali la superstizione ha regnato, abbiansi tratto dietro il nostro secolo d'incredulità; avvegnache è solito vizio degli umani errori di passar da un eccesso all' altro, ed di non voler arrestarsi al punto di mezzo,

Del reſto queſte ſon tempeſte che devon paſsare, e rendere il Cielo più ſereno; ma quel che inoggi, importa aſsai, ſi è che, a miſura della moltiplicazione degl' Increduli, i Miniſtri dell' Altare ſi applichino a render la Religione riſpettabile, mediante la purità de' loro coſtumi, e mediante il loro amore allo ſtudio.

V. S. Ill.ma ſarà annoiata da queſta lettera, perchè contiene molte parole, e poca ſoſtanza. Lo vedo ancor io, e riconoſco che queſto è quel benedetto vizio della mia penna, che mi propongo ſempre di corrigere, e non vi pervengo mai. Ma la di lei bontà ſaprà ſcuſare l'involontario traſcorſo, in grazia dell' intenzione, e del ſincero e verace affetto, con cui oſsequioſamente mi confermo, &c.

Roma, 28 *Feb.* 1750.

P. S. Sono inquietiſsimo, perchè è

è molto tempo, che aſpetto e non vedo ancora comparire, una riſpoſta importante del noſtro Monſignor Cerati ; il che ſerva d'intelligenza à V. S. Ill.ma, a cui di nuovo, &c.

LETTERA XXII.

Al Signor Cardinal CRESCENCI.

EMINENTISSIMO SIGNORE,

Voſtra Eminenza ha deciſo il caſo di coſcienza, che degna comunicarmi, appunto da gran Teologo qual'è; ſecondo il ſentimento de' più gran Dottori, e baſterà dire, ſecondo il ſentimento di S. Tommaſo d'Aquino.

Il Sant' Uſizio non ha mica creduto, che le note perſone condannate aveſſero avuto effettiva-

mente commerzio col demonio; ma le ha condannate ſolamente a cauſa dell' abuſo, che han fatto delle parole de' Salmi, e della ſanta Meſſa, eſsendoſene ſerviti nelle loro ſtravaganti operazioni. Egli è certo, ſecondo la Scrittura, che 'l Demonio è un eſsere reale; ma egli è parimente certo, che la demonomania è ſovente un arte, che è fondata ſulla ſuperſtizione, o pur ſu' deliri d'un cervello intorbidato: Ed è notoriiſsimo, che i ſtregoni de' noſtri tempi agiſcono per lo più unicamente colla forza ordinaria dell' impoſtura, e non già colla forza ſoprannaturale; come il mondo ingannato ha, per dir così, ſino a jer l'altro creduto.

Che è quanto doveva umiliare all' Eminenza Voſtra, in riſpoſta del ſuo veneratiſsimo biglietto; ed in attendendo il momento (come ciaſcun publica e ſpera, della verificazione della profezia

attribuita a S. Filippo Neri) che io posſa bacciargli i piedi, le bacio intanto umilmente le mani, e con profondiſsima venerazione reſto gloriandomi di eſsere, &c.

Roma, 3 Marzo 1750.

LETTERA XXIII.

Ad un Cavaliere di Ravena.

ILL.mo SIGNORE E PADRONE COL.mo

Permetta, V. S. Ill.ma ch' io le manifeſti la mia ſorpreſa per aver ella voluto chieder a me un parere in materie legali, mentre che Roma è piena di Giuriſconſulti eccellentiſsimi. La bontà ſomma che ha per me, l'ha ſenza dubbio impedito a riflettere, che ſe nell' altre coſe ſon un povero ignorante

ed un groſsolano ingegno, devo eſserlo tanto più in una diſciplina così aliena dal mio ſtato. Aggiunga che, quando anche ne aveſsi le più chiare cognizioni, ſederebbe molto male ad un uomo che profeſsa eſser morto al mondo, il volerſene ancora miſchiare. S. Paolo lo probiſce generalmente a tutti i Miniſtri dell' Altare; ed il mondo ſchiamazza già baſtantemente, e reputa per un ſoggetto pericoloſo e diſprezzabile quel Religioſo che miri a ſcoprire i ſegreti delle famiglie, a regolar parentadi, e teſtamenti, o in qualunque altra maniera, ſe ne impacci. Sicchè ſe non vogliamo incorrere l'odio publico; è forza, che penſiamo ſolamente ad adempire i noſtri oblighi che non ſono pochi, e ch' evitiamo d'intricarci in alcun modo, negli affari del ſecolo: altrimenti ci accaderà come accade, ai Traditori; e preſto, o tardi,

faremo estirpati noi, e le nostre Communità.

Per altra parte; egli sarebbe ben strano che noi Francescani dopo aver fatto tanti rumori, per sapere se avessimo la proprietà, o il semplice uso delle nostre porzioni; andassimo adesso, sia come principali, sia come accessori, a turbar quella della gente del secolo, ed a prender parte ne' loro interessi; contro lo spirito, e la lettera del nostro Istituto; che è puramente carità, e disinteresse. Se S. Francesco lo vedesse; ci maledirebbe.

Queste sono le solidissime ragioni, che mi rendono inabile ai comandi, che V. S. Ill.ma si è compiaciuto darmi: Ma io mancherei al mio dovere di Religioso, ed a quello di suo buon servitore, se di più non profittassi dell'apertura che me ne dà per supplicarla, ed esortarla alla pace; tanto mag-

giormente, che si tratta di parenti. Iddio si offende, quando si mostra un attaco sì eccessivo, ai beni di questa caduca vita. Rifletta, la scongiuro, su queste eterne verità; e degni porgermi altre occasioni, affinchè io possa provarle la stima e la considerazione infinita con cui, pieno d'un profondissimo rispeto, me le raffermo, &c.

Roma, 1 *Marzo* 1750.

LETTERA XXIV.

Al Signor Cardinal QUERINI.

EMINENTISSIMO SIGNORE E PADRONE SEMPRE COLENDISSIMO.

Compiacesi l'Eminenza Vostra avvisarmi distintamente il nuovo acquisto fatto in libri: ed io come sono sicuro, che un moto perpetuo esenterà questa libreria dall' ordinario neo di troppo polvere; così, dalla conoscenza che ho del delicato e sopraffino gusto del compratore, conchiudo, e sostengo d'adesso, ch' essa farà l'ammirazione di tutti quei che se ne intendono.

Sicuramente che mi ricordo ancora, anzi non potrò mai dimen-

ticare quell' avventurosa giornata che passai con V. Emi.za, coll' Emi.tissimo Sig. Cardinal Passionei, e con altri Letterati; giornata che segnai con bianco lapillo, e che farà sempre l'epoca più preziosa di mia vita. Ne ho ancora viva la memoria, e vedo ancora come fui sì fortunato di trovarmi, dirò così, alla sorgente de' due più bei fiumi del sapere, ch' esistano in Europa; come l'amabil maniera, onde trattaronsi le questioni più sublimi, incantommi e, femmi sperimentare, che l'affettazione, l'orgoglio, e la vana gloria, sono solamente i vizi de' spiriti eruditi a mettà, per non dir meno; e come finalmente io trasecolai al vedere la forza del genio, sì rara compagna dell' erudizione, spiccarsi dal vasto sen delle scienze, come pare che spinchinsi i lampi dell' alto e profondo Fermamento.

Ma mi rincrebbe, e mi rincresce

ancora, che non sianſi colà trovati alcuni de' più bravi Filoſofi moderni; Imperciocchè, come ſarebbe ſtato per me una nuova delizia, l'averne potuto eſsere ſpettatore, ed oſservare ſul lor viſo, i vari moti di lor virtuos' ammirazione; così ſon ſicuro, che averebbero in ſegno d'onore baſsate l'armi; e che ſarebbono rimaſti eſtatici, per l'angelica modeſtia de' due gran Proti.

Faceva io, è qualche tempo queſta piccola pittura all' Eminentiſsimo Signor Cardinal Paſſionei, e goffo artiſta ch' iomi ſia, pur l'imagine di quella converſazione preſentoſsegli talmente, ch' egli con la ſua ſtupenda memoria che è ſua ſchiava, mi ripetè ſommariamente, tutto quel che ſi diſse allora.

Ah! quanto volentieri, Eminentiſ.mo Signore, l'accompagnerei, ſe poteſsi, nella ſua andata a Monte

Caſino, per ammirarla tutto radioſo, come un nuovo Moiſe, ſu' quel Monte iſteſso, che è centro, ed origine di quelle tante di lei conoſcenze, ond' el' illuſtra la Porpora, ed onde perpetua la ſerie de' Perſonaggi famoſi, che ſortirono in ogni tempo da quel ſanto luogo.

Per quel, che poi riguarda l'ultima lettera ai Miniſtri Proteſtanti, mi pare, ſe tanto ardiſco dire, che ſia un poco troppo ſecca; giacchè Voſtra Eminenza ſa meglio di me, che è neceſsariiſsimo abbondar in carezze, quando ſi vuole cattivarſi gli animi che non ſono ben diſpoti: le bacio gli orli della Sagra Porpora; e per fine, &c.

LETTERA XXV.

Al R. P. ORSI, Domenicano, che fù poi Cardinale.

MOLTO ILL. E MOLTO REV. PADRE, SIG. PADRONE COLL.mo,

Non oſtante che Voſtra Paternità molto Reverenda ſia continuamente in Convento, io ſon obligato a darle l'incomodo di queſta lettera, perchè ci ſono ſtato due volte, e non ce l'ho trovata; e biſogna pure che io le faccia i miei viviſſimi ringariamenti per il tomo inviatomi; e le non men vive, e ſincere congratulazioni, per queſt' opera, ond' ella arricchiſce la noſtra Italia.

Malgrado il riſpetto che ſi debbe al Signor Fleuri, biſogna

confeſsare ch' egli ha paſsato ben leggermente ſu varî fatti importanti; forſe perchè ebbe penuria de' documenti neceſsari, o qualche altro fortiſsimo motivo, o impedimento; imperciocchè la preſunzione è ſempre a favore de' grand' uomini di tal fatta. Non biſognava meno, che un ſoggetto, come V. Pad. molto Rev. per poterlo degnamente rappreſentare, e riempire i vacui della di lui Iſtoria.

Intanto non ſo perdonargli, che non abbia parlato della Chieſa di Ravenna, mentre che l'iſteſsa è sì celebre tra noi, per tanti fatti, relativi agli Eſarchi, verſo gli ultimi tempi dell' Impero d'Oriente: e da ciò può nel tempo ſteſso indurſi che, per volerſi preſcrivere troppo anguſti limiti, ſpeſso accade, che ſi dan purî abbozzi, in vece de' perfetti ritratti ch' eranſi promeſsi.

Io fo una riflessione che V. P. molto Rev. ha fatto sicuramente prima di me, e dico che quella stessa ragione, che ci porta a rimproverare al Sig. Fleuri, il di lui troppo zelo per le libertà della Chiesa Gallicana, portera naturalmente i Francesi a render il contraccambio alla di lei opera: ma come per una parte gli uomini di giudizio, senza formalizzarsene lasciera n passare a ciascuno il proprio sistema, perchè le respettive pretenzioni de' Romani, e de' Francesi non toccano la Fede; così per altra parte sarà con questo esempio dimostrato, che se è sì difficile di scrivere al gusto di tutti, la ragione si è; perchè ogni uno ha il suo, come ogni paese ha le sue usanze.

Intanto Roma l'ammira, e nel fervor degli applausi, la giudica meritare or questa, or quella ricompenza; e quindi secondo la

ſolita mania, finiſce con far da Sibilla, e con predirle un Cappello: ma io, non mi contento. Deſidero ſibbene che la ricompenza ſia ſonora; ma che lo ſia ſolamente in gloria della Chieſa, e non già di V. P. molto Rev.; perchè il ſuo nome è da ſe ſolo già famoſo, e chiaro, e non ha biſogno più della Porpora per eſſer illuſtrato. E per fine le proteſto che mi ſtimerò felice, ſe accetterà cordialmente queſti miei ſentimenti, ed il profondo, e riſpettoſo oſsequio, con cui immutabilmente mi dichiaro, &c.

Roma, 11 *Giuſ.* 1750.

Lettera XXVI ad un Prelato, in Latino.

LETTERA XXVII.

A Monſignore ENRIQUEZ.

ILL.mo SIGNORE,

Io ſo, come tutti gli altri ſanno, che V. S. Ill.ma, eccelle in ogni virtù, ed in ogni ſcienza; ſicchè devo ben conoſcere, che 'l chieder parere da me, ſemplice Religioſo non è altro, che un puro effetto di ſua magnanima umiltà. Ma poichè mio dovere è, di ubbidire ad ogni ſuo cenno, farolle preſente che ſon di avviſo, doverſi il depoſito liberare al Donatorio, nonoſtantechè abbia egli, diſgraziatamente, mutato di Religione; che fu la cauſa primaria ed impulſiva di tal donazione: avvegna-

chè un ſemplice depoſitario di buona fede, non ha verun diritto, di fruſtarlo del dono; ma può, e deve ſolamente, in facendone la conſegna, fargli conoſcere qual fu l'intenzione del defunto benefattore.

Deggio di più, malgrado ch' io mi ſia un Religioſo, proteſtare che peggio non potrebbe farſi, che ſeguirſi l'opinione di coloro che credono, poterſene far un dono a qualche Caſa Religioſa; Primo perchè, per fruſtarſene un Donatorio, ci vogliono aſſolutamente le cauſe legittime; cioè le reſciſsorie della donazione, oppure condizioni ſtipulate, e non adempite. Secondo perchè in caſo d'invalidità della donazione, i beni donati ſi devolvono, e ritornano al Donante, e per lui, ai ſuoi Eredi.

Parecch' individui non però in vece, quanto ai noſtri biſogni

temporali, di far conto giusta il prescritto del Vangelo, piuttosto sulla Providenza che su' mezzi umani, prendono lo scambio, e con vergonoso assurdo, credonsi obligari in coscienza, di profittar d'ogni occasione, per fabricarsi, con solidi e forti fondamenti, una Casa; come se 'l vero Cristiano avesse città permanente su questa terra: E quindi accecati da una devozione mal intesa, od ignorante, credendo di fare il bene, non fan altro che aggiungere peccati a peccati. Onde io sto sempre sulle mie, e fo tutto il possibile, per schiarir la mia coscienza su quest' importantissimo articolo.

Dalla mia coscienza partono appunto queste riflessioni e questo parere, che presento a V. S. Ill.ma, alla di cui illuminata mente il sottometto, tanto perchè lo deggio per ogni riguardo; quanto

perchè io non mi appaſsiono mai al mio ſentimento.

Che è quel che mi occoreva; in adempimento dei comandi che ha favorito darmi, e pieno d'infinito riſpetto, reſto baciandole le mani, &c.

LETTERA XXVIII.

Alla Signora Abadeſsa di ****.

REV.ma MADRE, MIA SIGNORA VEN.ma,

Avendo attentamente conſiderato il foglio che mi avete rimeſso, trovo che gran parte del male naſce, dal non aver voi baſtante fermezza, a fronte delle voſtre Monache; e prevedo, che ſe non fate tutto il poſsibile per corregger-

vene, la Regola perirà totalmente.

E' maſsima fondamentale, che in qualſivoglia Comunità Religioſa, il mantenimento dell' Ordine non può eſiſtere, ſe non abbia per baſe il raccoglimento dello ſpirito. Qual meraviglia dunque, ſe tutte le diſtrazioni, e ſpecialmente il Parlatorio ſono la rovina de' Monaſteri di Donzelle? Tanto più che 'l mondo, eſponendo colà ai loro occhi ſolamente fiori, e roſe, e naſcondendo le ſpine, e magagne interiori, non ſolamente le diſtrae, ma ingannandole coll' apparenza eſteriore, le induce a reputare il loro giogo vie più inſopportabile, e finalmente a diſguſtarſi mortalmente del loro ſtato; onde il raccoglimento dello ſpirito periſce, e tutto va in perdizione.

Queſto è dunque, a parer mio, il punto di viſta che dovete preſiggervi; E per conſeguirlo credo,

che la miglior maniera ſia, di chiamare ciaſcuna a parte, o pure tutte inſieme, quelle ſuore che ſono le più diſsipate; e con viſcere materne deplorarne ſeco loro i danni, in tutti gli aſpetti; e ſcongiurarle a rientrare in loro ſteſse. Quindi dopo qualche tempo, e nell' iſteſsa cennata maniera, moſtrarvi loro afflitta, ed ingegnarvi a farl' intendere con deſtrezza, che la voſtra coſcienza comincia a tormentarvi, e che alla fine, per non perdere la propria anima, ſarete forzata di comparir ſevera.

Facendo voi in queſto modo veder loro chiaramente, che ſiete moſsa dal ſolo timore di offender Dio, e non già da capricci, o debolezze umane, eſse vi aſcolteranno ſenza dubbio con ſommiſſione; altrimenti biſognerà conchiuderne, ch' eſse ſono di quelle vergini balorde, che andaronno

incontro allo ſpoſo ſenza provviſione di olio per la lampa, Che è il peggiore di tutt' i mali: In qual caſo, dopo aver eſperimentati inutili quei mezzi che detta la prudenza, e la carità, biſogna implorare il ſoccorſo dei Superiori.

Ma purchè non vi ſiano que' ſegreti rigiri delle fazioni che Iddio ſolo può diſtruggere; io ſpero, Rev.ma Madre, che non ſarete obligata di venire al ſudetto ultimo rimedio; perchè ordinariamente il borbottamento, e la collera delle Religioſe, che pare voleſsero durare ſempre, paſsano così preſto, come paſsa una bufera.

E di più; come reſiſtere ad una Superiora che, in vece di rimproveri, impiega lagrime, e materne preghiere; ſcongiura, e ſi umilia? Voleſse Iddio che tutte le Abadeſse teneſsero queſto linguaggio! Ma ſventuratemente non

ve ne ſono che troppo di quelle che impazzite di lor nobiltà, e piene di capricci, e di ſuperbia, vivono iſolate, e perdono il tempo in futilità nella propria cella, o pur al parlatorio con pretesti di affari. Queſte Abadeſse ſono ancora del numero delle ſuddette vergini balorde, ſe non peggio; giacchè col loro eſempio, ſcandalizzando le Communità, le rovinano, e ſervono ſolamente per metter tutto ſoſsopra, e per mangiarvi il mele, come fanno i calabroni negli alveari.

Queſto è, Rev.ma Madre, tutto quanto poſso dirvi in eſecuzione degli Ordini datimi; ma permettetemi, di ſoggiungere, che mi avete poſto veramente ſulle ſpine, perchè io non ſon capace di dirigere chi che ſia, e ſpecialmente le Religioſe; ſul propoſito delle quali io la penſo appunto (perdonate la mia ſincerità), come il

noſtro Padre S. Franceſco, il qual dicea: *Iddio coll' iſpirarci il deſiderio di farci Religioſi, ci ha privato delle mogli; ma temo fortemente che 'l Demonio non ci abbia dato delle Sorelle per tormentarci.* Egli, il noſtro S. Padre, conoſceva quanto è difficile, in generale parlando, il poter regolare le coſcienze delle Religioſe, mentre in particolare è coſa certa, che ve ne ſono molte dociliſsime e ſenza pregiudizi, anzi può francamente aſsicurarſi, che non vi è Communità, che non ne abbia qualche d' una, degna delle più grandi lodi.

Quindi vi ſupplico, Rev.ma Madre, a non indrizzarvi più a me per conſigli, sì perchè io non ho neppure il tempo da potervi far le riſpoſte; sì perchè tutto quello che potrei dirvi, non ſolamente non è migliore, ma è molto inferiore a ciò che chiaramente

v'insegna la vostra Regola. Procurate solamente, che si parli molto a Dio, e poco a Direttori; e la pace rinascerà nel vostro Monastero, come ve la desidero, tanto per vostra comune tranquillità, che per gloria della Religion Cristiana: Mentre con infinita venerazione e rispetto mi dichiaro, &c.

Roma, 10 *Nov.* 1750.

Lettera XXIX, ad Signor Abate LAMI, in Latino.

LETTERA XXX.

*Al Signor Conte*****

IL balsamo, che le vostre due visite, caro figlio dell' anima mia, han sparso nelle mie viscere, opera effetti incredibili, ed inesplicabili. La mia consolzione è infinita, e prevedo che, nè dalla memoria

memoria, nè dal cuore, ſcancelleranſi mai le impreſsioni che feronvi la ſpontanea voſtra confeſsione de' giovanili errori; la voſtra promeſsa a Dio di ripararli con uſura in avvenire; e le virtuoſe carezze onde, in ricompenza del mio zelo, in richiamarvi a lui, mi avete colmato. Parmi vedere ancora le lagrime che vi ſcorrean ſul viſo; ſento ancora come mi ſtringevate le mani, e come premevate le voſtre gote ſulle mie; onde il mio ciglio, ſi umetta per conſolazione, come altra volta pianſe per dolore. Ma ben ſin dall' ora il cuor dicevami, ch'era impoſsibile, che'l caro Contino, educato sì criſtianamente, poteſse perſiſtere nel camin degli empj: non dubitar, mi dicea; lo vedrai ritornar ben preſto ſu i ſuoi paſsi: i ſuoi traſporti non ſono, ch' una tempeſta paſsaggiera. In

fatti la calma è ritornata, lode e grazie ſiano al ſignore; a lui ſolo che dovete ringraziar unicamente, e non già me; anzi voi, ed io dobbiamo benedirlo, ugualmente pel favore ricevuto. Lodato dunque, e ringraziato, ſia per ſempre.

Ècco poi in breve il pian che deſiderate, che ſcriverollo come la grand' amicizia che ho per voi, ed i miei deboli lumi me lo detteranno. È inutile che v'inculchi l'oſservanza de' comandamenti di Dio, ſublime, e primaria ſorgente di tutti gli altri, perchè farei anzi torto alla bontà del voſtro cuore: Ed inutile parimente ſarebbe, s'intraprendeſsi di commentargli, ed a dimoſtrarne il merito, perchè lo dimoſtran da loro ſteſsi ad evidenza, e parlan chiaro a chiunque abbia la menoma idea di retta Ragione, e di felicità perfetta. Preſcindendo

dunque da tutto ciò, ch' è ſtretto obligo del Criſtiano, mi reſtringerò ſolamente agli oblighi ſecondarj; cioè al di più che contraſegna la di lui vita.

Quanto all' orazione, oltre le ſolite divozioni, voi non farete altro che leggere ogni giorno la parabola del figlio prodigo, e recitare con cuor contrito, ed umiliato il *miſerere*. Farete sì bene qualche lettura ſpirituale, ma breve, affinchè non vi tediate, ma con cuore, e fiducia filiale nel voſtro Dio, e Padre, affinchè non raſsomigliate allo ſchiavo, operante per forza, e per timore; E l' iſteſsa diſpoſizion di cuore conſervarete nell' aſsiſtere alla ſanta Meſſa, procurando di prendere l'avventuroſo coſtume di udirla, anche i giorni di Lavoro.

Quanto all' elemoſine, i poveri dovranno eſser una delle voſtre cure primarie, e non ſolamente

dovete pagar loro il debito corrente, ma gli attraſsi; cioè biſogna, che gli compenſiate quelle ſomme del ſuperfluo che ſpettan ſempre a loro, e che voi avete, altra volta, impiegate in piaceri ſuperflui, e peccaminoſi.

Quanto alle compagnie, già s'intende, che dovete aſsolutamente rinunciare a quelle che vi avevano allontanato da Dio, da voi ſteſso, e dai voſtri veri amici; ma biſogna eſser cauto a non irritar neſsuno; e perciò fare, baſta ſolamente eſporre loro con candidezza, e con civiltà, la riſoluzione che avete preſa, e che v'inabbilita a potergli più frequentare. Le riſpoſte ſante, e modeſte che gli darete a tempo, farangli mutar colore; ed i voſtri rimorſi circa i danni, che avete ſofferto (de' quali convien parlargli ſpeſso) sì ſpirituali, che temporali, farangli tacere, e ſepararſi affato da voi.

Ma, se ritornano, è segno, che voglion cambiar di condotta; ed allora in vece di evitargli, dovete ricevergli a braccia aperte.

In luogo delle suddette compagnie, è necessario procurarvene delle altre che sieno oneste, decenti, ed amiche della Religione; E quando vi si presenta in esso occasion di giocare (badate bene non già i giochi di sorte, o pur quelli ove si può perder molto, a quali alcuni espongonsi, per vergogna di dire, che non possono, o che non voglion perdere delle somme) i giochi recreativi, non vi scusate per non dar materia al mondo impazzito, il qual ama estremamente di metter in ridicolo la divozione: E per l'istesso motivo procurate che'l vostro vestire sia secondo la vostra condizione, senza esser nè troppo attillato, nè troppo negletto; tanto più che la vera divozione abborre ogni estre-

mo, ſicchè non ſolo non è lodevole, ma è un vizio di coloro che nolla intendono, o pur che l'affettano, quell' andarſene con un abito ſuccido, col collo torto, col viſo amaro, e con un linguaggio languido, e pien di ſoſpiri.

Di più affinchè il ritiro non vi renda ipocondrico, procurate di andar ſovente a ſpaſo, in compagnia di qualche uomo maturo, o pur giovine bene accoſtumato; altrimenti, ſpecialmente adeſso che le voſtre riſoluzioni non ſon per anco ben ferme, riſchiereſte di entrar nel caos dell' idee vaghe, e quindi ad annojarvi di voi ſteſso, ed a ricader nel precipizio, onde ſiete ſortito. La meſtizia è un ſcoglio terribile per i giovani convertiti, imperciocchè la noſtra mente che è per ſua natura pigra e reſtia, ne profitta per tentargli, col velenoſo paragone del piacer di non penſare a niente nella vita diſsipata, all' obligo di dover pe-

sar tutto nella vita cristiana; ed a forza di tentargli così; il fervor si rallenta, ed in fin soccombono. Onde stiate bene attento a mantenere in voi un onesta allegria, e perciò quando siete solo, e che non avete altr' obligo da riempire, prendete un libro allegro, e distruttivo.

Non trascurate poi di farvi dare un conto esatto de' vostri debiti, e delle vostre rendite, e co' danari de' piaceri onde vi private, vi metterete ben presto in istato di poter pagare i vostri creditori; essendo certo che non vi è uomo più dovizioso; che colui che sa risparmiare; come non vi è uomo più indigente, che colui che vuol passarsi tutt' i capricci.

Fra la somma de' debiti stimo ricordarvi la persona, che avete disviata. Voi siete obligato in coscienza, affinchè il bisogno non la obblighi alla cattiva vita, di cos-

tituirle un vitalizio. Fatelo dunque al più presto, e dimandatele sinceramente perdono di averla indotta al male, esortandola fraternamente a dimenticarsi delle creature, ed unirsi al Creatore: ma per non esporvi al pericolo, servitevi della penna, e non già della parola.

Similmente per evitare ogni altro rischio, date presto congedo ai vostri servitori, mentre, benchè potesse sperarsi di edificargli colla vostra nuova vita; è però molto più da temersi, che avvezzi già à profittare del vostro danno, ed insensibili alla vostra conversione, non vi tendano nuovi lacci per farvi ricadere nel fosso: E per voi, che siete ancora nel bollor di gioventù, non vi è cautela che basti.

Prima però di prenderne degli altri, badate di avere sicuri attestati di loro fedeltà, e buoni cos-

tumi, e trattategli poi, come un padrone che conoſce l'umanità, e che ſa che malgrado la differenza delle condizioni, ſiam tutti ugali avanti Dio. La voſtra condotta dia loro buoni eſsempj, e vegli ſulla loro, ma ſenza far la ſpia, nè dargli altronde tormento. Siate umano, e benefico al poſsibile; ed eſsi non ſolo vi ſi affezzionaranno ſinceramente, ma mercè voſtra giudizioſa benificenza gli renderete felici. Ed ove è mai un piacer più grande in poſsa umana!

Eſempio ſtupendo, ed incantante, è quello che ne diede il Cardinal Cibo. In vece di farſi ſepellire ne' magnifici tumoli de' ſuoi illuſtri antenati, fece coſtruire una cappella nell' interiore della Certoſa, e volle eſser ſotterrato colà in mezzo ai ſuoi ſervitori, ai quali aveva egli ſteſso compoſto l'epitaffio, ed eſpreſso

il ſuo proprio con umiltà ſem
pari, in queſte ſole voci, cio
Hic jacet Cibo, vermis immundu
Vi eſorto a viſitar queſto ſepolcr
ſottratto agli occhi degli uomini
ma non già a que' di Dio ch
vede tutto, e che manifeſterall
nel giorno del Giudizio; a con
fuſion di coloro che ſono vani fin
anche nella tomba.

Or poichè è proibito di porta
nel ſantuario un cuor ch'è già mac
chiato dal commerzio de mondo,
non potete oramai penſare, allo Sta
to eccleſiaſtico queſto non è fatto
per i magagnati ſe la volontà di Dio
non ſi manifeſti in una maniera
ſtraordinaria, il che è riſsi
mo, e più toſto miracoloſo, che
imitabile per forza naturale: ma
comechè il non far niente è un
male vero, e reale, ſarà per ciò
neceſsario, ſcegliere qualche im
piego, o uffizio che vi dia dell'
occupazione. Eſaminate dunque,

ſcandagliate bene la voſtr' anima, per inveſtigare la voſtra vera inclinazione, e ſopprattuto ricorrete a Dio, affinchè v'illumini, e vi faccia conoſcere ciò, che meglio vi convenga, tra tanti diversi impieghi ſecolari.

Penſeraſsi in ſeguito a darvi moglie, ed io ſtimo, che non debba tardarſi, perchè quando il matrimonio è fatto con purità di cuore, preſerva i giovani da molti pericoli. Ma io non poſso far niente per queſto, perchè, allor che mi feci Religioſo, ho promeſso a Dio di non miſchiarmi mai, nè in matrimonj, nè in teſtamenti, eſsendo io perſuaſo che'l Religioſo, debb' eſsere un uomo morto al mondo, e dar ſegni di vita ſolo quando ſi tratti di coſe, attenenti ſemplicemente alla carità, ed allo ſpirito; e ciò per la ragione che, quantunque il di lui corpo ſia morto al mondo, l'anima non però

Al contrario il voſtro parente, con cui vi ho riconciliato, è capaciſsimo a trovarvi, e vi troverà certamente un buon partito; ſicchè baſta ſolo, ch'io vi avvertiſca, che tante belle coſe, che ſi ſpacciano da' Poeti, e da Romanzieri, potrebbero ingannarvi, ſe non riflettete, che ſi vedono rariſsimamente riuſcir bene quei matrimonj che non ebbero altro principio che gli amori, onde biſogna aprir ben gli occhi, e prender conſiglio più dalla Ragione, e dalla Religione, che dalla ſemplice voſtra inclinazione.

Stante ciò che vi ho cennato ful punto de' debiti, non è neceſsario, che vi raccomandi la moderazione delle ſpeſe del mantenimento, e la frugalità della tavola; ma ſtimo neceſſario raccomandarvi d'invitar ſpeſso qualche amico a pranzo; affinchè, eccetto il tempo delle voſtre divozioni, e

letture, siate, il meno ch' è possibile, solo, come ve ne prego istantemente; ricordandovi che la scrittura dice: *Guai all' uomo che è solo.*

Nel tempo in cui siamo, è espediente, che andiate raramente alle vostre terre, per timore di lasciar colà i vostri buoni propositi, come spesso vi si lasciano gli abiti della buona educazione. Le conversazioni rurali ci dispongono insensibilmente alla dissipazione, ed a poco a poco, facendoci dimenticare tutto quello che avevamo imparato, ci fan diventare zotici, rozzi, ed ignari: ma le città, tenendo l'animo in moto, ornano lo spirito, e ripuliscono i costumi: Di più è da notarsi, che spesso i Cavalieri che dimorano nelle campagne, annojati dall' ozio, e non avendo ordinariamente altro da fare, che andare a caccia, danno agli eccessi degli amori e qualche

volta, finanche a quei del vino; e così nel tempo ſteſso, che ſcandalizzano, avvezzano inſenſibilmente ai vizj gl' innocenti Contadini, e gli oneſti particolari; e rendonſi con ciò riſponſabili a Dio della perdita di tante altre anime, le quali ſenza di loro avrebbero conſervato l'innocenza, anzi non avrebbero neppure avuto la menoma idea di queſta ſpecie di peccati che regna nelle Città.

E coſa neceſsaria ad ogni uomo, di qualunque condizione ſiasi, l'aver delle ore fiſse per ciaſcuna delle ſue occupazioni della giornata; ma non vi ci attaccate troppo, perchè ſpeſso una monotonia ed uniformità sforzata, riſtucca lo ſpirito, e nuocegli grandemente.

Per quel che poi appartiene ai libri miſtici, e principalmente gli apogrifi, io non conſento affatto

che gli leggiate, perchè, in vece di alimentare la pietà, esi non fanno altro, che tener l'anima a bada, e lasciar il cuore, e la mente, senza compunzione, come senza lumi; sicchè trattine alcuni, che non ostante l'eccezione non fanno neppur per voi; bisogna riguardar tutti gli altri, come frutti selvaggi d'una imaginazione guasta e di una divozione ignorante, e stupida, i quali, mettendovi avanti gli occhi dense nuvole di mondani ed impuri vapori, vi espongono a tutt' i pericoli d'una stravagante credulità, e v'impediscono di veder in grande la nostra santa Religione pura, sublime, e divina qual' è; e come noi siamo in strettissima coscienza, obligati, a riguardarla. Per non diffondermi maggiormente, sù questo importantisimo punto, vi rimetto al trattato della Regolata Divozione, fatto dal celebre e piisimo

Muratori ; raccomandandovi di leggerlo ſpeſso.

Per il medeſimo motivo vi avverto di guardarvi dagl' ipocriti, e bacchettoni, non meno che vi guardate da' diſſoluti, e dai diſſipati, poichè gli uni, e gli altri v' impedirebbero ugualmente di giungere al fine propoſtoci ; avvertendovi di più, per quel che riguarda ſalute della voſtr' anima, di non cercare, ne prender conſiglio da ogni uno ; perchè nelle malatie dell' anima ciaſcuno vorrebbe dare il ſuo parere, appunto come in quelle del corpo.

Per detta cauſa, come pure perchè la voſtra converſione non ha dato peranco prove baſtanti per fidarſene, e ch' egli è difficil coſa di paſsar dal libertinaggio, alla pratica delle virtù; io vi ho perciò pregato di prender per Direttore il noſtro buon Franceſcano, tanto amico della buona memoria di fu

voſtro Signor Padre, e mio. Egli è un eccellente maeſtro della vita ſpirituale; onde non vi ſcoraggiate, ſe non vi ammetterà così preſto alla participazione de' ſanti miſteri, perchè è giuſto, ch'egli ſiegua il coſtante uſo della Chieſa, e veda prima, ſe ſiete veramente mutato. Ma ſiate ſicuro, che non vi caricherà mica di penitenze ſuperficiali, come fanno alcuni ignari Confeſsori; e che troverete in lui il ſodo coraggio d'un ſavio Direttore, è l'amabil tenerezza d'un Padre amoroſo; che ſe avete per avventura peccato di ſuperbia, ei vi ſomminiſtrerà i mezzi che conducono alla bella umiltà; che ſe i voſtri peccati ſono colpa dell' impetuoſità de' ſenſi e delle paſsioni, ei non farà altro che indicarvi i remedj efficaci per frenargli, e per ridurgli a quella decente miſura, che ſta sì bene alla gente ben nata. Imperciocchè

il ſuo principio è che, per guarire le piaghe dell' anima, biſogna impiegare il tempo, e'l zelo, ſolamente per riformare il cuore, e non già per recitare alcune o molte preghiere all' infretta. Quanto queſto principo ſia ſalutare, lo provano quei miſeri peccatori, che per non volerlo adottare, paſsano la loro vita a confeſsarſi continuamente, ed a continuamente offender Dio.

In fine, ſtante il fervor preſente della voſtra converſione; riputo neceſſario da tutto quanto ho detto, reaſsumerne ſolamente, e ſtabbilirvi per una maſsima primaria, e generale, che dovete ſtare attento a non dare in eccesſi, perchè dandovi, riſchiereſte di perder preſto tutto il fatto, e tutt' i buoni propoſiti. Ogni eccesſo, ſazia anzi alloppia, produce indifferenza, ed in fine abborimento e nauſea; ſicchè

meritamente può dirſi, che gli eccesſi ſono i veicoli, ed i condotti occulti di tutt' i mali.

Eccovi caro figlio, car' amico, quanto mi ha dettato il cuore; il cuor ch' eſulta per la voſtra converſione, ma che trema per timor delle recidive, e che darebbe il ſangue per impedirle. La ſemplice lor idea mi fa provare il brivido d'acuta febre; ed è certo ch' io non ſopravvivrei un momento al caſo amaro: ma quel che mi rincora, ſi è il voſtro buon naturale che ripugna all' empietà; la voſtr' amoroſa gratitudine, ch' è convinta del giuſto mio zelo pel voſtro vero bene; ed in fine la triſta eſperienza, che vi ha inſegnato, eſſer il peccato, un compleſſo di pene, di tormenti, e di rimorſi crudeli.

Aſcoltate, giovine virtuoſo; una voce che vien fuori da un ſepolcro per aſsicurarvi, che in

queſta valle di lagrime; altra felicità non evvi, che'l poſſeſso della virtù, il ſanto timor di Dio. Queſta voce è la ſanta anima di voſtro Padre, che non vi ha dimenticato; anzi v' intima a tenergli la parola che gli daſte di vivere ſempre da buon Criſtiano. Io che ſono il di lui organo, aggiungo le mie ſuppliche, e ve ne ſcongiuro da parte di Dio; perchè ſapete, che più che me ſteſso, mi ſiete caro, eſsendo io il voſtro vero amico, e fedel ſervo.

SS. Apoſtoli, 20 *Novembre* 1750.

P. S. Stiate allegramente, perchè ſono certo di ottenervi il perdono da tutt'i voſtri parenti, eccetto forſe ſolamente dalla Marcheſa R.... che mi pare d'una devozione poco indulgente; in qual caſo biſognerà compatirla ed aſpettar che Iddio la tocchi. Vi attendo ſabato per prender da

me la cioccolata, e per leggervi una lettera del povero Sardi, antico ſervitore di voſtra Madre, il quale ſi trova veramente in eſtremo biſogno. Da Viterbo a Roma è un breve tratto; ſicchè potrete arrivare di buoniſsim' ora, ſe avete cavalli che ſappiano dimenar le gambe, *e camminar bene a piedi.*

LETTERA XXXI.

Al Signor Principe di S. SEVERO Napolitano.

ECCELLENZA,

V. E. non averebbe potuto accogliere meglio il Signor Weſler quando le foſse ſtato raccomandato da un gran Signore, o da un gran Filoſofo, qual' ella è,

Queſt' eccesso di bontà mi confonde, anzi mi rende muto; onde in vece di tentare inutilmente, ad esprimere, come dovrei, i miei umilisimi ringraziamenti, mi concentrò nel mio nulla, e passo a parteciparle; che detto mio amico è già quì di ritorno, e non può chiuder bocca tanto per le singolarisime grazie ricevute, quanto pelle fatiche continue, che V. E. fa in aumento della Fisica, ed in gloria de' Filosofi. Egli dice, che è incredibile quel che il Signor Principe intraprende, ed effettua al cennat' oggetto; e soggiunge, che si tratta ogni giorno, di veder nuove cose, e scoperte nuove, altrettanto utili, che curiose.

Io quanto a me, non posso maravigliarmene, perchè era ben naturale, che talenti sì vasti, e sì estraordinari tirassero gran partito dalla situazione di una Città come

Napoli, che par fatt' a posta per accendere voglia di sapere, e per esercitar l'acume delle gran menti. Direbbesi, che la natura siasi assisa su coteste amene colline, per far pompa di tutte le sue bellezze le più rare, e che se ne compiaccia essa stessa, e scherzi, e rida: e questo è ancora poco. Ei sembra, che non contenta di esser vagheggiata, abbia riempito le viscere di cotesta terra di solo fuoco, affin di produrre fenomeni stupendi in ogni genere, quali sono le acque, le pietre, i sotterranei, le montagne che fremono, &c., e sforzar in tal guisa (spieghe-rommi così) anche i ciechi ad aprir gli occhi per istudiarla a fondo.

Nè tampoco mi maraviglio, Eccellenza, che sua Maestà medesima ha grandemente a cuore le di lei fatiche, e i di lei successi, perchè ciò molto ben convenivasi

al Re Carlo, il quale tra tante ſue belle qualità, ſi è ſpezialmente ſegnalato in quella di buon Padre, amoroſo, ed eſemplare. E preſcindendo da queſta rifleſsione; la gloria de' Letterati, in chi altro mai può ridondare, ſe nò nei Sovrani che gli han premiati, protetti, od in qualſivoglia altro modo avuti in pregio?

Quanto agli Artiſti, io ho ſin ora creduto, com' ella; che van perdendo quel genio creatore che altra volta operò prodigi, e mi parea che tanto la Pittura, quanto la Scultura, mettan oggidì quaſi per forza la mano al lavoro, come ſe non fuſsero deſtinate più che a far da ſchiave copiando: Onde in luogo di quel paſtoſo, e delicato che ammiroſsi preſso gli antichi, i tratti de' moderni ſon duri, e mancano di quella tal' eſpreſsione che ſa dar vita, quando vuole, alle tele, e ai marmi.

Ma

Ma il Signor Weſler (nè è il ſolo) mi aſsicura, che V. E. ha ciò non oſtante fatto eſeguire de' pezzi, che non cedono per niente all' antichità. Io comprendo beniſsimo che avendo l'operario lavorato ſotto i di lei occhi, ha acquiſtato inſolita forza ed energia: Ma quindi riſulta parimente, che ſe'l numero de' Mecenati creſceſſe, e ſe i talenti foſsero incoraggiati; l'Italia darebbe valentiſsimi uomini, in ogni ſpezie, e moſtrebbe che'l chiaro germe ſuſsiſte tuttavia, e che per pullulare, e nel tempo ſteſso fiorire, altro non attende, ſe non che tornin' omai, com' è pur neceſsario, i raggi del Sole a riſcaldarlo.

Buono è che almeno non ſiamo nell' iſteſso caſo quanto agli Scrittori. Voſtr' Eccellenza; il noſtro caro Padre Abate Buonafede il Celeſtino; e tanti altri loro ſimili

ne ſono una prova manifeſta; potendo eglino ſtar a fronte de' migliori antichi autori, tanto pel vigor dello ſtile, che per la bellezza delle immagini.

Queſto è non però ſemplice effetto di un natural fortunato, oppure dell' attrattiva venuſtà di noſtra lingua, la quale colla dolcezza, ed eleganza ond' è ricolma, impegna tutti quei che han buon guſto, a coltivar le ſcienze; come V. E. gl' impegna col proprio eſempio, e fa che ogni uno ammirando le di lei richiſsime doti, ſi ſtimi felice di aver la ſorte di eſser aſcritto nel numero de' ſuoi ſervitori, e poterſi dire qual' io, con ſommo riſpetto, e con profondiſsima venerazione, mi vanto mentre reſto baciandole le mani.

Roma, 17 Gennajo 1751.

LETTERA XXXII.

Ad un Religioso suo amico, eletto Provinciale.

AVEVA già saputo, car' amico, la vostra promozione al Provincialato; ma non aveva cuore di congratularmene, perchè sono non men che voi persuaso, esser le cariche un aggiunta di miserie all'umanità; tanto più terribili che toccano al debole. L'uomo, già pur troppo inclinato all' orgoglio, rischia poi a prender per corpi le ombre, e gli onori passaggieri per sue qualità sostanziali; onde oblia che ha un anima immortale, ed onde fin anche ne' chiostri, ove si professa disinteresse, umiltà, e rinunzia a tutto ciò che non riguarda Dio, l'uomo

non ſolamente inſuperbiſce di certe cariche, ma, quaſi impazzito, pargli che abbia ſotto lui un Mondo, o un Regno intiero.

Io che ſo, quanto il voſtro ſpirito è fedele a Dio, e ſuperiore a queſte debolezze, ſtimo anzi utiliſsimo, che l'autorità ſia ſtata depoſitata in voſtre mani. Son ſicuro che l'impiegherete per la felicità altrui; che non vedraſsi mai, nè ſtravaganza nel voſtro umore, nè grinze ſul voſtro fronte; che la dolcezza ſarà compagna inſeparabile della ſeverità; che, malgrado la dignità di ſuperiore, tratterete i voſtri fratelli, come prima di eſserlo; che cercherete d'impiegargli, ciaſcun ſecondo la ſua capacità e genio; e che metterete le ſpie, ſolamente per ſcoprire il merito di coloro che tengonlo avaramente, e con geloſia celato.

Quindi ſon più che ſicuro che

tutt' i Conventi vi aſpetteranno a braccia aperte, laddove daſsi de' Provinciali, il cui paſsaggio paventaſi appunto, come quello d'una impetuoſa tempeſta. Ma car' amico, per far maggior onore alla voſtra carica, ſianvi raccomandati i poveri vecchi, ed i puſillanimi giovini: Che ſe pajono due età sì lontane l'una dall' altra, pur' ſi avvicinano molto; e gli uni, e gli altri han biſogno ajuto, riſpettivamente, ed in vari ſenſi.

Siate moderato, ma ſe vi accade di oltrapaſsar i limiti, ricordatevi ſempre, che val meglio peccar di benignità, che di rigore.

Parlate degnamente ai voſtri fratelli della Religione, ma a tempo, e con ciglio ſereno; poichè fuggeſi da coloro, che inveiſcon ſempre, e gridano. Parlate loro brevemente, perchè poche

parole fan più gran colpo, come i ſermoni di Gesù Criſto, ai ſuoi diſcepoli: Erano corti, ma tutto *ſpirito e vita.*

Lungi da voi ogni affettazione; e ridetevi di quei ſpiriti deboli, che credono, debba un ſuperiore miſurar ogni moto, ogni paſso, e ſacrificar tutto alla gravità.

Lungi da voi (voi ne ſiete incapace) quella diſsimulazione, che ſventuratamente induce ſpeſſiſsimo i Religioſi a dar ſegreti informi contro quegl' iſteſsi che affettano il più di controddiſtinguere. Ma ſe ſiete forzato a ſcrivere contra qualche perſona, non lo fate, ſe non dopo averla più volte minacciato; e quando finalmente ſcrivete, fategli anche ſe biſogna, legger la voſtra lettera, prima di mandarla alla poſta. Forſe allora corrigeraſsi veramente.

Fate diſtinzione delle colpe, ſecondo i lor motivi, e ſecondo

le loro circostanze; perchè questa distinzione appunto, insegna quali debbono esser punite, e quali sofferte, od ignorate: Che se l'uomo è capace di peccar per malizia, ei non lo è meno per debolezza di sua natura.

Quindi, in vece d'una curiosità eccessiva, entri in voi un santo timore di scoprire i colpevoli; e quando gl'incontrate, prima d'ogni altro pensiere, riempitevi di umiliazione, e riconoscete, che l'uomo, senza l'ajuto di Dio, è incapace di far il bene.

Rendetevi affabile ed accessibile a tutti, e voi guadagnerete nel cuore de' vostri fratelli, quel che altri superiori han perduto, per esser stati troppo freddi, o troppo sostenuti. In una parola, siate quale avete altra volta desiderato che fusse un Provinciale; e ricordatevi specificatamente delle differenze di tali desiderj, a

misura del grado, che occupavate; ma sopratutto stiavi fisso nella mente, che spesso vogliam che altri faccia, quel che non vorremmo fare noi stessi.

Evitate di far confidenze a chicchessia; ma se le fate, non le fate a metà, perchè può tal uno facilissimamente conghietturar il resto, ed indovinandolo, credersi poi esente dall' obligo di tener' il segreto.

Non abbiate predilezione per chiunque si voglia, eccetto solo per colui che abbia un merito straordinario; ed allora ne sarete appoggiato dall' esempio di Gesù Cristo che predilesse S. Pietro, e S. Giovanni.

In fine, durante il tempo del vostro Governo, comportatevi in maniera che, con aver fatto bene a tutti, ed evitato a tutti il dispiacere, secondo avete potuto, o saputo; resti nelle Case, ove

ſiete paſsato una dolce memoria di voi, e ſi dica *tranſiit beneſaciendo*, come la celeſte rugiada.

Eccovi, car' amico, quanto poſso portare in voſtro ſoccorſo; coſe tutte che voi ſapete meglio di me, e che ho abbozzate, ſolamente per ubbidirvi, e perchè vi ſervano d'imprenta del mio cuore. Coraggio dunque, amico caro; Iddio che vi dà un peſo, che non avete chieſto, vi darà forza per ſopportarlo.

Amatemi come vi amo, e ſalutatemi tutti gli amici, e con particolarità, il noſtro venerando Vecchio, i di cui conſigli mi ſon ſtati utiliſsimi; onde nè eſsi, nè la debita gratitudine ſcancelleranſi, per tempo che ſia, dalla mia memoria; come non potrà mai ſcancellarſi l' affettuoſa, e leale amicizia con cui mi ſegno voſtro.

LETTERA XXXIII.

*Alla Signora Marchesa R***.*

ILLUSTRISSIMA SIGNORA,

Quelche vedo di voi, riguardo al caro Signor Contino vostro Parente, parm' impossibile, ed io farei reo avanti Dio, ed avanti voi stessa, se mi tacessi più lungamente. Ei vi ha scritto la lettera la più umile, e la più compuntiva, che possa concepirsi; è venuto in persona, per implorare il perdono della vita sregolata, a cui erasi disgraziatamente abbandonato: Ed il vostro cuore, come se volesse metter quest' amabile ed afflitto giovane nella disperazione, s'indura ancora a negarglielo. Cosa dirà il mondo, di questa vostra ostinazione, in scacciar via da voi il figlio prodigo?

Cosa sarebbe di noi, se la Divina misericordia, quando umiliati e contriti la imploriamo, fusse insensibile alle nostre lagrime?

Quanto a me, io che non ho tanta virtù quanto voi, debbo stimarmi fortunato, e ringraziar Dio, che mi abbia dato lume, per correrglì dietro, al primo avviso, ch' ebbi del di lui traviamento; e son certo, che Iddio me ne darà premio.

Ma voi dite sempre, che non merita perdono, perchè il mal è irremediabile; perchè ha perduto e dissipato molti danari. Dunque la perdita de' danari è 'l solo alimento della vostra collera. Pensateci, veneratma Signora Marchesa; e pensate, che se ci è permesso d'affliggerci per i suoi giovanili errori, la nostr' afflizione deve sorgere solamente dal pensar all' abuso, ch' egli faceva del suo buon naturale.

Quell' empito che ci porta ad abbandonare affatto un giovine, per ragion che ſorte dalla dritta via, è un effetto di ſregolata, e male inteſa divozione; imperciocchè la giuſta e la regolata, guardaſi bene d' allontanarſi da' preſcritti dalla Religione, ch' è ſua madre, e che inculca, e vuol da per tutto *Carità*.

Se'l Contino è un cattivo ſoggetto, come voi dite, tanto maggiormente ſiete obligata ad accoglierlo con carità, perchè ha più biſogno che mai di ricevere buoni eſempj, e buoni conſigli: E chi meglio di voi è in iſtato di darglieli?

È un cattivo ſoggetto, dite voi, e par che vogliate dire: Ei lo ſarà ſempre. Come lo ſapete voi; e chi vi dice che queſto cattivo ſoggetto non ſarà nel dimane accetto a Dio; e che al contrario le voſtre opere buone non finiſcano di

piacere al Cielo? Penſate, Signora Ven.ma, che la menoma ombra di vana gloria, o di preſunzione, baſta per corrompere la più ſant' azione; e penſate, che'l Fariſeo il quale digiunava due volte la ſettimana, fu ſcacciato via, e che'l Publicano che umilioſsi, fu eſaudito: onde io, unendo la mia voce a quella che ſorte da' Pulpiti, e dalle ſcuole Criſtiane, ripeto ſempre: *Umiltà, e Carità.*

Oh! quanto faremmo da compiangere noi peccatori tutti, ſe la miſericordia di Dio ſecondaſse i deſiderj di alcuni pregiudicati, o falſi Divoti, che malnatamente attribuiſcon alla devozione, un zelo ſterminatore! Laddove tutto al contrario, malgrado le noſtre colpe, la divina clemenza ci rinvita e chiama amoroſamente a Lei; ſoſpende la meritata punizione, e ci aſpetta con viſcere paterne a reſipiſcenza.

Penſate in fine, che'l chiuder la porta al voſtro parente, è l'iſteſsiſsima coſa, che diſobbedive a Geſù Criſto. Che l'idea di queſta evangelica verità vi riempia dunque d'un ſanto terrore, e che non vi tenti più la memoria de' di lui paſsati traſcorſi.

In oltre coſa ſapete voi, o Signora, ſe la di lui ſalute non dipendeva da queſti ſteſsi falli, ond' egli oggi ſi pente, giacchè la bontà divina ſpeſso gli permette, affinchè l' uom ſi ſcuota dal ſonno mortale. Penſate di più che novanta nove innocenti ed immacolati producono meno gioja in Cielo, che un ſol peccator convertito. Or ſe mentre gli angeli eſultano per la converſione del voſtro caro parente, voi vi credeſte, per ſcrupoli di coſcienza, obligata a conſervarne ancora un riſentimento, confeſſate che queſti ſcrupoli e queſta maniera di

penſare coſtituiſcon un genere di devozione che fa ſpavento, ed io tremo per voi, perchè Gesù Criſto ci minaccia, di trattarci ſenza più miſericordia, come noi abbiam trattato gli altri. Leggete, Signora, vene ſcongiuro, la lettera di S. Paolo a Filomone ſul propoſito d'Oneſimo, e voi vedrete, che ſiete aſſolutamente obligata a perdonare.

Ma voi dite, che nel voſtro parente non vi è vera converſione, e che tutte le apparenze non ſono altro che un frutto della neceſsità, a cauſa de' debiti, e mancanza di danari. Io ſon obligato di farvi preſente, coll' iſteſso zelo; che non tocca già a noi di decidere, ſe ſia veramente mutato un cuore che ne dà i ſegni eſteriori; ma è sì bene noſtro ſtrettiſsimo obligo di credere all' apparenze virtuoſe, altrimenti faremo rei di giudizi temerari, che muovono a ſdegno

l'uomo e principalmente Dio, il quale solo sa la verità, e vede i nostri più interni nascondigli.

In fatti cosa direste voi, se i vostri vicini non potendo negare tante opere pie, che voi fate, andassero a dire, che la vanità è 'l solo principio da cui sono prodotte? Lasciamo dunque al supremo scrutator de' cuori il diritto privativo di far decreti su' motivi segreti delle nostre azioni; e riflettiam più tosto che 'l fratello del figlio prodigo è in abborimento alla Religione, ed alla umanità appunto, perchè non rallegrossi del felice ritorno al padre, come dovea.

Io non ho nè capacità, nè tempo, nè genio per far il direttore delle coscienze; ma desiderarei esserne il vostro in questo momento; e se lo fossi, stante le ragioni addotte, io vi prescriverei, affin di estinguere totalmente la vostra

collera, non solo di scrivere a quello che odiate, e di vederlo spesso, ma vorrei di più forzarvi a dimenticar affatto, tutto il passato.

Io perchè vi conosco a fondo, e perchè non giudico mai, in male del prossimo, son sicuro, che la vostra divozione è purissima, e che ha per base la pietà; ma quei che non san più che tanto, dall' esservi indurata a non voler perdonar l'amabil Signore Conte vostro degnissimo parente, presumono, che voi regolate la vostra divozione, a seconda delle vostre affezioni; E quindi d'una Signora veramente virtuosa, e pia, qual voi siete, ne fanno un semplice fantasma di virtù.

Ecco finite le mie suppliche, e la mia lettera, che forse parravvi un può dura; ma pensate, ch' io mancherei al mio dovere di fedel servo di Dio, e vostro,

ſe aveſsi indorata la verità, o pur traſcurato di eſporvela; tanto maggiormente che'l danno è più grande per voi, che pel Contino, poi che per voi, ci va della ſalute della voſtr' anima, e per lui che ha fatto, e che è pronto a far tutto per placarvi, il danno ſi riduce alla ſemplice afflizione, di veder ch' Iddio permette, che voi ſiate ancora ſdegnata, mentre ſembra, ch' Egli che è il primo ed il principale offeſo, gli abbia già perdonato. Or ſe pare, che Dio ſteſso gli abbia fatto grazia; perchè non profittare di queſta occaſione (le occaſioni ſon sì rare!) d'imitar la divina clemenza? Io lo ſpero; ed intanto pien di riſpetto, ho l'onore di dirmi voſtro umiliſsimo ſervo, ed amico inutile di tutto il voſtro illuſtre Parentado.

Roma, 5 Feb. 1751.

LETTERA XXXIV.

Al Signor Cavalier CABANE.

ILL.^mo SIGNOR,

Ella non è più in una età, in cui ſi danno inconſideratamente i paſsi, ed ella ha oramai già fatto lunghiſsima pruova della ſua vocazione; ſicchè mi guard' Iddio, ch' io più mi opponga. Eccoci dunque d'accordo; e con ſoggiungere le mie congratulazioni, per queſta ſua buona fortuna, la preſente mia lettera ſarebbe finita. Ma V. S. Illma m'impone, che le faccia, come ſuol dirſi, un epitaffio; cioè le mie ultime rifleſsione ſullo ſtato monaſtico, e ſu queſto paſso che la conduce vivente nel ſepolcro.

E bene; dirolle dunque, che'l

Mondo matterello che penſa ſolamente a divertirſi, troverà ſtrano il partito ch' ella prende; e ſi burlerà di lei. Ma come maravigliarſene, ſe matterello ſempre burlaſi fin anche di ſe ſteſso?

E per quel che riguarda il mondo cattivo, accanito contra gli Ordini Religioſi; noi abbiamo largo campo da conſolarcene, nel veder che non vi è perſona, non vi è azione, non vi è opera, e fin anche virtù ſublime, che la ſcoſtumata ſatira non addenti. Lo abbiamo di più in conſiderare, che queſta ſpecie di umiliazione eraci neceſsaria, per rimetter' in equilibrio l'umiltà, giacchè gli elogi magni e fervoroſi, onde furon colmati i noſtri predeceſsori, aveano, per dir così, tolto il contrappeſo alla bilancia, onde le noſtre teſte, sbalzate in aria, offuſcavano forſe ed offendevano il Cielo, con nuvole d'orgoglio, e vanagloria.

Per altro ride il mondo, e trova ſtrano fin anche i noſtri veſtiti, ma queſto ſteſso prova le ſavie e pie intenzioni de' noſtri ſanti Fondatori: Che ſe noi abbracciamo un genere di vita tutto differente dagli uſi del ſecolo, era ben ragione che fuſsimo veſtiti differentemente, e conciò inabilitati a prender parte nelle di lui faccende, e converſazioni.

Eccoci dunque agevolmente giuſtificati ſu queſto punto, e ad un altra penna che la mia, non meno agevole coſa ſarebbe di giuſtificarci ſugli altri. Legga il mondo le noſtre Regole; ne eſamini gli uſi, e dovrà a forza convenire, che tutto ha in mira Dio. Coſa potrà poi opporre? Dirà, che ſi è degenerato dal noſtro Iſtituto: ma la riſpoſta è altrettanto breve, quanto chiara. La debolezza umana fa, che i fervori più grandi intiepidiſcano col correr del tempo. Per

altra parte, è notorio, che gli esempi scandalosi non feron mai legge ne' Chiostri; anzi che vi sono, come vi furon sempre, de' venerandi Religiosi, per far zelantemente fronte ad ogni abuso, e per edificar chi che sia colla loro perfetta osservanza alla Regola.

Coloro poi, che, non guardando più limiti, nè misure, desiderano, che si tolgano ai Religiosi tutte le possessioni, e si sfrattin via da tutt' i Regni; sono nell' inganno. Lo sono perchè obliano l'idea della giustizia distributiva verso un Religioso, il quale distinguendosi solamente per la publica professione che fa di essersi consagrato a Dio; non deve perciò perder' il privilegio di esser lasciato in pace come gli altri Cittadini, e come l'umanità comanda.

Lo sono perchè non sanno che i Sovrani, avendogli chiamati ne'

loro dominj, ed avendogli colmati di benefizi, hanno con ciò riconosciuto, che i Religiosi, lungi dall' esser nocivi, sono e posson esser utilissimi al popolo di Dio; ed hanno così tacitamente insinuato ai sudditi, di rapportarsene alla loro real parola.

Lo sono, perchè non badano, che i Chiostri servono à meraviglia, per coprir d'obbrobrio la tracotanza dell' Ateismo. Non vi è Dio, grida l'empio, o va dicendo all' orecchio, a questo, e a quello. Il Governo disprezza cotal' infami pensieri; ma per tema che non giungan a corrompere la moltitudine che non suole nè leggere, nè riflettere; le presenta nelle città, nelle campagne, e fin su i monti, un certo numero di respettabili fondazioni, ove sono ritirati tanti bravi cittadini, che son protetti da lui, e che fan voto di consecrarsi a Dio. Questo

è, in ſoſtanza, un riſpondere, come ſuol dirſi, tacitamente, ma col *fatto*, all' inſenſatiſsimo Ateiſmo: E qual altra riſpoſta è più energica, e più degna della Maeſta del Trono, più ſalutare, e più opportuna pell' innocente volgo?

Lo ſono finalmente, perchè non penſano che 'l pane, onde i Religioſi nudriſconſi, ha per ſorgente i titoli più ſacroſanti degli acquiſti nell' umana ſocietà. Alcuni beni furon loro dati dalla munificenza de' Principi: E qual titolo ſarà mai riſpettato, ſe non lo è queſto? Alcuni altri furon guadagnati co' propri ſudori, vigilie, e fatiche; come per eſempio quei de' Benedittini, che acquiſtarongli a forza di diſsodare i terreni, e di lavorar la vigna del Signore; ne' ſecoli, in cui la corruzione, e l'ignoranza devaſtavano il mondo.

Potran dunque coſtoro che formano

formano desiderj sì inumani, e sì ingiusti, se voglion informarsi della verità; conoscer facilmente l'insussistenza di quel ingiurioso termine, ch' non si lascia di ripetere tanto spesso, e con tanta enfasi, cioè; *rapacità de' Monaci.* E ne resteran tanto più disingannati, se anderanno a vedere nell' Istoria, che quantunque i primi Discepoli di S. Domenico, di S. Francesco d'Assisi, e di S. Francesco da Paola, sieno stati nelle alte grazie de' Sovrani, e che per conseguenza ne abbian potut' ottenere tutto quel, che avessero chiesto, pure si son moderati al segno di non dimandar niente affatto: e l'attuale indigenza in cui sono confermerà, e proverà solidamente questa istorica verità.

Per ciò che poi riguarda que' Monasteri che furon riformati; è notissimo che non lo furon già pe' difetti dell' Istituto Monastico,

ma anzi lo furono perche l'Istituto non osservavasi in essi. Gl' Istituti, e la virtù de' santi Fondatori saran sempre rispettabili, come lo sarà all' occhio dell' uom da bene, qualunque Religioso che puntualmente gli osservi. In fatti che altro è un *vero Religioso*, se non un portentoso epilogo dell' umana virtù, e della felicità umana?

L'uomo è infelice, perche le tiranne passioni attaccanlo perdutamente ai beni mondani, e lo condannano a non saziarsi mai; è vizioso, perchè soccombe a queste passioni istesse che gli fan guerra: ma scuotendo quasi miracolosamente la sua ingorda natura, fa un sforzo di virtù, ed ardisce mettersi sotto i piedi tutt' i beni terrestri; e quindi, scevero il cuore dal tiranno desio di acquistargli, vive felice. Beato l'uomo che può farlo! e quest' uomo è appunto il *vero Religioso*.

Cittadino del Cielo, che non ha niente di comune cogl' interessi di questa terra; che fa a Dio stesso, mediante la persona del Superiore, un sagrifizio de' suoi affetti, e della sua volontà; che sospira continuamente la venuta del Regno del Signore; che istruisce, ed edifica il suo prossimo; che porta su d'un volto sempre tranquillo, la gioja di sentirsi la coscienza in calma, ed i vezzi di una virtù trionfante sulla passione de' beni mondani; che travaglia, che studia; che prega Dio anche per gli altri; che non contento di abbatter la mostruosa superbia, cede ad ogni uno, e prostrasi umiliato ai piedi di tutti, superior a loro soltanto per la sublimità de' suoi desiderj, e delle sue speranze; che non possiede altro, se non un anima in pace; che non dimanda altro, che 'l Cielo, e che vive su questa terra, desiderando

morire, e muore, per vivere la ſoſpirata, ed eterna vita.

Ecco, Ill.mo Signore, qual è lo ſtato che l'attende, e per cui mi congratulo ſeco; ma compiango (queſto è il mio debole), che gli uomini da' quali va a ſepararſi per ſempre, reſtino defraudati di que' prezioſi benefizi, che averebbero ricevuto da' di lei eſempj, e dalle di lei iſtruzioni. Ma mi uniformo umilmente, ed adoro gl' ineſcrutabili decreti della divina Provvidenza; E per altra parte ſon certo, ch' ella ſarà quel *vero Religioſo* che ho deſcritto: Sicchè ove gli altri uomini ſi affliggon, e tremano al paſsar del tempo, perchè gli avvicina a morte; ella al contrario rallegreraſsi al paſsar d'ogni minuto, com' altrettanti gradini che ſale per montar al Cielo; e le buje notti diverran per lei (mercè il colloquio con Dio) chiare e

ſerene come i giorni; *Et nox ſicut dies illuminabitur.*

Son ſicuro parimenti, che i tocchi delle campane che indicano le ore dell' Ufizio, ſaran per lei non già puri ſoni, ma una voce articolata di Dio che la chiama; ſon ſicuro che ubbidirà all' Abate non ſemplicemente come ad un uomo, ma come a Gesù Criſto in perſona, a di cui nome ei parla; ſon ſicuro che le penitenze le parranno tante care, e ſante delizie, delle quali ſarebbe ſconſolatiſsimo di privarſene; E ſon ſicuro, che non ometterà financo le più menome regole, che poteſsero ſervire a ſoggiogar lo ſpirito, ed a contrariar la volontà: Impercioc-chè queſto è uno de' mezzi più propri, che 'l Religioſo ha per allontanar da sè il tedio, e per conſervar ſempre più vivo il ſuo fervore: E quindi conſervera V. S. Ill.ma nel ſuo cuore quell' ar-

denza e quell' amore, onde i figliouoli di Dio fanno ſpontaneamente, e con viviſsimo piacere, quel che pare, che facciano ſolamente per ſemplice obligazione.

Sono conſolatiſsimo dell'avviſo che mi dà, di voler venire a vedermi, prima di entrar nel ſuo Ritiro; avvegnachè qual piacere mai può eſsere più ſenſibile, e più grande, che quello di parlare con un vero ſervo di Dio; e per altra parte, qual ſodisfazione è mai più rara, che queſta a giorni noſtri? L'aſpetto dunque con impazienza, e reſto dichiarandomi più che non potrei ſpiegarlo, &c.

Roma, 15 Medzo 1753.

LETTERA XXXV.

Al Veſcovo di Spoleti.

MONSIGNOR MIO ILL.mo

Saviamente, e piamente inſegnami, V. S. Ill.ma e Rev.ma, che ſul punto delle Reliquie, vi ſono, per un vero Cattolico, due ſcogli da temere; la Credulità, e l'Incredulità: Imperocchè come per una parte, negandole tutte, ſarebbe negare anche l'evidenza fiſica; così per l'altra, volendo credere che tutte ſieno effettivamente di que' Santi, de' quali ſi aſſeriſcono, ſarebbe voler ſoſtenere che un Santo ſteſso abbia avuto più corpi, e più membra; e con ciò meritarſi la taccia che ci ſi vuol dare di ſuperſtizioſi: Ma grazie a Dio, queſto aſsurdo non ha mai

presso piede, se non presso il gregge degli ostinati, ed insieme stupidissim' ignoranti.

Per quel che poi riguardo il culto; la dottrina della Chiesa su questo articolo è chiarissima; mentre noi veneriamo sì bene le reliquie, come resti preziosi che resusciteranno un giorno, ma in venerandole, noi non attribuiam loro altra virtù, che unicamente quella che gli si comunica da Gesù Cristo, ond' esse ricevono la potenza soprannaturale di far i miracoli.

Quanto alla mediazione dei Santi presso Dio, è palese in tutta l'Italia (e dai Pastori, giusta il decreto del Concilio Tridentino, ripetuta spesso ai Fedeli) che la sola mediazione di Gesù Cristo è assolutamente necessaria, e non già quella dei Santi, la qual' è bensì utile, e buona.

Anzi per evitare, che l'atten-

zione dei Fedeli non si divida, e dia parte ai Santi, quando devesi tutta a Dio; trovasi solennemente comandato in Roma, di non mettersi mai reliquie sull' Altare, ove è esposto il *Venerabile*.

Se malgrado questi savi regolamenti, il popolaccio persiste nel suo fallo, la ragione si è, che quando si è egli una volta impadronito di qualche nozione superstiziosa, o contraria agl' insegnamenti della Chiesa universale, si ha un bel fare di predicargli, che senza un miracolo di Dio, ei tanto più s'inteста, ed ostina. Ond' è evidente, che non resti altro a fare, se non di continuare ad esortarlo, ed intanto gemire ad esempio di V. S. Ill.ma e Rev.ma, e di tanti altri illuminatissimi Pastori, de' quali non manca, come non mancò mai l'Italia.

Così ho fatto io, giorni sono, convenire un Inglese, che i Pro-

teſtanti non van di buona fede; quando ſi affatigan tanto a rimproverarci quel, che noi ſteſsi condanniamo; e gli ho fatto riconoſcere, che un uomo ſenſato non debbe mai giudicare della Fede d'un paeſe, da ciò che ne delira il volgo, ma dee eſaminare le Iſtruzioni publiche, altrimenti riſchia di prendere gli abuſi della Legge per la Legge medeſima, e creder permeſſo quel che è proibito.

Del reſto nello ſcritto, che V. S. Ill.ma e Rev.ma ſi è compiaciuta parteciparmi, e che ho letto con infinito piacere, e con ammirazione ineſprimibile; ſono tutti gli aſsurdi che imputanſi a Roma, come madre e ſovrana di tutte le altre Chieſe, dimoſtrati falſi ad evidenza; onde per chiuder la bocca una volta per ſempre ai nimici della ſanta Sede, la ſupplico iſtantemente, e l'eſorto di farlo ſtampare.

Son certo, che con queſta veramente magiſtral fatica, reſterà il mondo alfin convinto, che quelle ſuccide, e torbide acque non poſſon mica ſcaturir da Roma, perchè Roma è il fonte, ed il centro di verità, e d'unità: E quindi l'uom ſavio indurranne, che ſe vi ſono, *forſe*, più ſuperſtizioni in Italia che altrove, l'unica ragione ſi è, che alcuni abitanti han, per caùſa del calòroſo clima, l'immaginazione più fumicante e rigoglioſa; e per conſeguenza più atta, a crearſi de' fantaſmi d'ogni ſpezie.

Intanto V. S. Ill.ma e Rev.ma, nel fervor del zelo che la conſuma, apra gli occhi, e non traſcuri la ſua ſalute, sì utile alla Chieſa, e sì prezioſa ai di lei buoni amici, e ſervidori; mentre io con infinito riſpetto, mi reſto baciandole riverentemente le mani.

Roma, 17 *Mag.* 1751.

LETTERA XXXVI.

Al Signor Cardinal QUERINI.

EMINENTISSIMO SIGNORE,

Il libro che ho letto per veneratiſsimo comando di Voſtr'Eminenza, è una vera ricetta alla moderna; cioè paradoſsi, obbiezioni, motteggi, brio, e ſuperfizialità, in abbondantiſsima copia, ed in doſe enorme, ma per quel che ſieno, ragioni, ſoluzioni di difficoltà, pruove, e ſolidità di lumi; ſolamente *quantum ſatis*, *ad gratiam*, *ut fiat potus*.

Gl' Ippocrati, i Galeni, averan compaſsione di queſta fantaſtica compoſizione; ma io ſon di parere, che ciò non oſtante, il libro avrà gran corſo, e farà ſtrepito,

a motivo che 'l mondo è pieno di malati alla moda; palati ſchizzignoſi, e guſti depravati che non poſſono aſſaporare, ſe non coteſte bevande, e le inghiottiſcono con avidità, ſolamente a cauſa del dolce che le inorpella, e condiſce, a ſeconda del lor genio guaſto: Come quegli altri che, traſcinati dalla rapidità dello ſtile, non ſanno più ove ſi trovano, e s'immaginano, che il colorito ſia il primario, ſe non l'unico merito d'un quadro.

Biſogna confeſsare Eminentiſsimo Signore, che non vi è ſtato mai un ſecolo più ſtravagante del noſtro, avvegnachè mai ſi ha avuto meno di Religione, e mai ſen' è cicalato più; mai ſi ha avuto cognizioni più grandi in tutte le ſcienze, e mai ſen' è fatto un peggiore uſo; mai ſi è avuto maggior deſidèrio di ſapere ogni ſcienza, e mai ſi è ſtudiato meno per ac-

quiſtarle: E per finirla, mai non ebbeſi più gran paſsione, anzi furore, di voler decidere di tutto, e mai ſi è avuto meno di pazienza ad eſaminare a fondo le idee, ed i loro differenti aſpetti e rapporti, per metter la noſtra mente in iſtato di poter giudicare. In una parola, coloro che hanno il prurito di leggere, o di ſtampare non hanno mai avuto minor penſiero, di fortificarſi prima in quella ſcienza elimentare che dirige, raddirizza, ed aſsicura il noſtro raziocinio; voglio dire; la Logica.

Ma non creda V. E., che io parlando così, me ne vada deſtramente per la via di *recriminazione*; e che il vero mio ſcopo ſia, il voler reſpingere con altre accuſe quelle che 'l mondo compone contra noi poveri Religioſi. Mi guardi Dio di penſar mai, che i torti altrui poſsano diminuire,

non che giuſtificare i propri.

Mi ſcaldo un poco, ſolamente perchè oſservo che il mondo, in ſtrepitando cotanto contro noi, è moſso meno a noſtr' oggetto, che non lo è a cauſa dell' odio verſo la Religione.

Del reſto io non niego, che 'l mondo ha forſe ragione, quando dice che noi ſiamo molto numeroſi, e fin anco quando dice, che ci ſono alcuni che ſi affrettano troppo a fare i voti; quantunque ſia evidente, che per prendere lo ſpirito di qualſivoglia profeſsione, è neceſsario cominciar di buon ora, e mentre che l' arbore è ancora tenero, ed atto a ricevere la piega che conviene.

Se poi foſsi del numero di quei Religioſi, che con la loro diſsipazione, ed orgoglio han dato cauſa alle querele ed ai mormorii; io farei ancora il primo a convenirne; perchè la mia coſcienza non po-

trebbe mai diſsimularmi ciò che tutti ſanno. Ma dato anche queſto caſo; qual giuſtizia vorrebbe, che tutti gli altri Religioſi doveſsero reputarſi ugualmente punibili, come ſe fuſsero correi, ed *in ſolidum* obligati alle colpe che io ſolo ho commeſso? mentre è più, che la luce del giorno, chiaro, che il peccato d'un fratello, non è mica il peccato originale.

V. Emin. vede, che io metto pienamente in uſo la libertà che mi ha accordata, di dover non oſtante la diſtanza infinita che è tra noi, laſciar correre la penna dietro alle mie idee, tali che preſentanſi al mio ſpirito, e ſenza aſtringerla all' unità del ſuggetto: E V. Emin. ſa per eſperimento in propria perſona, che un Religioſo non ha ſempre il tempo per poterlo fare. Ma degni dall' altra banda, riflettere, che come la

bontà con cui mi ſoffre, ravviva e ſtimola la mia umiliſsima gratitudine; così ancora la mancanza del tempo che abbiam noi Religioſi, niente aggiunge, e niente toglie alla profondiſsima venerazione, ed allo ſviſcerato umiliſsimo amore con cui ſono, e ſaro eternamente, di V. Emin.

Roma, 3 *Luglio* 1751.

LETTERA XXXVII.

Al Reverendiſsimo Padre SIGISMONDO, *da Ferrara, Generale dei Cappuccini.*

REVERENDISSIMO PADRE,

La memoria che V. P. Rev.ma conſerva di me, non oſtante la ſua lontananza, e le ſue apoſtoli-

che corſe, aumenta in infinito la mia gratitudine: Ed il cenno che ſi compiace darmi del floridiſsimo ſtato, in cui trova i Conventi ove paſſa, mi commuove talmente, ch' io deſidererei eſſer ſeco per edificarmi, per iſtruirmi, e per poter ancor io godere della conſolazione, di veder quanto la noſtra ſerafica Famiglia ſiaſi aumentata; e quanto degnamente i noſtri cari fratelli Cappuccini rappreſentano, e perpetuano le virtù del comun Padre.

Son per altro certo, come ſono certo ch' eſiſto, che troverà nel medeſimo ſtato di perfezione tutti gli altri Conventi, che viſiterà in appreſso, giacchè è un fatto coſtante, che neppur l' occhio livido e linceo della furioſa incredulità, ha potuto trovar in loro la menoma taccia; e che anzi ha confeſsato, che non vi è bene, che i PP. Cappuccini non abbiano coſtantemente operato.

Basterà dire, che son diramati su tutta la Terra, e che si han guadagnato l'amore, o la protezione, fin anche delle nazioni e de' Principi più barbari: E qual maraviglia ne' mai, attenta la loro evangelica povertà, mansuetudine, umiltà, ed inesprimibile modestia?

Sieno in fatti i loro Conventi situati nel seno delle tumultuose città, sianlo tra' rustici villaggi, o sugli aprichi e solitari monti; il loro animo, il lor viso è sempre ugualmente tranquillo, ed inaccessibile alle mondane impressioni. Par che gli si legga sul volto, che eglino non sono Cittadini del mondo, se non per servirlo, pregando continuamente Dio per lui, e pronti a travagliare nel bisogno. Sen vanno quindi via contentissimi di ricevere, e di divedere cogli altri poveri, quelle parche elemosine che gli

ſi danno, pel neceſsario pane quotidiano; e che può dirſi eſser un picciola paga alimentaria, per quell' aſsiduo, e zelante lavoro, che fanno nella vigna del Signore, affinchè la ſalutare Pianta ſi mantenghi florida, e felicemente ſi propaghi. Ma laſciam queſto articolo, perchè non la finerei mai: E quel che ne ho detto, ſerva ſolamente, per farle comprendere quali idee ha deſtato, nella mia mente, la di lei gratiſsima lettera.

Io poi non ſo, ſe in me ſia mancanza delle cognizioni neceſsarie a poter guſtare i miracoli dell' arte, oppure effetto della paſsione ch' io mi abbia, per tutto ciò che appartiene ai noſtri cari PP. Cappuccini, è ſicuro però, che io amo meglio i loro giardini, che le più artificioſe e magnifiche Ville dell' univerſo; ed il voſtro di Roma è, e ſarà

ſempre la mia favorita ſpaſseggiata, come un luogo dove ſi reſpira un aria tanto più pura, che pare eſente dalla depravazione del ſecolo.

Non ſo poi eſprimerle quanto deſidero il di lei ſollecito e felice ritorno, per poter aver nuovamente la conſolazione di ſpaſseggiare inſieme da quando in quando, e ripeterle a voce l'infinita venerazione, con cui intanto mi raffermo, e le bacio divotamente le mani.

Roma, dal Conv. de' SS. Apoſt. 7 Agoſto 1751.

P. S. È ſuperfluo, che le avviſi di avere nel tempo preſcrittomi, eſeguito puntualmente la commiſsione laſciatami. Quando ſi fan le promeſse, e molto più quando hanno qualche rapporto colla probità, o colla Religione, debbono eſsere inviolabili.

LETTERA XXXVIII.

*Alla Signora *** Veneziana.*

ILL.ma SIGNORA,

In una Città come Venezia ch' è per dir così in seno de' piaceri com' è nel mare, trovarsi una Dama del grado di V. S. Ill.ma che abbia valore di merterſegli ſotto a' piedi, ed elevarſi, a ciò che la metafiſica ha di più ſublime, è un portento che ſtupiſce, ed incanta: Ed è nel tempo ſteſso una gran pruova dell' immaterialità della noſtr' anima, giacchè ſi vede, che quando queſta vuole veramente, può malgrado il ſuo ſtato attuale, ſcioglierſi affatto dalle ſenſazioni, e ributtare qualunque impreſsione, che viene dagli oggetti eſteriori.

Queſto portento, e queſta gran prova, ha ella offerto agli occhi miei, colla ſua traduzione di Lokio: ma come mai, Ill.ma Signora, ha preſcelto me, che poſso appena eſser reputato per uno della plebe filoſofica, mentre vi ſono tanti bravi accademici, ſpecialmente in Bologna, che averebbero in effetto potuto darle un parere ſodo, e ſicuro?

Ella m' impara, che dall' eſſere, ovvero dall' eſſer ſtato taluno, Lettore di Filoſofia, non ne ſiegue punto, che ſia un Filoſofo. Or che dovrà dirſi di me che non ho fatto altro, che copiando dettare quella di Scoto; la quale è un ammaſso di ſottiliſsimi argomenti; a ſimilitudine di Ariſtotele ſuo Duce, e Capitano?

Noi ſentiamo, che la capacità umana è oggigiorno limitatiſsima; ma quanto non dovett' in quei tempi eſserlo più? Riflet-

tendo, poſsiamo agevolmente comprendere, che s' ella è oggi, per dir così, nell' adoloſcenza, allora era appena nell' infanzia, anzi nei primi anni della puerizia.

In fatti per quel che riguarda i ſoſpetti che ſi formavano, circa alla figura sferica della Terra, il numero, il moto, la lontananza degli Aſtri, i loro diametri, &c. &c.; quanto lume non ce n' è riſultato dalle fortunate ſcoperte, che han fatto i noſtri due Italiani, voglio dire, il Colombo, e l' immortal Galileo, il primo co' ſuoi Antipodi, ed il ſecondo col teloſcopio?

L'iſteſso effetto (ſe lice ſervirmi di queſte comparazioni) ha prodotto la venuta di Geſu Criſto, il di lui Vangelo; dirollo francamente; il teloſcopio delle noſtre anime in tutto, ma ſpecialmente nelle coſe metafiſiche. Ond' io non dubito, che quei ſavi antichi,

e

e ſopratutto Platone, ſe viveſsero a noſtri tempi, ſarebbono buoni Filoſofi, e probabiliſsimamente Criſtiani; Platone che trattò coſi bene delle ſoſtanze ſpirituali, che ottenne ſin anco dai SS. Padri l'epiteto di Divino; egli che potè, benchè privo della Rivelazione, innalzare il ſuo ſguardo fin alla vera Divinità; Coſa che niun altro de' Gentili ſeppe comprendere, tantochè Cicerone ſteſso, nel ſuo trattato *de natura Deorum*, non ebbe difficoltà di dire: *Quod Plato ſine corpore Deum eſse cenſet, id quale eſse poſsit, intelligi non poteſt.*

Ma per rivenire da queſta digreſsione, ove mi ha condotto l' obligo di confeſsarle ſinceramente, la mia inſufficienza intorno ai ſtudi moderni metafiſici le avviſerò che per ſupplirla in qualche maniera, ho letto e riletto con tutta l'attenzione il manoſ-

critto di V. S. Ill.ma e dirolle con candidezza che io ne ſono ſtato rapito: Ed in grazia, dicami ella, o ammirabile Signora; come ha fatto, per poter trasformare l' arido, e ſpinoſo campo metafiſico, in uno ameniſsimo giardino, e per ſpargervi da per tutto i più belli, ed i più vaghetti fiorellini di noſtr' armonioſiſsima favella? Sono certo, che ſe 'l Filoſofo Ingleſe poteſse vederſi, com' ella l' ha veſtito, ne anderebbe ſuperbo, e quaſi, per eccesso di gioja, rimbambirebbe.

Deſiderarei non però, ſe foſse poſsibile, che V. S. Ill.ma col ſuo ſublime genio, e nobiliſsimo ſtile, eſtirpaſse affatto quelle erbe odioſe che Lokio, con errore indegno di lui, vi ha in quà, ed in là diſseminato; facendo ſoſpettare, benchè non abbia oſato avanzarlo, che tutto ciò che penſa in

noi potrebbe, non eſsere altra coſa, che la materia modificata in una certa maniera. Deſiderarei anzi, ch' ella vi aggiungeſse un ampia nota, per far vedere, che 'l di lui sbaglio naſce dall' aver' egli preſo la parte pel tutto; o per dir meglio, la ſemplice qualità accidentale, per l'attributo primario, ed eſsenziale.

Il principio che penſa in noi, la noſtr' anima, debb' eſsere conſiderata in due aſpetti, val a dire, qual' ella è in ſe ſteſsa, cioè ſecondo il *ſuo Eſser' aſsoluto* di ſoſtanza ſpirituale, ed immateriale; oppure può conſiderarſi, qual' ella è ſecondo il *ſuo Eſsere reſpettivo*, o ſia accidentale; cioè ſecondo il rapporto che ha col corpo, a cui è unita.

All' *Eſsere reſpettivo*, o ſia allo ſtato attuale della noſtr' anima, appartengono ſenza dubbio le ſenzazioni, e tutte le altre ope-

razioni, nelle quali, a ſimilitudine degli altri animali, aggiſce, o patiſce in compagnia del corpo.

Ma il Penſare propriamente detto, non può convenire, ſe non privativamente al di lui *Eſſere aſſoluto*, perchè il Penſare è neceſsariamente ſemplice ed indiviſibile; e per conſeguenza immateriale. Che s'egli aveſse come la materia, parti eſiſtenti le une fuori dell' altre, indipendenti, realmente diſtinte, e ſeparabili le une dall' altre; ne ſeguirebbe che la parte A, dell' oggetto, colpirebbe la parte A del ſoggetto che riceve l' impreſsione, e la parte B, colpirebbe la parte B &c.; Equindi niuna parte del ſoggetto ſcernerebbe indiviſibilmente tutto l' oggetto, com' è pur neceſsario per poterne far giudizio, unirlo, o ſepararlo da altre idee, o ſervirſene, meditando, in qualſivoglia altra maniera; Ch' è quello in

che consiste veramente il Pensare.

I materialisti s'allucinano dunque allora, quando prendono per essenza, e significato della parola *Pensare*, unicamente quegli effetti che risultano nella nostra mente, dalla facoltà che hanno i spiriti animali di essere, dalla presenza degli oggetti, determinati, e spinti a colare, per mezzo del cervello, più tosto negli uni, che negli altri muscoli.

Intanto è chiarissimo, che l'accennata facoltà, e sue dipendenze, non costituiscon il suddetto vero Pensare; ma è un semplice effetto accidentale, e dipendente dal modo attuale di esistere, che nascendo originariamente dai spiriti animali, non appartiene alla nostr' anima se non in quanto al dilei Essere relativo, cioè alla stretta legge della di lei unione col corpo, che dee durare alcuni anni: E questo maravigliosо ef-

fetto, a differenza della Ragione ossia Penſare, ch' è incomparabilmente più ammirabile, chiamasi più propriamente Istinto. Che se i materialisti per singolarizzarsi, come pur troppo gli uomini ambiscono, non vogliono chiamarlo Instinto, mutino pure il vocabolo, e lo chiamino, *il Penſar della materia.*

Ma bisognerebb' esser un stordito, per non discernere l' assurdità dell' equivoco, quand' eglino confondendo la differenza che passa tra l'Instinto, e la Ragione, affermano con termini assoluti, che la materia è capace di penſare; poichè sarebbe necessario presuppotre, che la materia può, quando è vivificata, acquistar il privilegio di penetrarsi, di aggirar su se medesima, di conoscer se stessa, e di accorgersi, e vedere la propria azione.

Ed oltre detti assurdi ne segui

rebbe ancora, che i bruti emoli dell' uomo a cui renderebbonsi uguali, potrebbonsi applicare come l' uomo, alla scoperta delle prime cognizioni metafisiche, alla meditazione del passato, del presente, e dell' avvenire, alla combinazione delle verità fisiche, e matematiche; E quindi pervenuti una volta a conoscer sè stessi, elevarebbonsi come l'uomo, alla conoscenza del Creatore, ed inventando, e perfezzionando le scienze e le arti, anderebbero anch' essi misurando l' immensità dei Cieli; e predicendo, meglio dell' uomo, il ritorno delle comete, e degli ecclissi; Giacchè è incontestabile, che alcuni di essi hanno le loro facoltà corporali più sottili, o più forti dell' uomo, e che Loke fa intendere, che tutta la prerogativa del nostro pensare è un regalo che ci proviene dai soli nostri sensi.

Una tal nota dunque, ſpecialmente quando ſarà ſteſa da V. S. Ill.ma, che ha tanta facilità di ſpiegarſi, e tanti lumi, gioverà infinitamente all' opra; altrimenti potrebbe il lettore dar nell' errore de' materialiſti, e prendere, dirò anch' io, il penſar della materia, o ſia l' Inſtinto, pel vero penſare, o ſia la ragione, che è la qualità eſſenziale all' uomo, e quella che lo mette tanto al di ſopra di tutti gli altri animali, e rendelo padrone di tutto quanto la Terra produce; infinchè arrivi l'ora di un' altra poſſeſſione, e di un altra vita, incomparabilmente migliori.

Ecco, Ill.ma Signora, qual è il mio debole parere ſulla ſoſtanza della ſua traduzione di Lokio; ma giacchè pel ſuo ardente amore alla verità, che, a mio giudizio, è la più illuſtre tra tante qualità che l' adornano, mi ha fatto incalzare, affinchè io riflettеſsi anche

ſullo ſtile; farolle liberamente preſente, che ſolamente verſo gli ultimi fogli vi ho trovato certo gioco di parole, che mi pare ſtranetto; perchè quel che è maeſtoſo in ſe ſteſso, non ha biſogno di adornamenti, anzi perde pregio; come Cicerone il perderebbe, ſe gli ſi voleſse dar' in preſtito il linguaggio di Seneca.

Del reſto io debbo rallegrarmi, che la noſtr' Italia racchiuda ſemdelle donne piene di ſcienza; e deſiderarei che ſi faceſse oramai una raccolta de' loro ſcritti, e delle loro rare qualità: ſicuriſsimo che Lokio non farebbe tra eſsi l' ultima figura, poichè V. S. Ill.ma ha avuto il talento di ſerenare il fronte rigido della Filoſofia, con aver ſparſo da per tutto poetici fiori, in luogo delle dure, aſpre parole, che annojanno, e che qualche volta, danno anche da ridere alla gente.

La prego quindi instantemente di farlo stampare, quando non fosse per altro, a fine di provar ai forestieri, che le scienze sono ancora presso noi, come furono sempre, in alta stima; e da altra parte per far tacere quei cicalatori che si sfiatano, per sostenere, che le donne non son buone ad altro, che per maneggiare la rocca, e 'l fuso.

Intanto veda un poco, Ill.ma Signora, se può communicare il suo filosofico gusto ai suoi compatriotti. Qual utile non potrebb' aspettarne la Republica delle Lettere, se una Città qual' è Venezia, ove fin anco gli artegiani, ed i gondolieri, sgorgano spirito ed ingegno, volesse rendersi di lei ausiliaria? Ma è da temersi, che questo miracolo non si farà, per colpa dei piaceri che tolgiono via ogni emulazione, ed ai quali sono molti Veneziani talmente avvezzi

di ſagrificare il tempo, e 'l ripoſo, che gli riguardano come lor quinto elemento; Eccetto non però l'Ordine Senatorio, che mentre gli altri Cittadini badano ſolamente a darſi bel tempo, ei ſuda, e vigila efficacemente pel ben publico..... Ma mi accorgo, che queſta digreſsione mi porterebbe inſenſibilmente a far la lode del Governo, e mi ſento intuonare all' orecchio, che non lice.

Ed in vero ſe la Sereniſsima Republica ha ragione di condannare i ſciocchi, oppure i maligni ſatiriti, perchè la maldicenza non repugna meno all' oneſtà naturale, che alla publica tranquillità; ella non dà minor pruova di ſua ſaviezza, quando proibiſce i Panegirici bene, o male fatti, perchè eſsendo la più vecchia Signoria in Europa moderna, le ſue lodi debbono già, ſin da tempi

antichi, eſsere conte, e paleſi a tutte le nazioni : ſenza dire che niente è più giuſto, che il riſpettarſi le Leggi, gli uſi, ed e coſtumi di qualunque Governo.

Finirò dunque con dirle, ed in ciò avrò ſicuramente il gradimento del ſenato, perchè ogni padre ſi compiace de' meriti de' ſuoi figli, ch' io reſto penetrato di quella venerazione, e di quel profondo riſpetto, ch' eſiggono i di lei rari talenti, alte virtù e nobiliſsima naſcita: E pieno di viviſsima gratitudine per l'onor che mi ha fatto, umiliſsimamente mi ſoſcrivo, Di V. S. Ill.ma

Roma, 10 *Gen.* 1753.

LETTERA XXXIX.

Al Padre N. N. Religioso delle Scuole Pie.

MOLTO REV.do PADRE,

È lungo tempo, che i nostri pulpiti aveano di bisogno un oratore come V. Rev., che intraprendesse di scacciarne via quella dicitura vana, o poetica, ch' eransi adottati, in vece d'un contegno circospetto, e d'un vero stile oratorio, grave e compuntivo; che sono i soli, che convengono alla divina parola.

Io nel tempo medesimo, che lodo sommamente la scelta che ha fatto del Padre Bourdaloue per suo modello, ammiro la maniera, con cui ne ha ella già tra-

dotti alcuni tomi; e ſon ſicuro, ch'l Papa applaudirà, eſultando, alla di lei coraggioſa, e memoranda impreſa.

Egli deſidera che, com'è di giuſto, sbandiſcanſi omai quel tuon leggiero, e quel tanto dimenarſi e contorcerſi, che ſin ora non hanno che pur troppo, fatto da tiranni ſu d'un genere d'aringo, che debb' eſsere tutto Evangelio, e ſantità.

In fatti coſa penſare di colui, che bociando ſempre in fallo, e ſquittendo come un bracco, fa rimbombar le Chieſe con parole ſenza ſenſo, o con borioſe inezie; mentrechè la bocca d'un Predicatore dee rappreſentare a noi quella di Dio?

Coſtui è indegno di predicare, come lo ſono quegli altri che per compugnere gli Uditori, non ſanno trovar niente nei vaſti campi della ſcrittura ſanta, nè in quelli

de' SS. Padri. Imperciocchè ove son mai imagini più belle, e più degne della misericordia, della grandezza, e dell' amor di Dio, che nei salmi, e ne' cantici? Narrazioni più tenere, che quelle di Giuseppe, di Moise, e de' Macabei? Esempi più tremendi della divina Giustizia, che quei de' Nadabbi, e degli Abiuddi; o pur quello di Baldassarre, che vidde ad occhi aperti, apparirgli una mano tremenda, ed andar tracciando sul muro la di lui spaventosa condanna?

Le lettere di S. Paolo che sono sì patetiche, e sì sublimi, che altro son mai, se non il linguaggio della scrittura? E chi potrà mostrarmi un libro che uguagli i tratti d' eloquenza di quei di Giobbe?

Quinci risulta, che per far sermoni che rapiscano, basta solamente metter' insieme alcuni de'

più bei luoghi della ſcrittura, o de' SS. Padri; e adattargli al ſuo ſoggetto. Che ſe per avventura non facciano ſempre l'iſteſsa impreſsione, la colpa è di colui che per averli caricati di comentari proliſsi, o deboli, in iſcambio di abbellirli come ha creduto, ne ha ſcemato la forza e l'energia: Oppure la ragione ſarà, perchè non ha radunato materiale baſtante; o che avendolo, ſiaſi allontanato dalla catena metodica, per cui dando una verità, per così dire, la mano all' altra, e procedendoſi gradatamente dalla più cognita alla meno cognita, dall' eſempio men forte allo più forte, e creſcendo ſempre ed a proporzione delle pauſe l'argomento; ſia l'attenzione degli Uditori continuamente ſcoſsa, e deſtata, ed il loro animo ſenta l'impreſsione del divin lume.

Per ben formare i noſtri gio-

vani al ministero Evangelico, bisognerebbe dunque metter in oblio la maggior parte delle nostre antiche prediche, perchè sono piene di fatti apocrifi, o pure di citazioni, o concetti, mendicati dal paganesimo; con maniera che muove a nausea, ed a riso.

La topica, d'onde traev' allora ciascuno i suoi argomenti, erano comunemente il fuoco, le catene, o teste di morti, fatte portar *cheto cheto* dietro il pulpito, ed esposte poi improvisamente all' occhio dell' udienza con grida, urli, e schiamazzi; onde il popolo inorridito, come se la terra stasse per aprirsi sotto i piedi, o scoppiassero le saette a mille a mille, gridava misericordia, chiamava Dio, e faceasi il segno della Croce, *in Chiesa*: ma giunto appena *in Casa*, non vedendo più nè fuoco, nè catene perdea all' istante quel momen-

taneo entuſiaſmo, e quaſi ridendo tra ſe ſteſſo della chimerica tempeſta, abbandonavaſi, ſenza gran pena, all' iſteſso antico genere di vita, e di penſieri.

Or quali benedizioni non ſi attirerà ella, ſe perviene ad introdurre tra noi il ſuo metodo, degno veramente della ſantità di noſtra Religione? Tutti quelli che han l'idea dell' eloquenza Criſtiana, riconoſceranno V. Rev. come il Reſtauratore de' pulpiti, ed il vero Miniſtro dell' Evangelo.

Io mi ricorderò ſempre, quanto il mio Direttore gemiva al ſentir certi Predicatori; e come al contrario io, e tutti gli altri aſcoltatori eravamo compunti, quand' egli predicava: imperciocchè, sbandito da lui tutto ciò che raſſomigliaſi a coſa profana, colmavaſi dello ſpirito di Dio, ed il ſuo cuor parlava.

Ella mi farà un gran favore

ſempre, che vorrà venire a vedermi, e non s'inquieti affatto per cauſa de' miei affari, perchè io m'ingegno ſempre a riſparmiar qualche momento di tempo, per me ſteſso, e pe' miei amici; avvegnachè le ſcienze ſono come le cime degli erti monti, ove non è poſsibile giungere, ſe non prendendo ripoſo da quando in quando.

Le raccomando intanto e la ſupplico, a badar bene alla conſervazione della ſua ſalute, perchè una fatica tropp' oſtinata e ſenz' alcuna ricreazione, getterebela a terra ſenza fallo. Voſtra Riverenza, atteſo quanto ho accennato di ſopra, dirà che queſta è una preghiera intereſsata. Io lo confeſso, anzi me ne fo gloria, perchè il deſiderio di ſentire e di leggere le ſue prediche, è un deſiderio conforme a quello della Religione e della Padria: mentre finiſco veracemente proteſtandomi di V. R.

Dal Convento de' SS. Apoſtoli, 1 Mar. 1753.

P. S. Io non bramo meno di lei, che la riforma del Breviario venga in effetto; ma se mi si dimandasse il mio parere, io stimerei piuttosto, che si lasciasse per tutt' i giorni il *Beati immaculati in via*, perchè è una continua, ed amorosa promessa di fedeltà alla legge di Dio, e ciò starebbe meglio in bocca dei Ministri del Signore, che certi salmi oscuri, ed enimmatici, che buona parte de' Preti pronunzia senza intendere.

Lascerei dunque stare le ore canoniche, tali quali sono; E s' ella mi oppone, che continuaremmo ad esser nel caso di dover temere, che a forza di ripeter sempre le cose medesime, si giunga col tratto del tempo a recitarle per semplice uso, e senza che la mente presti più la debita attenzione; io le rispondo che è impossibile, per qualunque legge, o

regola, evitare tutti gli abusi, ove trascina la debolezza umana.

Noi siamo in fatti nell' istesso caso quanto alla santa Messa, che eccetto le differenze accidentali del diurno, per quel che riguarda il fondo, la lettura è sempre l'istessa: Ma i buoni sacerdoti, rinovand' ogni volta l'idea del loro augusto carattere, e della sacrosanta opera che vanno a fare, si sforzano fuori pericolo di ogni distrazione a mettersi.

Ho ricevuto le note sul libro *de Imitatione Christi*, e le trovo ammirabili; e di nuovo, &c.

LETTERA XL.

Al Signor Conte.

Voi m'intimate, amabilissimo mio Signor Conte, nella vostra lettera del 23 del mese passato ad

effettuare la libreria che vi ho promeſso; e dite che mi avete oramai troppo aſpettato. Il fatto è vero; voi avete ragione: Ma comechè i Religioſi Franceſcani ſtan male a danari, ſtante il lor voto; biſogna che per finirla, abbiate pazienza di aprire la voſtra borza, e comprar voi quei libri che vi mancano.

Io poichè altro non poſso fare, ſtudiarommi a reſtringerne il catalogo; sì perchè non abbiate la noja di far groſsa ſpeza, sì perchè non è già la moltitudine dei volumi, che produce i gran letterati, ma sì bene una lettura giudizioſa ed attenta, e ſopra tutto non eccesſiva; perchè il leggere fa appunto l'effetto che fa la luce. Troppo poco non baſta a diſsipare l'oſcurità che ci circonda; Troppo gran quantità ci abbaglia, anzi ci acceca, e ci mette in un ſtato peggiore delle tenebre.

Or comechè egli è giusto ed insieme necessario, che'l fondo de' nostri studj, sia quel libro ch'è la base della Religione, e la scaturigine di tutte le virtù morali, quindi alla testa della vostra libreria dovrà essere il S. Vangelo; quello che v'insegna gli obligh' infiniti che dobbiamo a Dio, e quanto sia grande la saviezza, e la bontà del Mediatore in cui speriamo, ed al di cui sangue dobbiamo il perdono e la pace, che'l Cielo ha misericordiosamente alcordati alla Terra.

E benchè lo abbiate avuto tra le mani quasi sin da bambino, son sicuro non però, ch' adesso farà una più forte impressione sul vostro cuore, perchè questo è un libro che, quanto si è più maturo in età, e quanto più si legge e rilegge con attenzione, e con riverenza; tanto più disvela le sue bellezze, e si fa conoscere esser la

vera parola divina; ſublime, ma ſemplice, e adattata alla capacità umana; perſuadente, ma ſenza quell' enfaſi che caratterizza i Rettorici; convincente, ma ſenza la forma ſillogiſtica che indica i Filoſofi.

Dopo l'Evangelo vi metto in nota S. Paolo, quel gran maeſtro alla cui ſcuola imparaſi la *longitudine*, *latitudine*, *profondità*, *ſublimità*; in una parola, tutta l'economica di noſtra ſanta Religione, e *la ſcienza ſovraeminente di Geſù Criſto*; quegli per cui il mondo viſibile ed inviſibile furon creati; quegli che ſarebbe adorato da per tutto, ſe foſse meglio conoſciuto dal mondo pigro, ed ingrato.

Alla di lui ſcuola ſteſsa, nel tempo medeſimo che acquiſterete dell' avverſione pe' falſi Dottori, e pe' falſi divoti, quei che credendo perfezzionare, rovinano anzi

anzi la vera divozione; vi sentirete pieno, meglio che se ne aveste ricevuto i precetti di tutt' i maestri del mondo, di quello ardente spirito di carità, che ci penetra sin nel midollo degli ossi, e che è la sola virtù, che può renderci veramente buoni parenti, buoni amici, e buoni cittadini.

In terzo luogo bisogna, che vi rendiate familiari i salmi di Davide, come' un opera dettata dallo Spirito santo; opera che illumina la mente, ed infiamma il cuore; opera che per sublimità d'immagini, lasciasi in dietro tutt' i poeti, e tutti gli oratori.

E prescindendo da questo; ove è lettura che possa paragonarsi a quella de' libri santi, una sola parola de' quali dà talvolta ampia materia, dirò così, per la meditazione d'un anno intiero? Ma se in generale parlando, basta solamente meditare

quel che leggeſi, ed eſser giudizioſo nella ſcelta delle materie; in leggendo non però i libri ſuddetti, richiedeſi molto di più. E neceſsario un pio, e divoto raccoglimento di Spirito, ed un umile ſommiſsione de' propri lumi al lume maggiore; giacchè ogni un comprende, che deeſi alla parola di Dio, un tutt' altro riſpetto, che a quella dell' uomo.

Nudriſcaſi poi il voſtro cuore; più che 'l voſtro intelletto, della confeſsione che piangendo ſcriſse S. Agoſtino, ed aggiungete a queſta una Raccolta delle più belle opere de' SS. Padri, ſecondo la nota che ve ne ho fatta. Perverrete così a conoſcere, da voi medeſimo, che la ſola eloquenza Criſtiana è quella ch' eleva veramente la noſtr' anima; eſsendo con ragione infinitamente ſuperiore all' eloquenza profana, perchè queſta impreſta le ſue immagini, unicamente da-

gli oggetti materiali, o loro metafisici astratti, laddove quella le prende direttamente in Dio stesso, eterno, indivisibile, infinito, ed unico fonte delle vere grandezze.

Ma dimenticavo già di mettervi in lista l' onor di nostr' Italia; l'eccellente Trattato *de imitatione Christi*, che ha per autore Gersen, Abate di Vercelli. Questo libro è sì instruttivo, e dirò così, tanto sugoso, e balsamico, che l'anima non ha malattia, che non possa lenificare, anzi guarire radicalmente colla grazia divina.

Per quel che poi riguarda la Dottrina Cristiana, vi consiglio di leggere, il più che potete, la commendabilissima Opera del Padre Gerdil: E quanto all' Istoria farete benissimo, a fine di ritenerne meglio le epoche, di continuare come avete cominciato, a intrecciare l'Ecclesiastica con quella

degl' Imperi e delle nazioni, di maniera però che questa lettura e tutte le altre, essendo fatte con metodo; evitino ogni confusione, nelle vostre idee, e nella vostra memoria, e lascino alla mente quella chiarezza ond' ha bisogno, per giudicar delle cose, appuntino, e con prudenza.

Quando saprete un può meglio il Francese, vi propongo la Storia Universale di Monsignor Bossuet, ed i Pensieri di M. Pascal, sulle verità della Religione. Giova intanto far provista, e trascorrere da quando in quando i Fogli periodici di Lami, le Campagne di Don Carlo del Buonamici, gli Annali d'Italia del celebre Muratori, ed anche l'Istoria di Napoli del vostro Giannone: Ma badate, che bisogna succiar come le api, e leggere con unica mira di apprendere la buona maniera di pensare, e non gia per aspirare,

come ſiamo pur troppo inclinati, a voler con tuon magiſtrale, decidere di tutto: Il che è quaſi aſſolutamente impoſsibile a mente umana, ed intanto, come oſservarete da per tutto, mena ordinariamente ad una critica ingiuſta, e ſpeſso ſpeſso ad un amara ſatira, che fa pietà, e muove a ſtomaco i lettori giudizioſi, e ſpaſsionati.

Voi avete fatto belliſsimi ſtudj, ed avete già baſtanti libri di Storia naturale, e di antichità, che non debbono negligerſi; onde vi ſarà agevoliſsimo di paſsar amenamente il voſtro tempo, nel dopopranzo, e nelle ore nojoſe: Ed allora io vi raccomando di prendere in voſtra compagnia Virgilio, Orazio, e Cicerone. Penſate, che hanno eſsi abitato l'iſteſse contrade, e reſpirato la ſteſsa noſtr' aria; ſicchè in qualità di paeſani, è ben giuſto che gli leggiamo ſpeſso,

tanto più che ſono pieni di ſentenze, e di belliſsimi penſieri, eſpreſsi in guiſa che pajono encor più belli.

Per l'altra Licenza de' Poeti Italiani, io non mi oppongo, ma vi conſiglio però di andare con precauzione; e quando ſarete nel caſo, leggerli come ſopra, cioè per traerne il meglio; altrimenti vi traſcinerebbono ſeco alla rinfuſa, ne' loro intrigati labirinti, nell' amene grotte Calliopee, e ne' fronduti boſchi apollinei: Ed egli è pur forza confeſsare, che queſte chimeriche fraſche da Parnaſo, non ſono poggi decenti per un anima Criſtiana.

Di più è da rifletterſi, che per troppo trattenerſi colle Deità della favola, ſi paſsa ſpeſso dalla finzione alla realtà; Ed alle vere virtù, val a dire, alle Criſtiane, ſi ſoſtituiſcono ſovente le profane, che non ſono altro, che ombre ed

illusioni, onde si rovinan poi tanti uomini, e donne, e famiglie intiere. Sicchè in vece de' Poeti che coll' incanto de' loro versi, vi fan perdere il pensar sodo, ed andar' insensibilmente correndo dietro a certi fantasmi di amore, di eroismo, o d'amicizia, che possono esistere solamente nei loro Romanzi; mi piacerebbe meglio, che sieno in vostre mani le Lettere di Plinio, i Pensieri di Marco Aurelio, e quei di Seneca, perchè almeno quest' ispirano sentimenti di umanità, che non sono mai superflui.

E quì finisce, una cogli avvertimenti sulla lettura, tutto il catalogo promessovi, perchè mia intenzione fu di ajutarvi a compire una libreria per leggerla, e non già per far pompa di letteratura; per vostro proprio uso, e non per asilo de' topi, o della polvere, come ordinariamente

accade alle biblioteche grandi. Onde in parola mia contentatevi così; e se volete, aggiungeteci le Lettere del Cardinal Bentivoglio.

Non vi ho parlato de' libri mistici, nè delle leggende, perchè nella più gran parte sono gli uni, e gli altri da evitarsi. Si trova sovente nei primi l' eterne verità della Religione, deformate con immagini profane, ed eterogenee, anzi, fantastiche: E ne' secondi vi è un ammasso tale di racconti puerili e di fatti apocrifi, che mette in pericolo di scemar la divozione, e far dubitare de' veri miracoli; quandochè la verità, per farsi rispettare, non ha bisogno di adornamenti; e chiunque voglia veramente edificarsi, basta che getti un sguardo sincero sulle principali gesta de' gran servi di Dio, che sono raccolte nell' istoria medesima della Chiesa.

Ne ho eſcluſi ancora i libri di Filoſofia, perchè ho temuto di mettervi nuovamente in via, per adottare qualche ſtravagante ſiſtema; mentrechè per poter ben giudicare, è aſsolutamente neceſsario di eſser libero di qualunque prevenzione, e non militare, che ſotto la ſola bandiera della Ragione: Tantoverochè la Filoſofia, il di cui ſcopo è la ſcoverta della verità, per aver voluto abbandonarſi allo ſpirito di partito, ha immerſo il mondo in un caos di errori, e di ſofiſmi.

Quando però avrete ſcelto uno ſtato, allora vi ſarà facile di far uno ſtudio particolare ſu tutto ciò, che ſi rapporta agli obblighi dello ſtato medeſimo; Ed intanto per eſser' un buon Filoſofo, vi baſta di aver contezza ſufficiente del Cielo, e della Terra, ed un' idea chiara de' noſtri doveri, noſtra origine, e noſtro fine; e che in

mezzo ai voſtri eſercizi, e letture, abbiate ſempre preſenti queſti grandi oggetti.

Ho ſcritto, e lavorato tutta la giornata, onde la teſta non mi regge più, e la penna vuol, pella ſtracchezza, cadermi dalle dita. Ma il cuor la ſoſtenta ancora, per darvi la buona notte, e per farvi dire, ch' ei non perde mai vigore, allorchè ſi tratta di darvi ſempre nuovi atteſtati della fedel ſervitù, e del verace riſpetto con cui ſono, &c.

Roma, 23 Dicembre 1751.

LETTERA XLI.

Al Signore Cardinal PASSIONEI.

EMINENZA,

Perdoni V. Em.za ſe ardiſco rappreſentarle, che la ſua illumina-

tiſsima mente ha queſta volta preſo un grande abbaglio, allorche degnando abbaſsare uno ſguardo ſu di me, mi ha giudicato degno delle lodi onde mi colma; perchè ſe per una parte non è tutt' oro quello che luce, così per l'altra, le lodi devonſi veramente al Sole che ſcalda, e non già alla pianta che ſcaldata da lui produce un fiore. Se la ſcienza fuſse di que' beni proprj che inceſsantemente *clamant ad Dominum*, io ſarei obligato ſtrettamente, ed in coſcienza, di eſibire tutto quel che ſo di buono, e le lodi che ne ritraggo, ai piedi di V. Em^ze., perchè tutto ho attinto, e preſo al chiaro fonte del di lei immenſo ſapere. I lumi delle ſue dottiſsime converſazioni, brillanti come quei della maggiore, e minore Orſa in Cielo, mi hanno inſegnato a trovare il polo; ed i generoſi avverti-

menti che ha degnato darmi con tanta bontà, mi moſtran chiaramente ov'è il teſoro. Io mi ci fermo, e mi ſatollo quanto ſo, e poſſo mai di tutte le belle coſe che trovo; e queſto accade, e ſi ripete ordinariamente ogni ſabbato che vado in ſua libreria. Vi arrivo ſempre indigente e poveriſsimo, e me ne torno in Convento ſempre ricco, e carico di que' furti che coſtituiſcono tutto il mio merito, e mi fanno onore avanti coloro che non ſanno il ſegreto; ma a bene intenderla io non devo niente a' miei talenti, perchè ſenza queſto gran ſoccorſo, eſsi reſterebbono quali ſono per loro natura, ſteriliſsimi.

Era poi deſtinato, Eminentiſsimo Signore, che *F. Lorenzo Ganganelli* non doveſse eſser mai uno di que' fortunati, che delizianſi ad aſcoltar V. Em^za. in codeſta amena ſolitudine, ove, ſotto il ſanto pre-

ſidio della virtù, la ſcienza ſcintilla, ed i cuori ſi aprono reciprocamente. Era deciſo ch' io non poteſsi mai venire in Fraſcati a recrearmi ſotto l'uggia de' mirti e de' melangoli, giacchè i miei affari, in vece di diminuire creſcono. Io me ne do pace, perchè d' un verſo ſento un intimo e puriſsimo piacere in ſoddisfacendo à propri doveri, e d' un altro perchè conſidero che queſta ſarebbe una delizia troppo grande per un Religioſo Franceſcano, che deve portar ſempre le ſue mire alla mortificazione, ed alla povertà. Me ne conſolo finalmente, perchè anche di perſona, ed a voce ſarei ſempre nell' iſteſso caſo di non poter trovar termini corriſpondenti all' infinito riſpetto, ed alla profonda venerazione, con cui umiliſsimamente mi raſsegno, di V. Em^za.

Roma, 8 *Marzo* 1753.

LETTERA XLII.

A Monſignor EMALDI.

MONSIGNOR MIO ILL.mo

Io non ho ancora terminato di ſviluppare l'ultimo memoriale rimeſsomi, perchè le coſe buone vi ſi trovano alla rara, ed imgombrate dalle cattive, come nelle campagne inculte, ove la natura, malgrado il difetto di coltura, fa i ſuoi ſcherzi, ed abbigliaſi da sè ſola. Ma io travaglio di cuore, tanto per ſervir V. S. Ill.ma, quanto per eſercitar la pazienza, che conveniene ad un Figlio, e Servitor di S. Franceſco. Del reſto queſte ſono coſe ordinarie, ed un uom che lavora al ſuo tavolino, deve come un viaggiatore, attenderſi

ad incontrar ora ronchiosi, ed aspri cammini, ora fioriti prati, o fruttiferi sentieri; altrimenti lo studiar sarebbe delizia troppo grande, ed eccessiva.

La composizione sull' Iride che ha fatto il Padre Nocetti, e' piena di quelle grazie, che fornisce una imaginazione poetica e brillante, e che rende più belli i pensieri, e lo stile. Egli è per altro un degno Figlio d' una Compagnia la quale ha sempre felicemente coltivato le belle lettere: E questa sorta di opere sono per me potenti elisiri, che ravvivano i miei spiriti, quando una lunga e seria applicazione, gli abbia intorpiditi. Io le fiuto, e mi ricreo; essendo cosa certa, che l' erudizione scaccia via le belle lettere, se non si dà loro qualche ora da quando in quando; e che' l buon gusto si perde affatto, se non gli si fa

aſsaggiare delle belle coſette parimente da tempo in tempo: Tantochè mi ricordo, che'l mio lettore di Teologia aſsicuravami, ch'egli non avea più l'odorato fino abbaſtanza, per poter ſentire i bei odori, che codeſte vezzoſe compoſizioni ſpirano.

Laſci pure V. S. Ill.ma tutto il penſiero a me, circa il ſuo affare preſso il Rev. Padre Bremond, degniſsimo Generale de' PP. Dominicani, perchè oltre all' eſser egli obligantiſsimo e corteſe con tutti, egli ha particolar bontà verſo me; ma io farogli di più riflettere, che ben ſi conviene, che i diſcepoli ſiano compiacenti l'un verſo l'altro, e buoni amici, come lo furono i loro maeſtri S. Dominico, e S. Franceſco, S. Buonaventura, e S. Tommaſo d'Aquino. Addio dunque, e penſi ſolo a conſervarſi in ſalute, giacchè ſotto un Papa, uomo dot-

tiſsimo, il di lei merito condurralla certamente ove più alto ſi ſale, ed ove io le deſidero, non tanto per noſtra comune conſolazione, quanto per l'onor della Santa-Sede: mentre reſto ripetendomi, di V. S. Ill.ma

Roma, 12 *May*. 1753.

Lettera XLIII, al R. P. Dom Gaillard, Priore della Certoſa di Roma, *in Latino*.
Lettera XLIV, al Medeſimo, *in Latino*.

LETTERA XLV.

Ad un Religioſo, che partiva per l'America.

Così va, caro amico: Altri reſta qual ſcoglio, ſempre fiſso in un ſito; altri naviga ſenza mai ceſsare.

Ecco giunto il momento della noſtra ſeparazione; ed io quì mi reſterei ben male, ſe'l mio cuor non foſse avvezzo, a venirvi appreſso, e ad eſser ſempre, ove voi ſiete.

Mi conſolo intanto, che vi trovate aver fatto ampia proviſta di devozione maſsiccia; altrimenti Che non potrei temer per voi? Il linguaggio che ſi tien ſulle navi, non è certamente quello della ſantità; e gli eſempi che vedrete, in mettendo piede a terra, non ſono tutti figli della virtù. In una parola, l'America paſsa per un paeſe, ove ſi mangia ſpeſso il pomo di Adamo, perchè il ſerpente è ſempre applicato a porvi avanti gli occhi ricchezze, e piaceri; ed è ſecondato dal calor del clima, che mette il fuoco alle paſsioni.

È pur miſera la noſtra natura, che ſe non è rinforzata da una

fede viva, si emancipa quando non si vede innanzi, altro superiore' che Dio: E quindi i Religiosi, che vivono in America, se non han scolpito nel cuore l'Evangelo, son perduti, perchè ivi non vi è più chi lor comandi, o altrimenti gli regga in diritta via.

Ma per voi, grazie al Cielo, non vi è questo pericolo, perchè siete accostumato ad aver sempre presente il massimo, il vero superiore de' superiori; Iddio: Ed ei saravvi sì vicino in America che vi è in Europa; egli che giudica fin anco le giustizie de' giusti; egli a cui niente è nascosto, a cui debbonsi rapportare tutte le nostre azioni, ed a cui dee ricorrersi per ottenere il dono della forza, che è necessaria per resistere alle tentazioni. Ma per disporsi a poter ricevere questo dono, fa d'uopo prefiggersi un genere di vita laboriosa, e regolata: Che se' l ser-

pente vi ſorprende nell' ozio, ſenza un miracolo dell' Onnipotenza, non vi è ſperanza di diſtrigarſi più da ſuoi tenaci lacci.

Biſogna poi in iſcherzando, ſpecialmente in quei paeſi, ſtar attento a non far il minimo motto, o geſto, che poteſs' eſsere interpetrato contro la Religione, o contra i buoni coſtumi, perchè que' ſteſsi che pajono, ſi pronti ad applaudire, vi diſprezzano altamente nel loro interno, e vi reputano non altrimente, che un vil ſervo che mette in ridicolo il padrone che lo alimenta, e che lo veſte.

Ma ſoprattutto guardatevi, che non vi prenda la malnata ſete dell' oro, perchè in quei paeſi abbonda, e perchè con ciò un Eccleſiaſtico e ſpecialmente un Religioſo, che profeſsa povertà, non fa altro che ammaſsar' ira di Dio ſulla ſua teſta, e merita di

finir peggio che non finì il ricco epulone.

Del resto siate affabile, e procurate di guadagnarvi l'animo de' vostri Parrocchiani, a forza di cortesia e d'umiltà; facendo sempre veder loro, con pruove non equivoche, che la vostra bussola è solamente la vera devozione, e non già il buon, o cattivo umore, non che i fini secondari; E non vi mischiate mai negli affari dei secolari, se non sia unicamente per ispirito di carità, a fine di estirpar le liti, e far rifiorir la pace.

Per quel che riguarda i Mori, non dovete punto disperarne, perchè non ostante che sieno inclinati ai vizi grossolani, può non però farsi molto di bene, quando si perviene a guadagnar la loro confidenza, e quando si sa incutergli un certo timore.

In fine io pregherò, benchè inde-

gnamente, per voi il misericordioso Dio; lui che doma i cavalloni del mare; che fa svanire le tempeste, e che non abbandona mai i suoi servitori fedeli, ovunque si trovino: Ed intanto io mi conforto appieno considerando, che come non vi è lontanaza per le anime, noi siamo per conseguenza sempre vicini; molto più stante il legame della nostra santa Religione, ed amicizia. Addio dunque, oh virtuoso e caro amico! Vi abbraccio teneramente: Addio.

LETTERA XLVI.

Al Monsignor CERATI.

MONSIGNOR MIO ILL.mo

Felice ella che può quando vuole andar' in Pisa, per mettere

il ſuo ſpirito in più grand' agio, e ritornare in Firenze, per contentare il ſuo inſaziabile ſapere. Quanto a me, quando ſento parlare della Toſcana, penſo alla coſtei amenamente variata ſituazione, al dolce clima, ed all' aria ſerena che vi riſtorano; e dico, che le ſcienze, e le belle arti ebbero ragione di ricoverarviſi, e darle la gloria di divenire la vera loro reſtauratrice. In queſti penſieri mi fermo, l' ammiro, la venero, e pien d' entuſiaſmo, il cuor mi palpita, non ſo ſe di gioja, o di qual altro ignoto affetto.

Io ho conoſciuto un vecchiotto, che avea la mente ancora freſca, e lo ſpirito voluttuoſo, ed inclinato a metter tutto a profitto, per guſtar le dolcezze della converſazione, ed il vario diletto, che naſce dai diverſi bei ſiti della felice contrada. Onde avea sì bene preſo le ſue miſure, che paſsava

la primavera a Piſa, l' eſtà a Siena; l'autunno in Livorno, e 'l verno a Firenze; ed andava così ſucceſſivamente dall' una Città nell' altra, lucciando il grazioſo ſpirito de' loro abitanti, e ſpargendovi per ogni dove il ſuo: Ed in verità il ſentirlo poi diſcorrere, era una delizia.

È vero per altro, che le noſtre converſazioni comincian a degenerare, e che è oramai rariſsimo di trovarvi quel ſugoſo, e ſodo, ch' era sì familiare ai noſtri antichi. Ma ogni ſecolo ha il ſuo genio caratteriſtico; ed e' pare, che 'l noſtro abbia quello dell' amabile *frivolità Franzeſe*. Il luſso che corrompe i noſtri coſtumi, corrompe egualmente i noſtri diſcorſi, ed i noſtri ſcritti; ed il danno ſi è, che il ſecolo vuol ſtenderlo fin anche ſulla Religione.

Io vedo com' ella, Monſignor mio, tutti queſti mali, e vedo, che

che ne ha ragione di gemirne, tanto più che la moda vorrebbe levar la Religione come si leva il gallone di un vestito, ma svanite le nuvole, tornera il dì sereno, ed il secolo amico del buon senso. Mentre riprotestandole i sentimenti di mia umilissima servitù, e fedele amicizia, costantemente mi raffermo, di V. S. Ill.ma

Roma, 20 *Septemb.* 1754.

LETTERA XLVII.

Al Signore Abate di CANILLAC, *Auditore di Ruota.*

ILL.mo MIO SIGNORE,

Ho finito di leggere il tomo impreſtatomi dell' Iſtoria Naturale di M. Buffon, e ſon paſsato da

lei per aver l' onore di reſtituir-glielo ah! Monſignor mio che Autore eccellente, ſe non foſse ſiſtematico? I penſieri, e lo ſtile ſtupiſcono, e vi traſcinano ſeco, pella loro energia. Io ne ſon rimaſto incantato, e quindi mi è rincreſciuto tanto più, di non aver avuto la ſorte di trovarla a caſa, perchè ne avremmo diſcorſo un poco inſieme.

Ella vorrebbe aſsolutamente il mio parere, intorno alle Libertà della Chieſa Gallicana, ma degni metterſi per un momento nel caſo mio; e vedrà, che deggio tacermi. Coſa importa poi queſta controverſia, e diſparità di opinioni, ſe ciò non oſtante, ſono i Franceſi così buoni Cattolici, come i Romani? Quel che non però è certiſsimo, ſi è, che i Pontefici, ed i Re ſono ſtati traſcinati a vicenda da' pregiudizi de' tempi; e che Bened. XIV. è, per

la grazia di Dio, un uomo fatto a posta, per sepellir nell' oblio tutto il passato, e per stabilire una perpetua concordia.

Gli altri comandi che si compiace darmi, saranno eseguiti al più presto, e lo saranno con quel zelo, e con quel rispetto, con cui mi vanto essere, di V. S. Ill.ma

Roma, 6 Giugno 1754.

Lettera XLVIII al Signor Marchese Scipione Maffei, *in Latino.*

Lettera XLIX à Monsignor Caraccioli, Nunzio in Venezia, *in Latino.*

LETTERA L.

Al Conte N. N.

In risposta della vostra de' 15 del corrente, dirovvi, caro amico, che

ſe dimenticate, che la noſtra nuova Legge è una Legge amoroſa di Grazia, e non già di timore, come fu quella degli Ebrei; voi vi eſporrete a ſervir Dio da ſchiavo, e quindi, aſſalito da' ſcrupoli, ſarete perduto. Parravvi, al pari de' falſi divoti, di vedere il demonio da per tutto; tremerete, e vi ſcandalizzerete ſempre: Ed egli è certo, che niuna coſa può ritardar più le anime, nel cammino della perfezione evangelica, quanto l' eſitar negli ſcrupoli, e ne' vani timori.

Per eſser accetto a Dio, biſogna adempire i precetti con fiducia, e con amor filiale; ſenza fare violenza alla imaginazione, ed allo ſpirito, per applicarſi a delle minuzie che degradano la Religione.

Penſate ch' eſsendo le noſtre anime unite ad un vaſo fragile, noi ſiamo uomini, e non gia An-

geli; e perciò esposti sempre a distraerci nell' orare, ad a traviar nell' operare; giacchè l' uomo è cieco, vano, incostante; in una parola, niente di buono, e per naturale inclinazione, debole, e bugiardo: *omnis homo mendax.*

In luogo di restar sempre solo, frequentate la gente da bene, perchè la buona Compagnia dissipa le illusioni; e la solitudine eccessiva le alimenta: E non vi disanimate, se vi vengono delle tentazioni, perchè anzi ci apron la via di farci del merito in superandole, e ci avvezzano nel tempo stesso a diffidarci di noi medesimi.

È sicuro, che niente può recarmi consolazion più viva, quanto il saper, che siete buon Cristiano; ma sarei inconsolabile, se daste nella pania de' scrupoli, perchè allora il vostro animo diverrebbe tutto una piaga, e vi ren-

dereſte inſupportabile a voi ſteſso, onde vi prego di venire a vedermi, per cercare un poco inſieme, da dove naſcono i ſcrupoli, che vi tormentano.

Avete poi ragione di ricordarmi, che non vi ho parlato più della Marcheſa voſtra buona parente, ma cotal mancanza è un pur' effetto della mia ſolita diſtrazione, che ſpeſso mi fa queſti cattivi ſcherzi, e non già colpa del cuore. Vi avviſo adunque, che le mie rimoſtranze, in vece di perſuaderla, e commoverla, l'han più toſto sbigotita, ond' ella è ancora indeciſa: E comechè quando una coſcienza timida, ed erronea argomenta, le conſeguenze naſcon ſempre fuori regola; biſogna per ciò, che vi contentiate per ora di piccole, e ſemplici civiltà, che è diſpoſta a farvi; e prenderne, come ſuol dirſi, dal mal pagatore, quel che ſi può.

Intanto, ove ſono i termini capaci ad eſprimere il mio giubilo, a cauſa del voſtro corraggio in via del Signore? Come ſpiegare quanto ne ſono edificato? Nell' eccesſo della gioja che ne ſento, non poſso dir altro, ſe no; caro figlio, perſeveranza; perſeveranza, caro amico.

Ho di più un piacere infinito, in ſentirvi pienamente contento del degniſsimo uomo, che vi ho dato per Direttore. Ditemi in grazia; ne' vero, ch' egli è una guida ſicura, e che ha un' abilità portentoſa, per ſcoprire il voſtro interno, e per guadagnare la voſtra confidenza?

Santiſsima coſa è lo riſparmiare per far delle carità, ma io non amo quell' aſsoggettarſi a ſpender tutto lo riſparmiato in elemoſine periodiche, ſicchè non reſti niente per coloro, che ſi trovano in biſogni urgenti. Io

vorrei meglio ſollevare uno, o due famiglie, che dare piccioli, ed in efficaci ſoccorſi a molti; oltrechè la prudenza vuole, che ſi tenghi ſempre qualche ſomma in riſerva, per potere occorrere a quei, che ſi trovano in neceſsità improviſe.

Non vi laſciate poi abbacinare, da quella divozione ſordida, e meſchina, che ſenz' ammettere differenza di naſcita, o di ſtato, vorrebbe indifferentemente obligar ogni povero, a veſtirſi, ed a nudrirſi, come il popolaccio: Imperciocchè la vera carità ha viſcere materne, e dona largamente quanto può, a proporzione delle circoſtanze, e delle perſone.

La noſtra Religione, ch' è ſublime e grande in tutto, abborre coloro, che avvelenano l' elemoſine coll' orgoglio, e fanno ſentire il peſo de' loro beneficj; ſicchè meglio ſarebbe per coſtoro

che non daſsero niente. Io ſo bene, che voi ſiete lontaniſsimo da queſto vizio; ma io vorrei di più, che in facendo le voſtr' elemoſine, voi vi ſtudiaſte a parer più confuſo ed umiliato, che colui, ch' è nella neceſsità di riceverle.

Non baſta però dare per elemoſina, ma biſogna anche dar ad impreſtito, ſecondo il precetto dell' Evangelo. In fatti a qual miglior uſo è buono il danaro, ſe non a ſoccorrere il ſuo proſsimo? E qual comparazione può eſservi mai tra l' avaro piacere di ammaſsar zecchini, e la ſovrana conſolazione, di tirar gli afflitti fuori del labirinto del biſogno, e di più preparare con ciò a ſe ſteſso la via del Cielo?

Voi ſapete qual terribile profezia fa la ſcrittura ai ricchi; ma quando ſarete pervenuto ad eſser economico ſenz' avarizia, e gene-

roso senza prodigalità, voi sarete un eccezion della Regola; tanto maggiormente se la carità che sa indovinare, vi farà prendere il costume, di andar all' incontro de' bisognosi, pria ch' essi vengano a pregarvi.

La mia lettera è finita; e non resta, che dirvi, addio. È superfluo aggiungere, ch' io sono il vostro più umile servo, ed il più fedele amico, perchè lo sapete per prova, e mi affliggereste, se ne dubbitaste. Addio dunque, caro amico, addio.

Roma, 19 Aprile 1752.

LETTERA LI.

Al Medesimo.

CARO amico, la ragione per cui vi son de' giorni, che senza

averne motivo siamo mesti, e tristi; si è perchè il nostro fisico perde l'equilibrio, e l'anima se ne risente, stante la legge dell' unione col corpo.

In secondo luogo è perchè noi, per un desiderio innato, cerchiam sempre la nostra felicità; ed iddio ci fa sentire ch' ella è nel Cielo, e non già sulla terra; onde l'Apostolo sospirava dicendo: *cupio dissolvi, & esse cum Christo*: E quindi nasce, che l'anima come il cielo è spesso circondata di nuvole, e che 'l mondo morale è da volta in volta oscurato, appunto come il mondo fisico.

Del resto, quanto al rimedio di questo male, io vi rispondo, che non ve ne è altro, che l'occupazione continua; perchè quando si travaglia seriamente, la noja, e la tristezza non hanno, ove metter il piede; e come ben disse Seneca: *voi non sarete importuno*,

nè a voi ſteſso, nè agli altri, ſe amate lo ſtudio. Ma i dolori, ed i guai ſono l' eredità del noſtro primo parente, dalla quale è impoſsibile affatto l' eſentarſene; ſicchè colui che non ſi trova eſsere attualmente nelle afflizioni, lo è ſtato, o lo ſarà; onde conchiudeſi ad evidenza, che quaggiù non poſsiam godere della vera felicità, ma ſolamente della di lei ombra; e ciò conſiſte in ſapere addormire i noſtri mali.

Coraggio dunque caro amico; e badate ſolo a ſcacciar lungi da voi qualunque ozio. Che è quanto poſso dirvi brevemente ſul contenuto della voſtra Lettera de' 17, che ho ricevuto poco fa; E reſto ſtringendovi teneramente al petto.

Roma, 27 Aprile 1752.

LETTERA LII.

A Monsignor FIRNIANI, *Vescovo di Perugia.*

ILL.^mo E REV.^mo SIGNORE;

Avendo esaminato il giovine, che V. S. Illma e Rev.^ma si è compiaciuto indrizzarmi, ed avendo scoperto, che inclina più all' Istituto Agostiniano che al Francescano, l'ho condotto io stesso con gran piacere, da un Religioso mio amico, che gli accorderà l'abito di S. Agostino, dopo averne fatto la debita prova.

Egl' importa poco, a parer mio, sotto quale insegna si militi, purchè vi sia la vera vocazione, imperciocchè a miei occhi, tutti gli Ordini religiosi non formano, se non una sola ed unica famiglia;

e grazie al Cielo, io non ho pel mio paſsione, che ſia di preggiudizio agli altri Ordini; preſcindendo che preſso gli Agoſtiniani, poſsono prenderſi dell' eccellenti lezioni, perchè la ſcienza, e le virtù ſono, e furono ſempre, ugualmente in fiore.

Quando ſi giudica da lontano, Ill.mo Monſig. mio, ſpeſso ſi prende per qualche coſa di buono una perſpettiva, che non val niente, veduta da vicino. Queſto appunto è'l caſo del Padre Cappuccino, che le ha detto tanto bene di me: Ma allorchè egli ritornerà in Roma, farò che mi veda meglio ed a ſuo agio; ed obligherollo così a mutar di ſentimento; perchè queſto è'l miglior mezzo, che ho potuto ſinora trovare, per far onore alla verità, e per obligar certe perſone a metter giù la grande idea, che a prima viſta, fanno qualche volta di me.

Mi raccomando intanto, Ill.mo e Rev.mo Signore, alle di lei efficaci preghiere, ed umiliato in ſuo coſpetto oſsequioſiſsimamente mi ſegno, baciondole le mani, di V. S. Ill.ma

Roma, 26 Agoſto 1753.

LETTERA LIII.

Al Prelato CERATI.

INDOVINI Monſig.r. mio Ill.mo da chi vengo, ed ella indovinerà come l'ho trovato. Vengo dal ſuo buono amico Monſig.r. Bottari, e per conſeguenza ella ſa il reſto: ma laſciati ſtar là i libri aperti, ſi miſe ad incantarmi colla ſua ameniſsima converſazione; ch' egli non parla no, ma dipinge. La ſua voce, i ſuoi geſti, la ſua energia, ſono tanti ſcelti colori, e tanti

colpi di pennello maeſtro, che delineano al vivo, e caratterizzano le perſone, od i libri, che ſi prefigge rappreſentarvi; E l'abbondanza di ſentenze che delicatamente vi ſparge, ſerve a dar riſalto ai chiari oſcuri, ed a produrre tutt'i numeroſi ammirabili effetti della luce.

Abbiam molto diſcorſo dell' antichità Romana, e delle noſtre Biblioteche; e benchè queſte non ſiano tutte ugualmente eccellenti, formano non però una collezione maravigliosa. Sopraggiunſero in queſto tempo due foreſtieri, due uomini iſtruttiſsimi, che han preſo parte alla noſtra converſazione, e che ci han dilettato a meraviglia. Erano due Ingleſi, veri figli di quella Nazione che viaggia, mettendo a profitto tutto quel che vede, e che diceſi, prenda lo ſoſtanza, mentre che i Franceſi ſono contenti della ſola

ſuperficie delle coſe. Ma laſcio a voi a decidere qual de' due, torni meglio all' umana ſocietà, ſe l'eſſer profondo con meſtizia, o pure ſuperficiale con allegria.

Io quanto a me eſulto indifferentemente, quando l'uno, o l'altro viene a picchiar la mia cella: Ma biſogna che confeſsi, che la vivacità Franceſe ha per me un non ſo che di più ſimpatico; forſe per ragione che io non ſono per mia natura nè lento, nè taciturno, e che ogni ſimile ama il ſuo ſimile. Il Cardinal Bentivoglio non però dicea, che biſogna cercar la compagnia degl' Ingleſi quando ſi vuol penſare, e quella de' Franceſi quando ſi vuol fare una converſazione recreativa.

Avete ſenza dubbio ricevuto a queſt' ora il libro che vi ha fatto rimettere il Padre' Maſſoleni della Congregazione dell' Oratorio; e comechè queſto libro è un capo

d'opera, io mi figuro già di vederlo aperto ſul voſtro tavolino, e voi avidamente curvato ſopra, ed immerſo nella di lui lettura, a ſegno di non potervene ſatollare. In fatti gli uomini di ſtudio provano delizie, che ſono incognite ai profani, ed infinitamente ſuperiori a tutte le gioje del mondo.... Ma zitto, che queſto gran ſegreto della gente di lettere non ſi traſpiri, e che nol ſappia il volgo. Sappia però egli, e ſappia ogni uno, ch'io ſono il voſtro più ſviſcerato amico ed umil ſervo F. L. G.

Roma, 13 *Novembri* 1753.

Lettera LIV, ad un Religioſo Franceſcano, *in Latino*.

LETTERA LV.

Alla Signora PIGLIANI.

ILLUSTRISSIMA SIGNORA,

In obbedienza de' venerandi ordini che degna impormi colla ſtimatiſsima ſua de' 29 ſcorſo; ma che non mi è giunta prima di oggi; Paſso a rappreſentarle, che l'aver delle ragazze in guardia, ed eſser loro madre, è un dovere altrettanto, delicato, che difficile a riempire, perchè tutto è ſcogli all' intorno di noi. Il mondo di cui partecipiamo vien ſempre a metterſi nel mezzo, e vuol oſtinatamente eſercitare i ſuoi ſciagurati diritti. L'unica maniera di non cader ne' ſuoi lacci, è di ſchermirſene con ſavieza, e con giudizio: Che ſe s'intraprende di volergli ſpezzare,

o urtargli con empito, i pericoli raddompianſi, a guiſa delle teſte dell' Idra. Allora le ragazze a forza di rimproveri, e prediche continue, ed indiſcrete, diverranno ipocrite; ovvero i loro cuori, allontanati dalle madri, comincieran col mormorare, e ſi troveranno immediatamente ne' terribili, ed inevitabili inganni del ſegreto.

Il ſolo mezzo, ch' io poſsa indicare a V. S. Ill.ma quanto alle ſue Sig.re Figlie, ſi è il maſsimo ed il primario tra gli obblighi delle madri; cioè l'amore, ed il buono eſempio. Si veſta ella d'una devozione pura, ſincera, e ſenz' affettazione; ed eſse impareranno ad amar veramente la Religione. Inneſti ſul materno l'amor filiale, e queſto daralle il più gran piacere di cui poſsa una madre godere, e la più grand' efficacia, onde poter diſponere aſsolutamente della loro volontà, ed

effettuare tutto quel bene che si prefigge.

Hanno le età come le condizioni differenti obblighi, e different' esercizi; e debbono per conseguenza i precetti, ed i trattamenti esser diversi. Una cert' aria di sostenuttezza siede bene ai figli de' gran Principi, e male ai figli de' particolari. Altro dee pretendersi da' bambini e da fanciulli; altro dall' adulta età: E quando si trascurra questa importante differenza si viene con ciò ad avvilire gli adolescenti, e a dar loro occasion d'ablagliarsi maggiormente, ed aggire da bamboli in cose serie.

Procuri per ciò, che le sue Sig.re Figlie frequentino con lei le buone compagnie, imperciocchè la vera divozione, non è nè brusca, nè selvaggia: Anzi la solitudine mal regolata spesso serve ad irritar vie più le passioni;

farſi ad un diſsipatore, o altramente vizioſo.

Biſogna badar bene a non prendere al di lei ſervigio perſone che non abbiano il ſanto timor di Dio, perchè queſte ſono capaci di commetter qualunque male; E biſogna nel trattarle, evitare le due eſtremità cioè l'alterigia, e la troppo familiarità, perchè la prima offende il carattere di uomo, e la ſeconda ripugna a quello di ſervitore; E la Religione, l'equità, e la giuſtizia comandano, che abbia ogni uno quel che gli ſpetta, e che ſi oſservi l'ordine in tutto e per tutto.

Ottima coſa è il viſitare ſovente qualunque chieſa, ma meglio ſarà di frequentare maggiormente la propria Parrocchia, affinchè il Paſtore non ſolo non perda di viſta, ma veda ſpeſso le ſue pecorelle; ſecondo il preſcritto de' canoni

Canoni, e ſecondo l'antichiſsimo uſo della Chieſa.

Del reſto io ſon perſuaſo, che V. S. Ill.ma non ha biſogno de' miei conſigli, sì perchè i di lei lumi le fan conoſcere meglio di me, quanto le ho detto di ſopra, sì perchè la buona volontà val più, che tutte le ſpeculazioni poſsibili: E ſe ogni Regno impara a regnare; che non dee ſperarſi dall' occhio vigilante di una madre sì pia, e sì amoroſa, quanto ella è? Degni dunque gradir ſolamente la mia prontezza in ubbidirla, e credermi, qual ſono, coll' oſsequio più verace, di V. S. Ill.ma

Roma, 15 Marzo 1754.

LETTERA LVI.

Al Signor Conte ALGAROTTI.

AMAB.^mo E GENT.^mo SIG.^r CONTE,

Alla mia precedente del 29 paſſato, aggiungo con queſta, che ho alla pur fine conſegnato i pieghi, e adempite le commiſſioni che reſtavano in dietro. Le riſpoſte ſu' primi vi perverranno a dirittura col corriere venturo; e circ' al reſultato delle ſeconde, non mancherò di darvene avviſo, quando verrà il tempo: Ed ecco quello che mi occorreva dirvi colla preſente. Ma, è egli forſe il tutto! Eh; non Signore. Quanto più rileggo le voſtre lettere, quanto più medito i voſtri ſcritti, i voſtri coſtumi, e le belle qua-

lità del voſtr' ingegno; tanto più creſce (ma creſce a diſmiſura) l'amore, e la ſtima che vi devo.

Alle corte. Penſateci voi, come avete a fare colla voſtra Filoſofia, affinchè io vi veda nel Cielo, perchè io non conſento, io non voglio affatto, perdervi di viſta per un eternità.

È impoſsibile, a chiunque abbia avuto la ſorte di conoſcervi, il contentarſi di amarvi ſolamente per un ſpazio di tempo limitato, perchè voi ſiete uno di quegli uomini ſublimi, deſtinati per far onore all' umanità; riunendo, ciò che è sì raro, talenti ſuperiori, e luminoſi, ad un cuore buono, umile, ed incorrotto.

E chi comprende meglio di voi, come l' accennato amoroſo deſiderio poſsa eſtenderſi al di là dal ſepolcro? Voi che poſsedete un anima, la quale manifeſtando sì

pompoſamente tante ſue facoltà ſpirituali; convince, e perſuade voi, e tutto il mondo, ch' ella non è materia, nè coſa mortale. Un uomo di mente acuta qual voi ſiete, che vede, che gli anni paſsano ugualmente pe' Filoſofi, che pegl' ignoranti; penſa ſenza dubbio alla cauſa finale, e per conſeguenza, a prepararſi la ſtanza in Paradiſo, Come bramo, e come vi auguro, per comun bene. Così ſia.

Ed eccovi, amabiliſsimo Sign. Conte, fatta la predica in poche ed amichevoli parole, per non diſguſtare, nè annojare un bell' ingegno. Se ſi predicaſse così, voi andereſte dunque da quando in quando ad aſcoltare il Predicatore: Ma ſapete voi che l'aſcoltarlo non è abbaſtanza? Debbe in oltre il ſermone penetrar nel cuore, e gettarvi profonde radici: E poſto tutto ciò neppur mi baſta,

Io pretendo che' l braviſsimo Algarotti che ha travagliato tanto in favor della Filoſofia, ſi provi un poco ad impiegare il ſuo zelo, in ſervigio della Religione: Sicchè da famoſo, e chiaro Filoſofo, divenuto egregio, e celeberrimo Apoſtolo, ſtupiſca ed illumini co' lampi della ſua penna il mondo intiero. Allora io non ſo coſa direi; coſa farei; ove mi porterebbe l'eccesſo della gioja: Ma comprendo beniſsimo che acquiſterei nuove e doppie forze, per eſſer ſempre più il voſtro fedele amico e ſervitore. F. L. G.

Roma, 11 *Decembre* 1754.

LETTERA LVII.

A Monſignor ROTA, *Secretario della Cifra.*

MONSIGNORE,

Se V. S. Ill.ma degnaſse finalmente preſcrivermi un ora per unirci, io non mancherei certamente a venir da lei; e così non ſtenteremmo più per incontrarci. Quanto a me le confeſso, che lo aſpettar in vano, è'l maggior mio tormento; perchè vedo, ch'l tempo è'l dono più prezioſo, che Iddio ci ha fatto; e come ſe fuſse un bene conceſso al ſaccheggio, ogni un vuole portarcene via una qualche parte; onde avviene, che ordinariamente ſi diſsipa con profuſione crudele, e ſorprendente. Quind' io mi ſtudio ad uſarne colla più gran gelo-

ſia; e malgrado queſt'attenzione, vedo, che mi ſfugge dalle mani, e che appena detta una parola, è già volato.

Si compiaccia dunque darmi i ſuoi ordini ſul detto punto, ed eſſer perſuaſo, che ſe non evvi, che certe date ore per aver l'onore d'oſsequiarla; io ſono però in tutt'i momenti, inceſsantemente, e ſenz'alcuna limitazione, co'più vivi, e co'più riſpettoſi ſentimenti del mio animo, di V. S. Ill.ma

Roma, 3 *Gen.* 1754.

LETTERA LVIII.

Al Gonfaloniere della Republica di S. Marino.

AMICO CARIS.mo

Colla grata voſtra del 4 corrente,

voi ſcherzate ſul punto della voſtra ſovranità; ma io la prendo ſul ſerio, e dico: Perchè un Gonfaloniere di S. Marino non può acquiſtarſi glorioſa fama, al pari de' più grand' Imperatori della Terra? La coſtoro reputazione naſce dalla grandezza della propria anima, e non già da quella de' loro Imperi. È lungo tempo, che conoſco, come la voſtra è fatta, ſicchè governando virtuoſamente, come fate, da vero padre di famiglia, queſto è appunto quanto richiedeſi, per acquiſtar merito preſſo Dio, ed illuſtre rinomanza appreſſo gli uomini.

Pochi migliaja d'abitanti, pochi miglia di circuito coſtituiſcon tutta la voſtra Republica. Che per ciò? anzi tanto meglio, perchè forſe queſta è l'unica cagione, che non vi ſi conoſce, nè guerra, nè diſcordie, nè tempeſte civili, nè altr' ambizione, ſe non quella

di mantenerſi *in ſtatu quo*, riguardo alle nazioni ſtraniere; e di ſoccorrerſi ſcambievolmente con amore e carità, per coſtume antico, riguardo ai paeſani.

Oh quanto è al mio guſto coteſt' angolo di terra, benchè sì picciolo, e quaſi incognito ai Geografi! Felice è colui che vive in eſso, e non in mezzo al fracaſso che bataſsa le gran Città; e non in mezzo alla grandezza che fa ſoſpirare amaramente i piccoli; e non in mezzo al luſso che corrompe le anime, ed accieca gli occhi. Oh quanto volentieri pianterei la mia tenda in coteſto angolo in cui, già da lungo tempo per l'amicizia che vi porta, il mio cuor ſi trova!

Io non vedo più bella coſa, che l'eſser alla di lui teſta. Il voſtro giogo è leggiero, e facile ſopportare; laddove la ſovranità è per ſua natura una eſorbitante

ſalma, e quaſi impoſsibile a portar per forze umane. Voi potete facilmente, voi ſolo veder tutto, ed accorrer in perſona a tutt' i biſogni; ma per governar una vaſta Monarchia, è neceſsario multiplicarſi, e prender ad impreſtito gli occhi altrui, come tanti teloſcopj, ma che ſono ſpeſso infidi, e guaſti.

Intorno ad un gran Principe, tutto è inſidie, reti, viſchio, e panie; e quando crede, che gli ſi fa un umile, e riverente corteggio, ſi tende ſolamente ad ingannarlo. Se è debole ſi mette ogni arte ad alimentar vilmente le ſue paſsioni: ſe è pio, ſi finge deſtramente divozione, e ſi chiama al ſoccorſo l' ipocriſia: ſe è crudele, ſi pongono malizioſamente in opra tutt' i ſofiſmi, per fargli credere, ch' è giuſto. In ſomma tutto coſpira, e fin anche i rivali iſteſsi accordanſi tra loro per oc-

cultargli la verità; onde non gli reſti altro ſcampo, che andar a cercarla nel proprio cuore. Ma la verità è come que' medicamenti amari che, quantunque ſiano ſalutari, ſpiacciono non però infinitamente al guſto; e per ciò s'egli non l'ami paſsionatamente, non potrà mai trovarla; e ſarà da compiangere, come tanti altri Principi de' cattivi regni de' quali ſono piene le iſtorie.

La verità è l'unica buon' amica di coloro, che tengono in freno in Popoli; ma nelle gran Corti, ſe pur ſi vede, non è veduta, che per obliquo, e da lontano; onde ſpeſso i Regnanti s'ingannano, ed in vece di darle acceſso, la prendono per un torbido ammonitore, che conviene mandar in eſilio, o rigoroſamente punire. In S. Marino al contrario voi la vedete da vicino, ed in linea retta; e voi l'accogliete

virtuoso, e puro, riesce impossibile di poter odiare una Religione, che insegna queste virtù; e comechè è ordinariamente il cuore, che dà moto alla lingua; quando io vedo, che certi scrittori anatemizzano la nostra Religione, e fan nell'atto medesimo rimbombarei loro fogli con le voci di *Umanità*, *Legislazione*; io ne conchiudo senza timor d'ingannarmi; che costoro voglion burlarsi del Publico; e che internamente non amano, nè la Giustizia, nè la Patria, ne'l Genere Umano.

Ed eccovi, poichè volete saperlo, da qual parte attaccherei i Filosofi moderni, se avessi forze bastanti. Ma io parlerei loro come un autor veridico, ed imparziale, non solo senza collera, ma da tenero amico, zelante per la loro eterna felicità quanto per la mia; E renderei spesso giustizia alla

ſuperiorità de' loro talenti, ed alla bellezza del loro ſpirito, in quelle parti ove lo meritano; onde mi luſingo, che mi conciliarei il loro amore, benchè loro antagoniſta, e benchè gli obligaſsi a gridare ſpeſso ſtante gli argomenti preciſi che gli ſtringerei contro.

Ma non eſeguirò queſta opra, perchè quì non ſi gode quella beata tranquillità, e quella ſpecie di celeſte calma, che regna in S. Marino. Del reſto ei pare, che queſta invidiabile quiete ſia funeſta alle ſcienze, ed alle belle lettere, giacchè nel catalogo degli uomini illuſtri non ſi vedono regiſtrati molti voſtri Concittadini. Onde durante ancora la voſtra carica, io vi conſiglio di ſtimolare i voſtri *Sudditi* : Ma fate preſto, perchè il voſtro Regno non è mica quello di cui è detto, che *non avrà mai fine*. I talenti vi ſono, ſicchè non ci vuol altro,

che mettergli in moto.

Ed eccovi finalmente una lettera che vi parrà forſe più lunga, che i voſtri ſtati: Ma riflettete che occupandoſi il mio cuor ſpeſſo di voi, non poteva in dettando eſſere breve. Quando ſi è ſtato compagno di ſcuola, biſogn' amarſi, e biſogna ſcriverſi così. Fatene dunque altrettanto, e ſia la prima lettera, che mi ſcriverete, più lunga del ſolito; continuandomi non però le care novelle di voſtra buona ſalute; come intanto vi confermo di me, dandovi un caro abbraccio, ed un caro addio.

Lettera LIX, al Signor Conte N. N., *in Latino.*

Lettera LX, ad un Religioſo Conventuale, *in Latino.*

Lettera LXI, al Signor Cardinal Spinelli, *in Latino.*

LETTERA LXII.

Al Signor Abate LAMI.

GENTILISSIMO SIGNORE,

Vi è un caos tale nella mia cella non men che nella mia testa, ch' io non saprei, come principiare, e cosa rispondere, sull' articolo della Poesia; se non si trattasse di scrivere a voi: ma il metodo che regna ne' vostri scritti, comunicasi a me in una certa maniera, e mi ajuta veramente a trovare il filo di questo mio Labirinto.

Farommi quindi a dirvi, che la vostra lettera è un capo d'opera, e che se resta cosa da desiderare, questa si è di vedere un poco la vostr' agilissima penna, applicata a caretterizzare il genio poetico

di ciaſcheduna Nazione; perchè ſebbene i poeti attingano tutti le iſteſse acque, ſi vede non però, che vi è grandiſsima differenza nell' indole della vena, che produce, e diſtingue il genio poetico delle riſpettive Nazioni. Il flemmatico Tedeſco ha un fuoco che ſplende, e fa lume; il viviſsimo Franceſe ha un fuoco che ſcoppietta, e sfavilla; l'impetuoſo Italiano ha un fuoco che arde e conſuma; ed il cogitabondo Ingleſe ha un fuoco che imbruna e che affumica.

Avete ben razione di notare, che le noſtre poeſie peccano ordinariamente per troppo abbondanza d' imagini, quando chè per far colpo giova riſparmiarle, perchè ciò ch' è più capace di ſcuotere il lettore, ſi è la ſorpreſa; e queſta ſvaniſce inſenſibilmente, e ſi perde affatto, quando tutto è d'una uguale bellezza.

Io ho in fatti oſservato, che mi annojo ben preſto d' un giardino in cui trovo, ad ogni paſso, caſcate d' acque, ed artificioſi boſchetti; ed al contrario non me ne ſazio mai, quando incontro, alla rara, e quaſi per caſo, delle grazioſe pergole di verdura, e delle acque ſorgenti. Le viole mammole pajon più belle, quando ſono naſcoſte a metà tralle loro morbidette foglie; e per altro e noto che quello che ſi naſconde eccita le curioſità.

Del reſto a me ſembra, che queſto difetto ha preſo piede anche nella proſa, onde dico: Felice quello ſpirito ſobrio, che ſa far un uſo moderato delle digreſsioni, degli epiſodi, e de' colpi, per dir così, d' aſpettativa! Felice qualſivoglia autore, che ſcrivendo ſa imitare la natura, la quale diſpone, e varia talmente le ſue perſpettive, che i noſtri

occhi non ne ſono mai ſtracchi! E ſi ſtancherebbero certamente di ammirare, ſe tutto foſse d'una magnificenza uguale. Ma ella, la natura, intorno al più fiorito, ed al più ameno praticello, innalza una ſterile ed arenoſa valle; ed alle falde d'un alpeſtre ed arido colle, fa ſcorrere il più chiaro fiumicino: Onde par che voglia inſegnarci a riflettere, che noi non conoſceremmo più la bellezza, ſe non aveſsimo ſpeſso ſotto gli occhi 'l men bello, o il brutto, per farne il paragone.

Un giornaliſta, che ſi ha acquiſtato fama sì grande quanto voi, può parlare da maeſtro, e può aſpettarſi di eſsere aſcoltato: ſicchè ripetete, amabiliſsimo Signor Abate, queſte lezioni, e ſperiam pure, di veder corretta l'ingordigia de' noſtri Poeti, che ſcialacquano le belle idee, am-

mucchiando, alla cieca, e come viene viene, oro ſopra oro.

Anch' io mi provai una volta a far de' verſi, ed ero ancora ſtudente, quando la crudel morte mi tolſe un caro amico, che la ſimpatia aveami donato; e mel tolſe quando, dopo una infinità di graviſsime, e ſerie rifleſsioni, fatte nelle noſtre ſolitarie paſseggiate, eravamo ſul punto di fatigare inſieme, per iſtruirci di coſe, che per allora non ci erano per anche note, ma che ardevamo di deſiderio di ben conoſcerle.

Nell' eccesso del mio dolore, ch' è ſempre vivo, non ſeppi trovare altro conforto, che mettermi a parlargli in rime; ben perſuaſo, e convinto come eravamo ſin dall' ora, che parendo quaggiù morire, non facciam altro, che aprire il varco alla noſtr' anima, per paſsare in una nuova ed eterna vita,

Fu egli un modello di virtù, ma la candidezza di cuore, e l'amor di Dio, ſignoreggiavano, e brillavano al di ſopra delle altre: Ond' io ſcelſi quindi l'azione principale del mio Poema; e credetti non poter far meglio, che prendere dalla campagna le ſimilitudini, le digreſsioni, e le pitture.

La mia fatica giunſe finalmente al termine; ed io ne era arcicontento: Ma mi ſi fe riflettere, che peccava appunto di profuſione d'immagini; onde fattane attenta conſiderazione, pervenni a conoſcere io ſteſso, che a forza di voler aggiungere adornamenti non avevo fatt' altro, che dipingere un arbore ingombro, e carco all' eccesso di rami e fronde; ma ſenza perſpettiva, e ſenza frutti, onde l'occhio dello ſpettatore trovaſse di che appagarſi, e reſpirare.

D'allora in poi, non ardendo più applicarmi a far verſi, mi ſon

contentato di andar leggendo i Poeti, e di fare delle oſservazioni ſu' difetti, e ſulle bellezze, che contengono: E mi è rincreſciuto ſolamente, di non eſser uno de' più bravi tra loro, per poter immortalizzare, e perpetuare con dolci carmi, la memoria del mio diletto, e virtuoſo amico.

Ma egli è ſcolpito profondemente nel mio cuore, e la di lui immagine mi ſarà ſempre preſente. Ed ecco come, quando non vi ſono talenti baſtanti, per eſprimere degnamente i dolci ſentimentj dell'amicizia, ricorrono i veri amici all' affetto che ſentono, ed offrono il cuore in contracambio.

Fate intanto aſtrazione da queſte mie care ſofferenze, e vi piaccia applicarle al caſo noſtro. Metteremi alla prova, e troverete che, ſe non ſo ſpiegar come voi, l'amicizia che vi ho dedicato, ho

almeno quanto biſogna, per portar meritamente il nome di voſtro vero amico e fedel ſervo. F. L. G.

Roma, 10 *Decembre* 1755.

Lettera LXIII, al Signor Baron de Kronech, *in Latino*.

LETTERA LXIV.

Al Signor DE LA BRUYERE, *Incaritato degli affari di Francia nella Corte di Roma.*

ILLUSTRISSIMO SIGNORE,

Mi alzai queſta mattina da letto, con un violento deſiderio di voler imparare qualche coſa; onde ſubito che ho potuto, mi ſon reſo per ben due volte, l'avanti e'l dopo pranzo, alla ſua porta; con animo di rubacchiarle almeno un' oretta per mia lezione: Ma non

non vi è ſtato modo di poter penetrare in quel ſuo prezioſo gabinetto, da dov'ella carteggia con quello di *Verſaglie*, in maniera tanto glorioſa per lei, quanto vantaggioſa per la ſua amabiliſſima Nazione.

Io là cui politica conſiſte a non averne alcuna, e che mal mi ſtarebbe d'affettarla, mi ſon ritirato, nel diſegno di non più venir da lei, ſe non mi chiama. Ma ſe pervengo a ſaper le ore ch'ella dà alle belle lettere, ſue buone amiche, io cercherò ogni ſtrada per trovarmici ancora; giacchè vengon ſempre fuori dalla di lei vaſta memoria, e dalla di lei viviſsima imaginazione, cos'eccellenti per adornare la mia, e per potermi un giorno rendere anch'io ameno, com'ella, nella converſazione.

Mi muojo di deſiderio di ſentir leggere la reſtante metà di quel

tal' eccellente manoſcritto, in cui miſchiati a meraviglia, i frutti ai fiori, e fattone il più bel quadro che poſsa mai preſentarſi ad un uom di guſto, Roma è dipinta al naturale, ed in maniera di poter ſoddisfare pienamente colui che deſidera conoſcerla a fondo.

Ha in fatti V. S. Ill.ma ſcelto il più bel tempo per poterne fare un ritratto migliore: Avvegnachè pare, che'l portentoſo genio di Benedetto XIV renda più intereſsante queſt' alma Città, all' occhio de' ſtranieri; e pare che le ſcienze s'induſtrino ad acquiſtar forze maggiori, per far con ciò a lui corteggio grato: Tanto è vero, che baſta la ſola perſona d'un Sovrano, per dar moto ed energia, anche alle coſe inſenſibili.

Ella intanto ch'è più, ch'eſprimer ſi poſsa, corteſe e gentile, non vorrà certamente laſciarmi languire nella mia brama: Sicchè

ſe mai ſi troverà qualche ora ozioſa, mandi la ſupplico, a chiamare *F. Lorenzo*; ed ei correrà ſubito, per provarle, che non vi è affar che tenga, nè ſtudio, nè viſite che poſsan ritenerlo, quando ſi tratta di poter aver il vantaggio della di lei prezioſiſsima compagnia, e l'onore di provarle il zelo con cui ſono, e ſarò eternamente, di V. S. Ill.ma

Roma, 2 Marzo 1753.

LETTERA LXV.

Al Medeſimo.

ILL.mo SIGNORE,

V. S. Ill.ma generoſa quanto un Re, mi accorda non ſolamente una, ma tre ore del ſuo prezioſiſsimo tempo; e di più laſcia la

libertà a me, per prenderle quando io voglia. Dimmani, ſe così l'aggrada, e ſe non mi farà paſsare un ordine in contrario; ſarò da lei al ſortir della Meſsa; Ma non ſi aſpetti già di vedere, come dice, il mio ſpirito poſto *in fiocchi*, perchè quando ha da far con lei, poſso ben ſtuzzicarlo quanto voglio, ei in vece di eleganza, non ſa trovar altro che timidezza proporzionata alla penuria de' ſuoi lumi; onde ſon ſicuro, che la farà da ſpettatore, e che toccherà a lei di ſupplire a tutto; il che per altro potrà rincreſcere anche a lei ſolamente, giacchè ella è altrettanto modeſto, quanto è dotto.

Ah! perchè non abbiamo ancora quì l'Eccellentiſsimo Sig.r Duca di Nivernois, queſto ammirabiliſsimo Signore la cui ſcienza intrecciata, per dir così, di roſe, e gelſomini, non laſcia mica vederſi, ſe non da' ſoli letterati; quantunque per altro, tutto il Pu-

blico conoſca la grandezza del di lui animo, e l'amenità del di lui genio. Il piacer ſarebbe doppio allora, e niente importerebbe, che la converſazione, per parte mia, languiſse. Ed ecco come, Ill.mo Sig.re, la noſtra umana ingordigia fa, che non ſiamo mai contenti; e che ottenuta appena una grazia, ſe ne vorrebbe un altra, e poi un altra, e poi per deſiderj, non ſi finirebbe mai.

Io finiſco queſta divotiſsima lettera con parteciparle, che altro non potrò portar meco, che una compoſizioncina fatta da un noſtro giovine; ma ſpero, che V. S. Ill.ma ne ſarà contenta, e riconoſcerà, che ne' chioſtri ſi trova anche del buon guſto; perchè quando i talenti ſono animati, e tenuti in eſercizio, ſpeſso anche quelli che pareano affatto ſterili, danno i frutti più ſquiſiti. E pieno di viviſsima gratitudine, e di pro-

fondisimo osequio, immutabilmente mi confermo, di V. S. Ill.ma

Roma, 3 *Marzo* 1753.

Lettera LXVI, al Signor Cardinal Querini, *in Latino*.

LETTERA LXVII.

Al Signor Conte Bielk, *Senator di Roma.*

Al primo momento che avrò, renderommi subito da lei per esaminare il manoscritto di cui degna parlarmi; ed ha ben ragione di dire, che in niun' altra casa potrò trovarmi con mio più gran comodo; Imperocchè qual altro è maggiore, qual delizia è mai più grande nell' umana vita? che la bella libertà filosofica, la qual'

innalzandosi al di sopra delle grandezze umane, e scuotendo ogni giogo, agisce nobilmente senza altra guida, che'l proprio dovere; e si trova in mezzo ad una deliziosa solitudine, con provista d'eccellenti libri, e coll'assistenza d'un Padron di casa, il qual non ha chi lo sorpassi, nè in affabilità, nè in gentilezza.

Ella è intanto portata a credere di non esser felice; ma degni riflettere, che la sola tranquillità di cui gode, val più che tutt'i pregi insieme di que' superbi, e magnifici Romani, che dominaron il mondo, da quello istesso Campidoglio ov'ella risiede. Coloro furono, malgrado la loro famosa sapienza, sempre in mezzo alle tempeste, ed ella si trova in un porto sicuro. Roma antica ondeggiò incessantemente tra le guerre, e Roma moderna è oramai la Città di cui il Profeta

dice: *posuit fines suos pacem.*

La pace onde gode la Repubblica, la tranquillità personale, pochi libri, e pochi amici costituiscono, a ben considerarla, la felicità d'un particolare: Ed al contrario la copia delle ricchezze, e'l maneggio de' grandi affari, non servono in sostanza, che ad allontanarlo da questo importante fine, mentre lo tengono a bada, co' fumi della gloria, e de' sommi onori.

E vero che l'ipocondria è'l più grande de' nostri nimici, e che se perviene a metterci le branche addosso noi siam perduti: Ma una mente illuminata come la sua non la teme, anzi neppur l'oppressante noja. Quanto a me, io non conosco questa passione, se non per le definizioni, che ne ho letto; e se mai sento che vengano a bussar alla mia porta, correrò subito da lei. Ella sarà il mio

asilo; io profittero nel tempo stesso di tante sue cognizioni, e ripeterolle più spesso gli umilissimi sentimenti di venerazione, e di amore, onde mi vanto, &c.

Dal Convento de' SS. Apostoli.

LETTERA LXVIII.

Al Conte N. N.

Eh che burliamo, caro amico? Ditemi chiaro come, perchè, mi ho meritato un sì lungo abbandono? Fors'è'l timor di turbar le mie applicazioni; Ma non avete veduto che, quando voi venite, getto via la penna, lascio i libri, ed ogni altro piacer cede a quello di sentirvi, e di parlarvi? Non sapete voi, ch'io penso, che le persone che vengono a vederci,

non han che fare nè de' noſtri ſtudj, nè delle noſtre faccende; e che diſsapprovo altamente que' tali, che immerſi nelle loro applicazioni, vi ſtan lì eſtaſiati, e vi riſpondono quaſi ſognando, ſenza penſare, che dobbiamo tutta la noſtr' attenzione a chi viene in cerca di noi? Non ſapete, che mi ho quindi fatto una legge di bene accogliere, chiunque mi onora delle ſue viſite, fin anche gl'indiſcreti, poichè queſti ſono ancora nel numero del mio proſſimo? Or conſiderate poi, quanto voi ſiete per me, il ben venuto.

Son' oramai diciotto giorni, che non vedo l'Abatino, e temo, che... ma ſarà meglio tacerſi. Del reſto fate come me, e prendete per regola di non confidare più a chicchesſia, nè le voſtre corriſpondenze, nè i voſtri attachi. L'arte di ſaper tacere a tempo, è una gran virtù, e beato chi la poſ-

siede, e non dice nè più, nè meno di quello che dee dire. Accostumatevici dunque di buon' ora; ma senz' affettare discretezza, perchè la società odia que' che voglion fare i misterioſi; e la sagacità, anche la più ordinaria, e mediocre, indovina facilmente ciò, che costoro fan sembianza di voler tacere, in tutte le occasioni. Accostumatevi al segreto, ma senz' astuzia, perchè questo è un misero mezzo, che tosto si scopre, e fa vergogna; senza contare, che l'astuzia, e la probità sono incompatibili nell' istesso soggetto.

La Signorina, che vi si destina in moglie, ha, secondo il ritratto che mi si è fatto, tutte le buone qualità che possono desiderarsi; una divozione regolata, una modestia naturale, ed un umore allegro, ma senza capricci. Quando ci vedremo, vi dirò il resto. Venite dunque presto, e ve-

nite più tosto adesso, che dimmane, a colui che vi attende con ansia, e ch'è il vostro fedele amico e servitore, F. L. G.

LETTERA LXIX.

Al Padre CONCINA, *Dominicano.*

MOLTO REV.do PADRE,

Non solamente ho letto con gran piacere l'opera in cui V. Pat. molto Rev.da con veemenza veramente apostolica, attacca la scandalosa dottrina di que' Casisti che' l mondo accieca; ma io mi unisco alla voce del Popolo, che spesso è quella di Dio, e che l'esorta, e dice: *clama, ne cesses.*

S'egli è certo, che qualunque Religioso, o sacerdote di Gesù Cristo leggerà sempre con orrore, i costoro malnati libri che han

tentato insegnargli non esser peccato, anzi qualche volta esser carità, l'ammazzare o'l calunniare colui che attacca la nostra reputazione: Così ancora qualunque buon Cristiano, non che un buon padre di famiglia, arrossisce e muovesi a stomaco, in veder delle tesi sfacciate, che non solo vengon'a mettere in su certi quesiti, onde il pudor s'allarma; ma insegnano a distruggere fin anche la modestia, ed il buon costume, che rende sì bella la società umana.

È da stupire, che'n un secolo sì illuminato quanto il nostro, si trovi ancora chi si ostina, ad insegnare codeste perverse, e velenose massime: Ma per altra parte non è da maravigliarsi punto, che vi sia poi chi giudica, che'l di lei zelo in confutarle sia troppo amaro; perchè, generalmente, parlando non è possibile, in scrivendo, contentare tutt'i gusti; e

perchè per quanto riguarda in particolare all'intrapesa di V. Pat. molto Rev.da non si pon mente a ciò, che la Religione (quando il Dogma, o la Morale vengon ad esser attaccati) impone a coloro, che hanno l'obligo, e'l valore di prenderne la difesa.

La Chiesa sarebbe infestata di errori, se non vi fossero stati sempre, e da tempo in tempo, de' zelanti fedeli, che denunciando, e reclamando contro, han preso la sacra tromba, e dato il segno ai vigilanti Pastori, che son all' istante accorsi al bisogno, ed hanno arrestato il male nella sua origine.

Questo è in somma quel che V. Pat. molto Rev.da viene a fare colla detta sua lodevolissima opera; e questo si è, quanto posso brevemente dirle su tal proposito. Io desiderarei esser spesso, anzi sempre con lei per poter profittare

de' ſuoi lumi: Ma le di lei occupazioni, ed anche le mie impediſcono, ch' io mi appaghi. Dovrò quindi contentarmi di ripeterle, per iſcritto, giacchè non poſſo a voce, la profondiſsima venerazione, e'l grato oſsequio con cui ſono, di V. Pat. molto Rev.da

Roma, 7 Marzo 1753.

LETTERA LXX.

Al Signor Cardinal GENTILI.

EMIN.mo E REV.mo SIGNORE,

Per ubbidire, come devo, e come ambiſco, ad ogni veneratiſsimo cenno di V. Em.za, ſarò dimani a ſuoi piedi all' ora preciſa che degna preſcrivermi: Ma mi è impoſsibile di portar meco il noto ſcritto, perchè non è finito ancora. Farò ciò nonoſtante tutt' i

miei sforzi, per supplire colla memoria, la quale suol qualche volta assistermi bastantemente; Ed intanto pieno d'ossequio umilissimamente mi segno baciando gli orli della sacra veste, di V. Em.za

Roma, 7 Marzo 1752.

Lettera LXXI, a Monsignor Zaluski, Gran Referendario di Polonia, *in Latino.*

LETTERA LXXII.

Ad un amico Religioso, eletto Vescovo.

NON evvi, caro amico, grado più importante, e più terribile sulla Terra, che quello a cui, dopo esser voi stato l'umil Discipolo di S. Francesco, siete ora sul punto

d' aſcendere. L'impiego de' ſucceſſori degli Apoſtoli, è oggi tanto più laborioſo, e difficile, che i biſogni, ed i pericoli ſono molto maggiori, che non furono in quei primi tempi della Chieſa naſcente. Baſtò allora, per dir così, impiegare la gran forza nell' eſterno; ed oggi, raffreddato lo zelo, e la fede, non ſaprei dire, ſe un Veſcovo abbia biſogno più di forza per agire al di fuori di lui, e mettere in ſalvo le ſue pecorelle; o al di dentro di lui medeſimo, per reſiſtere alle illuſioni che gli fa il mondo, e procurare la ſalute della propria anima.

Quel ch'è ſicuro; queſto venerabile miniſtero non fu mai da forze umane. Lo Spirito Santo ſarà dunque, caro amico, la voſtra guida, e'l voſtro ſoſtegno: Ma poichè volete aſſolumente, che io vi ajuti, a far delle rifleſsioni ſu' voſtri oblighi, mentre vi prepa-

rate ad eſser conſagrato; ecco che vi ubbidiſco.

Portate ſul ſoglio Veſcovile una vera umiltà di cuore, e ſiate effettivamente il ſervo di tutti: Riflettendo che ſe quel poſto vi eleva tanto al di ſopra degli altri fedeli, queſto è appunto, affinchè voi riſplendiate da colà, come un ſole di tutte le virtù.

Penſate che dovete, a prezzo della voſtr' anima, rendere al Padrone Diretto, ſtrettiſsimo conto di ogni pecorella ſmarrita: Sicchè ſarà neceſsario vegliar giorno, e notte, accorrer da per tutto ſenza mai ſtancarſi.

Vi ſtia ſempre preſente, e vi faccia tremare quell' eſpreſsione dell' Apocaliſsi, ove ſono i Veſcovi nominati Angeli, per ragione della purità che debbono avere. E ricordatevi non eſser mica ſufficiente che nel lor particolare non abbiano neppur ombra di

vizi morali; ma qual ſale della Terra, come vengono ſoprannominati, ſono ugualmente nell' obligo di preſervar gli altri, dalla corruzione.

Sovvengavi di più, che la ſola Purità non baſta, ma che ricercaſi anche eſſenzialmente la ſcienza, in conſiderazione della quale l'Evangelo fa lor l'onore d'intitolargli *lume del mondo*; perchè debbono in ſoſtanza eſſere l'occhio de' chiechi, ed il piede de' zoppi. Quindi è chiariſsimo, che non baſta, che un Veſcovo ſia di ſanti coſtumi, e che ſi rapporti al conſiglio de' ſuoi ſavi; ma deve ſaper giudicare da ſe ſteſso dell' utile, e danno della ſua greggia. Altrimente la guiderebbe male, e ſarebbe facilmente ingannato, perchè chi non ſa giudicare, non ſa governare.

Procurate dunque, caro amico, di non riſparmiar fatica per infor-

marvi di tutto, e per esaminar tutto co' vostri proprj occhi : E pensate che come spesso la serpe sotto l'erbe ed i fiori, si nasconde la malvaggità sotto ai più santi, e men sospetti veli. State dunque attento a fin, che non siate il bersaglio degl' ipocriti, o de' scelesti delatori.

La Lettera di S. Paolo a Timoteo, che avete senza dubbio profondamente meditata, vi ha appreso, che un Vescovo dee ben guardarsi, di rassomigliare a quei Cristiani che, qual ricco epulone, nudrisconsi sempre a lauta mensa di delicati cibi, e vestonsi di porpora, e di bisso; non curandosi, che Lazzaro spiri di fame alla lor porta.

Quindi, caro amico, lasciate che i Canonisti disputino quanto vogliono, tra loro per opinare sulla porzione delle rendite, che possa un Vescovo, in tuta cos-

cienza, applicare a se stesso; giacchè 'l contentarsi di meno sarà sempre lodevole, e meritorio. Pensate, che ogni Cristiano debbe mortificarsi, e che S. Paolo riduceva il suo corpo in servitù.

Tra le ricchezze, e gli onori, ritenete dunque per voi il puro necessario pel decoroso mantenimento vostro, e della vostra Cattedrale; ma sia tutto il resto, impiegato a favor della Chiesa viva, cioè a favor de' Poveri. Che se l'elemosina è obligo essenziale di ogni Cristiano, molto più rigoroso e tremendo sarà per un Vescovo; perchè in realtà un Vescovo non è altro, che 'l Depositario, e l'Amministratore del Patrimonio de' Poveri, che furon sempre la causa finale, espressa o tacita, di quasi tutte le donazione fatte alle rispettive Chiese.

Siano adunque i Poveri, i vostri amici, ed i vostri fratelli, ed

anche quando ſi poſsa, ſenz' affettazione, i voſtri commenſali. Voi non potrete mai eſser condannabile per dar loro troppo; ſicchè laſciate, che in ciò, il voſtro generoſo cuore ſi ſodisfi appieno: E non temete di eſporre, anche ſe biſogna qualche volta, prudentemente voi medeſimo all' indigenza, perchè la providenza di Dio non manca mai. Aprite per ciò le mani nelle prigioni, nelle caſe, nelle piazze publiche, e date da per tutto, a fine di rappreſentare il divin Salvatore, che mentre veſtì la noſtra ſpoglia mortale, non ceſso mai di far del bene; ma ſopra tutto date allegramente: *hilarem datorem diligit Deus.*

La Lettera di S. Pietro a tutt' i Fedeli, vi ha ſimilmente inſegnato, che lo ſpirito di Gesù Criſto è un ſpirito di dolcezza e di umiltà, e non mica di dominio; onde un Veſcovo ingannato,

credeſse dovere, ad imitazione de' Principi della Terra, dominare anch' eſso ſugli Eccleſiaſtici, confidati alla ſua cura.

Penſate, che un Veſcovo non ha maggiore poteſtà che un ſemplice Sacerdote, intorno al Corpo *vero* di Gesù Criſto; ma che realmente in riguardo al Corpo *miſtico*, riceve autorità ſopra al Sacerdote, in ciò che appartiene alle operazioni dell' Eccleſiaſtica Gerarchia, e quindi regge tutta la ſua Dioceſi, come la teſta regge tutto il corpo.

Prefiggetevi queſta verità in mente, e ſaravvi poi faciliſsimo di reputare anche i ſemplici Sacerdoti, non che i Parochi del voſtro diſtretto, come voſtri uguali; ſpecialmente nell' ordine della carità. Serva loro la voſtra Caſa, tanto che ſarà poſsibile, di oſpizio; E riceveteli come figli e come compagni, ma non già co-

me ſervitori; riflettendo ſempre, che la gloria di queſto mondo paſsa come il fuoco della ſtoppa; ſicchè torna più conto di avere a cuore il titolo di Padre, e di ſervo, che quello di *Monſignore*.

Affinchè i voſtri Dioceſani vedano, che hanno un buon Paſtore, amoroſo, e zelante in tutte le circonſtanze di loro vita; affatigatevi tanto ch'è poſsibile, di amminiſtrare anche voi indiſtintamente co' Parocchi, ogni ſacramento ai Particolari, e ſpecialmente ai Poveri; ma ſopra tutto vi ſovvenga ſempre, che la predicazione è un obligo anneſso alle oſsa del Veſcovo, e che ſenza legittima, ed urgentiſsima cauſa, non lice eſentarſene.

State ben attento, quando ſiete nel caſo di far la ſcelta d'un Vicario Generale; ma nelle congionture, non ſiate alieno di delegare altrui, come fa il Papa,

le

che che ſiano le apparenze di una felice, ed inſolita naturale attitudine; un ragazzo in parendo ragionare ſu detta ſcienza, non fa altro, che ripetere le coſe, a un di preſso, come un pappagallo.

La mente, e lo ſtomaco de' ragazzi devono eſſer trattati con l' iſteſsa precauzione. Dee cominciarſi a dar loro un alimento leggiero, e paſsar poi a poco a poco, ed a grado a grado alle vivande ſolide, e ſoſtanzioſe; in maniera chè ſi eviti ſempre di peccare, nè in quantità, nè in qualità.

Per impedire che i gioveni non ſi annoino in una lunga lettura; per mantenere la lor mente ſempre freſca; e per adornare la loro imaginazione di fraſi, di deſcrizioni, o di figure; è eſpediente preſentar loro alternativamente un libro allegro, ed un libro ſerio. Per queſt' oggetto ſarebbe la Poeſia ugualmente buona che la

Proſa, poichè vediamo, che Virgilio non è meno facondo, che Cicerone. La Poeſia anzi raffina più ſulla perfezione delle lingue: E ſi aggiunge in oltre, che per poter leggere lungo tempo, non che per poter far verſi, biſogna cominciare di buon ora ad aver le opere de' Poeti tralle mani.

Ma la Poeſia, come tutte le altre coſe umane, ha i ſuoi grandiſsimi inconvenienti; ſicchè preſcindendo dall' abuſo che ſe n'è fatto contro la pudicizia, e contra i buoni coſtumi, il veleno, ed il pericolo è oramai nella radice; Perchè quando non dovrebbe ſervire, che per preſentare ſotto un bello ed amabile aſpetto la Virtù, e la verità pura; impiega la ſua arte luſinghiera a favor delle paſsioni, o delle illuſioni; ed a forza di dar corpo ai fantaſmi fa ſpeſso paſsare le debolezze, anzi i vizi umani, per azioni virtuoſe.

Onde acceſa l'immaginazione dell' ineſperto Lettore, ſpecialmente de' ragazzi, che averebbero più toſto biſogno di frenarla, ſoccombono all' impero della fantaſia, già da ſe ſteſso pur troppo potente; ed adottano, ſenz' accorgerſi, una maniera di penſare, fondata ſulle chimere, che diventa ben preſto la regola maeſtra della loro condotta e gli rende infelici in tutta la loro vita; ſpecialmente quando vengono ad eſperimentare, che non vi è neppur l'ombra, ove per la menſogna ed eſagerazione poetica, crederono trovare la bella Virtù, e la ſorgente della lor felicità.

E ſe un giovine ha la ſorte di ſcampare da queſto pericoloſo incanto della Poeſia, che magnificando le delizie mondane, lusinga le paſsioni, e lo fa correr dietro all' eroica amicizia, agli amori Platonici, o alle altre Virtù Pagane;

darà ſempre in un altro ſcoglio; che è di renderſi, per troppo parlarne, e per volerne far uſo ad ogn' iſtante, inſopportabile alla ſocietà, e farſi reputare un vero matto.

L'eccezione potrà dunque aver ſolamente luogo per quei ragazzi, che naſcono colla vena Poetica, e che non potendo, come raccontaſi di Ovidio, reſiſtere alla dolcezza de' verſi, acquiſtano poi il grande onore di divenire de' Danti, degli Arioſti, de' Taſſi, de' Metaſtasj, de' Milton, de' Corneille, &c.

Ma per i voſtri figli vi prego, caro amico, di andar cauto, nel fare preſentar loro i Poeti, perchè il pericolo di produrre colla coſtoro lettura una imaginazione alterata, che eſtendeſi poi ſulla maniera generale del lor penſare, e del loro agire, è più grande che non ſi crede. Ed in queſto ſenſo

ſarebbe forſe meglio di laſciare che facciano queſta lettura da loro ſteſsi, quando averanno acquiſtato cognizione baſtante del mondo, per non laſciarſi abbagliare dalle falſe, ò eſagerate pitture, che ne fanno i Poeti. Ed intanto baſterà dar loro un idea ſuperficiale della Poeſia, ed eleggere delle coſette che, lungi dal poter nuocere, adempiono perfettamente il fine; quali ſono le compoſizioncine morali, di che la noſtra lingua abbonda.

Ben differente è pero la ſcienza, che fu per eccellenza detta *magiſtra morum*. Rendaſi quindi familiare a voſtri figli l'Iſtoria del Mondo, ſpecialmente quella della propria Nazione; mettendo per baſe la Santa Scrittura, ed una ſufficiente cognizione della Geografia antica, e moderna.

Ma, affinchè l'Iſtoria ſia veramente utile pe' coſtumi; è d'uopo

accompagnarla ſempre di brevi, ma ben ponderate rifleſsioni, che dando la giuſta direzione al raziocinio, ſi riuniſcano tutte a far vedere un Agente Univerſale, per cui l'uomo, come i grand' Imperi, e fin anche un erbetta, con ſimiliſsima legge, naſcono, creſcono, e montano ſino ad un certo grado d'aumento, e non più; e quindi decreſcono, e ſcendono al baſsò, per andare tutti a morire, ciaſcuno giuſta la propria *fine*, ed a ſeconda de' decreti eterni.

Senza queſta attenzione l'Iſtoria ſarebbe un ſterile ammaſso di epoche e di fatti, che piantandoſi, come un enorme ed importuno boſco nella memoria, impediſce che la mente poſsa vedere al di là, e trovare nelle vicende degli antichi, di che iſtruirſi, e che rapportar al fine principale; il quale debb' eſsere non ſolamente d'imparare a conoſcere, come, e per quali cagioni il cuor umano

si muova, come le passioni s' infiammino, e si rallentino, e come l'anima sia da questi agitata, ed afflitta; ma ancora di abilitarsi a discernere in tutte le cose l'azion di Dio, che sempre padrone di qualunque evenimento, fa nascere, dirigge, sostenta, e determina il tutto a suo piacere, per adempimento dè suoi inescrutabili fini.

Il nostr' occhio mortale non può mai, malgrado tutte le meraviglie dell' universo, vedere Colui, che n' è l'anima, e'l moto, perchè la materia non può aver conoscenza della sostanza spirituale: ma quando l'occhio della mente è assistito da' lumi delle Fede, e si avvezza a riflettere; comprende ad evidenza, che tutto quello che accade, ha una causa primaria, e che questa non può esser altro, che Iddio. Sicchè studiando come sopra l' istoria, è egli questo

il vero mezzo di far progreſsi nel cammino delle ſcienze.

Noi abbiamo altra volta parlato degli altri ſtudj, e ſpecialmente della neceſsità d' una buona Logica, come quella che facendo per dir così l'anatomia delle noſtre idee, ſvela gli equivoci che ſono nella radice delle lingue, raffina il ſenſo comune, ſcopre i fonti degli errori, ed inſegna a ragionar con ſicurezza, il ch' è il fondamento di tutte le ſcienze. Ma non devo omettere alcuni altri avvertimenti, contro il cattivo uſo che ſi fa della Rettorica.

Procurate, che i voſtri figli comprendan bene, che la bella Eloquenza non conſiſtè mai, in ſcontorcere fraſi, od in ammucchiar ſinonomi, ed epiteti, a dritta, ed a manca.

Le lingue ſono fatte, per eſprimere altrui quel che ci proponiamo in mente: ſicchè il forte fu,

e ſarà ſempre *il ben concepire*. L'elocuzione ſarà tanto più bella, quanto più ſarà eſatta, pura, e degna del penſiere che ſi eſprime, perchè così va dritto a ſvegliare le idee corriſpondenti nell' imaginazione dell' Uditore; E quanto più ſarà comoda, ſemplice, e naturale, perchè tutto quel che ſente sforzo, ſpiace, e ſtanca.

Fate, che i voſtri figli pervengano a conoſcere, che vi è una certa ſemplicità di eſpreſsione, che non ſolo non toglie, ma anzi accreſce nobiltà al penſiere: E che vi ſono poi certi vezzi, de' quali la noſtra lingua abbonda, che ſervono, come tanti colpi maeſtri per dar l'ultima mano alla pittura.

Per cogliere queſta ſemplicità di eſpreſsione, biſogna per lo più delle volte che 'l cuor s' inveſta, al pari della mente, del penſiere che ſi vuole eſprimere, e narrar

fedelmente quel che detta il cuore: ſtudiando (queſto e'l preggio dell' opra) a trovar le parole più proprie a ſpiegarlo, per quanto è poſsibile, ſenza equivoco, ſenza eſagerazione, ſenza diminuzione, e ſenza proliſsità.

I vezzi poi aggiungono armonia allo ſtile, e vivacità al penſiero, e ſpeſso ſuppliſcono ad un vocabolo che biſogna, ma che non abbiamo o pur ché non ſovviene. Il ſomminiſtrare i vezzi è faccenda dello ſpirito, che preſenta a propoſito, o pur del Genio che crea all' iſtante, immagini analoghe, e che la noſtra lingua rieſce sì bene a ritraere: O pur è faccenda della memoria, che forniſce a tempo quelle delicate e grazioſe eſpreſsioni, che ſono proprie a ciaſcheduna lingua in generale.

Il Penſiere in ſomma è l'oggetto che ſi dee dipingere; e le parole ſono i colori ed il pen-

nello: ſicchè è chiaro, che devono le parole dipendere dal penſiere, e non già il penſiere dalle parole.

Se 'l Penſiere foſse, come le coſe materiali, coſa ſtabile, ed eſpoſto agli occhi, la bella Eloquenza ſarebbe più comune, che non è. Ma poichè la mente ondeggia ſempre e corre da idea in idea, è faciliſsimo, che per una nuova idea che incontra, perda di viſta il penſiero primario, e quindi ne faccia una pittura difettoſa. Ond'è importantiſsimo di avvezzare di buon ora i fanciulli a fiſsare, ed a farſi, col riandare più volte il penſiero di cui ſi tratta, un embrione profondo in loro mente, pria di metterſi a componere.

In queſto modo prenderanno i voſtri figli del guſto per la vera, e dell' avverſione per la preteſa eloquenza; la quale, avendo perduto di viſta il ſuo ver' oggetto,

ſi è tutta gettata ſul gioco delle parole ampolloſe, e quaſi quaſi ſu quella ſpezie moſtruoſa di metafore che farà ſempre ſudare freddo chi s'imbatte a leggere colui che diſſe: *ſudate, o fuochi, a fabricar metalli.* E conoſceranno nel tempo ſteſso che non è meraviglia, ſe ſi preferiſce a giorni noſtri un linguaggio ſtravagante e bizzarro, alla pura e maeſtoſa locuzione de' buoni Oratori, perchè l'uomo ſi ſazia anche delle coſe buone, ed ama le nuove, benchè difettoſe.

Del reſto per formar lo ſtile, le regole ſono quaſi ſempre inutili per i ragazzi, perchè ſono troppo metafiſiche, onde val meglio di metter loro ſotto l'occhio, come altrettanti modelli quegli autori che hanno determinato il guſto del noſtro ſecolo; giacchè come il proverbio dice: *Veder fare; ſaper fare.* Ma è dimeſtieri

ſtare attento, che non ne diventino, come ordinariamente accade, ſchiavi, e ſervili imitatori. Onde mentre che le altre lingue, che han meno fondo, e meno, per dir così, panno da tagliare, brillano; la noſtra languiſce per certa uniformità di ſtile, ſpeſsiſsimo duro, e quel ch'è più, ſpeſsiſsimo difficile ad intenderſi da nazionali ſteſsi, non dai che Foreſtieri.

E pure non vi è oggi Nazione culta, che non ſcriva nella propria lingua e che quel che ſi ſcrive, non s'intenda fin anche dalle donnicciuole. Onde vien dunque la diſgrazia dell' Italiana, ſe non dal gran numero de' ſervili imitatori?

Imperocchè malgrado l'eſempio che uomini valenti ci han dato, ſpecialmente in queſto ſecolo; noi non ardiamo ancora sbandire intieramente quello ſtile af-

fettato, che taluno ha introdotto e che conſiſte in riempire i ſuoi ſcritti di voci rancide, inuſitate e ſpeſso improprie, ed in dare alla coſtruzione, il meno che ſia poſsibile dell' ordine naturale.

Ma i foreſtieri, lungi dall' arreſtarſi ad imitar ſervilmente, neppure quegli autori che han perfezzionato la loro lingua, ſi fan pregio di arricchirla con nuove eſpreſsioni: E la loro regola non è già di eſser ſcrupuloſi di non avanſare nemmeno un vocabolo, ſe non nel ſenſo che lo abbia uſato talun che fa teſto di lingua; ma più che ogni altra coſa la loro regola ſi è di ſeguire l'uſo corrente di chi ſa ben parlare, e di quei ſcrittori, che ſi vanno acquiſtando fama, per la chiarezza, per la facilità, e per la vaghezza dell' eſpreſsione.

Chi può negare, che i foreſtieri non penſino in ciò meglio

di noi, giacchè trattandosi di lingua vivente; che pazzia è mai, pretendere di toglierle la libertà che ha di variare, e volerla forzare (il ch' è impossibile) a servirsi dello stesso stile che fu in uso, secoli sono! E di più chi non vede, che mentre ci ostiniamo in questa vana impresa, priviamo la nostra favella di mille nuove bellezze che potrebbe acquistare, mercè le buone circostanze de' tempi; avvegnachè non è da dubitarsi che le cause fisiche o morali non contribuiscano infinitamente all' aumento, o deteriorazione d' una lingua?

Questo articolo averebbe bisogno d'una dissertazione a parte; ma quanto ho detto basta, anzi soverchia, per l' uso che dovete farne. Onde lo terminerò con riflettere, che l' abuso dell' imitazione è anche la causa per cui abbondiamo di uomini di una

prontezza mirabile per richiamare a lor voglia in raſsegna le idee; e ſcarſeggiamo di quelli che ſanno mettere a profitto queſta grande prerogativa, e crear delle bellezze originali. Perchè quando il proprio ſpirito non prende il volo, un uomo non fa altro in ſoſtanza, che ſeguire macchinalmente il cammino battuto, e copiare, ſenz' avvederſi, il Genio di un Autore, in vece di produrre il ſuo.

Vi conſiglio per ciò a ripeter ſpeſso ai voſtri ragazzi queſti avvertimenti, e dopo aver loro fatto eſaminare l'elegante e bella maniera di penſare di alcuni buoni Autori, finire con dir loro; Che ne penſate? Ed obligarli a metter in iſcritto il lor penſiere; facendo di più notare, che 'l fonte dell' invenzione è ineſauribile, quando ſi ſa ſervirſene, e che ordinariamente il ſaperſene ſervire, non è altro, che 'l metterſi all' opra.

In fatti per poco che 'l cuor ſi ſcaldi, per poco che ſi oſservi il metodo, e per poco che ſi abbia di lettura, eſperimenta ogni uno che gli naſcono ſotto la penna delle belle coſette, che non avea per dir così neppur ſognato, quando ſi poſe a ſcrivere. Il genio accompagnando la marcia del racconto che la ſua mente ſcorre, incontra gradatamente ſempre nuove idee, e può quindi ſcherzar ſempre in nuova maniera, e crear delle coſe nuove: Laddove ſeguendo l'unico cammino che altri ha ſegnato, ſi paſsan triſtamente gli anni, per imparar ſolamente l'arte di far l'Eco.

Quando i voſtri figli ſaranno giunti ad una certa età, dovrà conſiderarſi l' educazione come finita, ed eſſer imminente il tempo di metterla in pratica. Onde ſarà allora eſpediente di parlar loro con più chiarezza della vani-

tà, e dell' inganno de' piaceri del mondo; de' danni che cagionano all' anima, ed al corpo; de' rimorsi che ne sono la conseguenza; e de' precipizj che in parendo sparger fiori, scavano sordamente sotto ai piedi.

Bisogna colle più forti espressioni, e cogli esempj che non mancan mai, far veder loro, che'l padre de' vizj è l' Ozio, perchè lascia in libertà la Fatansia; e questa, alterandosi come tra' sogni, pinge gli eccessi sotto i più belli colori, e con tal mezzo perviene facilissimamente a soggiogarsi tutte le altre facoltà della mente: E quindi, eretta in Tiranno, non bada più ai danni effettivi, non che ai pericoli possibili, nè dell' anima, nè dell' corpo; onde avviene, che un uomo giunge a condursi peggio, che se fosse un bruto.

Ma se in ogni tempo fa d'uopo

aprire il cuore, e far marciare avanti l' amor paterno; in queſta occaſione poi è neceſsario aggiunger di più un certo tuono da fratello, e da ſviſcerato amico; affinchè, convinti i figli della pura ed amoroſa paterna intenzione, ſi commuovano, e mettano veramente a profito i buoni avvertimenti che ricevono.

Gettati in tal modo i ſolidi fondamenti, ed elevata queſta gran fabrica dell' educazione; reſta poi l' elezione dello ſtato che è il più difficil paſso, ed il più tremendo ſcoglio, in cui la prudenza, e fin anche l' amore de' padri, e delle madri, ſuole andar ad urtare, e far naufragio.

Se volete, car' amico, ſentire il mio parere, ed eſaudire le mie ſuppliche ſu queſto punto, ſcuotete totalmente i pregiudizi, e laſciate alla Divina Providenza il penſiere di aumentare, o mante-

nere i beni temporali nella voſtra famiglia. Che che ne ſiano le apparenze, e che che ne indichi la buona riuſcita, che Iddio permette a coloro, che regolanſi unicamente co' fini mondani, egli è ſicuro che 'l potere di dare o togliere, è in mano di Dio; e che i Criſtiani devono ſolamente agire con fine primario di ottenere i beni ſpirituali, ed attenderſi di ricevere il reſto per un ſopra più.

In effetto; quanti eſempj non può produrre l'Italia, di cadetti che non avendo ſe non un miſero appannaggio, hanno ſenza ſortire dalla loro Padria, o pure coll' eſſer andati in paeſi ſtranieri, deluſo le apparenze mondane, ed onoratamente accreſciuto, in vece di ſcemare, beni e luſtro alla loro famiglia?

Laſciate adunque, caro amico, piena libertà a voſtri amati figli

di ſcegliere quello ſtato, a cui più inclinano, ſenza mai parlare nè far parlar loro, nè eſpreſsamente, nè tacitamente, a favore di qualunque profeſsione. E quantunque ſtante la buona educazione ricevuta, è da ſperarſi, che ſentano i dettami della Ragione, e ſi determino pel meglio; non permettete però ch' entrino nello ſtato che hanno ſcelto, ſe non ſia ſcorſo un lunguo tempo, dopo che ſi ſaran dichiarati.

Fate poi ſcorrere un anno di prova, ed in queſto mentre inſinuate loro di quanta importanza ſia, e per riguardo di queſto mondo, e per riguardo dell' altro, l' adempire fedelmente i doveri dello ſtato eletto; facendo loro a tal fine ſpeſso preſenti, i vantaggi ed i faſtidj di qualunque umana occupazione. Se ſi tratta dello ſtato Monaſtico, o del Sacerdozio in generale; e

d' uopo far lor conoſcere, che niuna cauſa dee far più tremare che l' aver la temerità di abbracciarlo per fini mondani: Laddove quando ſi va per vera vocazione, niente può uguagliarſi al dolce piacere di travagliare nella vigna del Signore, e di vederſi fuori delle tempeſte, che traggonſi neceſsariamente dietro le cure, e gli affari del mondo. Se ſi tratta dello ſtato Militare, o della Maggiſtratura, biſogna ſimilmente indicar loro i commodi, e gli incommodi; E così di tutti gli altri ſtati.

Dopo queſta precauzione fate una novena allo Spirito Santo, e ſe perſiſtono nella loro riſoluzione, laſciate pure, che ſotto i di lui auſpizi entrino i voſtri figli nel gran mondo. La Providenza farà il reſto; E voi intanto ſarete giuſtificato preſso Dio, e preſso gli uomini; la voſtr' anima benedirà ſempre il momento in cui,

malgrado l' uſo che ci tirannizza, ha preſo la generoſa, quanto giuſta riſoluzione di non profanare queſta ſagroſanta libertà: Ed in tal modo eſimerete voi ſteſso, non che i voſtri figli, dal pericolo d' un pentimento perpetuo, e da quei rimorſi crudeli, che portano la deſolazione nelle famiglie.

Del reſto, caro amico, io ritorno dove ho cominciato, e ripeto ſempre: adoperatevi a formare, ſecondo i precetti di Dio, il cuore de' voſtri figli; e tutto anderà bene.

Date loro de' danari, perchè poſsano far delle carità ed avvezzarſi ad eſser generoſi; ma ſtate attento all' uſo, che ne faranno; e ſe vedete il menomo bagliore di avarizia, o di altro vizio, ſtringete la mano, e fate che comprendano, che mediante l' abuſo che ne fecero, ſi hanno meritato, che

gli priviate, non dando loro più danari, del divino piacere di far delle carità, e liberare quei che trovanſi nelle pene: affinchè ſentendo il gran prezzo di queſta privazione, prendano di buon ora, amore alla virtù, e ſi ſentano forzati, dal loro cuore ſteſso, a diradicare i vizi naſcenti.

Trattateli a ſeconda della condizione, e dell' opulenza in cui Iddio gli ha fatto naſcere; ma ſia l' abbondanza interrotta da tempo in tempo; sì per dar loro un idea delle neceſsità impenſate, in cui può caderſi nel corſo della vita; sì perche comprendano, che la felicità continua e perfetta, non ſi trova mica in queſto mondo. E ſopra tutto abbiate penſiere di avvezzarli di buon ora all' umiltà, ed a conoſcere, che la ſuperbia è un vizio delle ſole anime baſse; onde ripugna ad un uomo nobile.

Procurate

Procurate finalmente di parer loro, ſecondo le circoſtanze, ora facile, ora difficile, ed ora giuſto; ma ſempre pien d' amore, e di equità; Perchè queſto mezzo è attiſsimo a far che i ragazzi i quali, malgrado l' apparenza, giudicano ſempre nel loro interno del merito de' loro gaſtighi, non trovando da ſcuſarſi, vengano nella dura neceſſita di condannar sè ſteſsi, e quindi diſponganſi, tanto più volentieri a corriggerſi per l' avvenire; ed imparano intanto a convenire ogni volta che han torto, il che è di sì grande conſeguenza in tutto il reſto della vita.

Ingegnatevi a far che trovino più di dolcezze, e di piaceri nella caſa paterna che altrove, affinchè la riguardino veramente come 'l lor nido, e non facciano come ſuol dirſi della neceſsità virtù, e come pur troppo ſi vede per colpa

di alcuni padri che, per naturale inclinazione, non ſono nè benefici, nè amici dell' ordine, quanto biſognerebbe, e quanto voi ſiete.

Ma mi accorgo, che in vece di finire, la mia penna corre, come ſe voleſſe farmi cominciar da capo, perchè ſi tratta de' voſtri cari figli che amo quaſi, quanto amo voi. Iddio gli benedica, e benedica le voſtre ſante intenzioni, affinchè l'educazione, che vi proponete dar loro, germogli per l' Eternità, ove raccoglieſi il frutto del merito de' buoni avvertimenti dati alla gioventù, ed ove ritroveranſi uniti i degni padri ai degni figli, per eſſer felici eternamente, come vi auguro io, che ſono pieno di ſtima e di vero zelo, voſtro fedele amico, e ſervitore. F. L. G.

SS. Apoſtoli, 16 Agoſto 1753.

LETTERA LXXV.

A Monſignor CERATI.

MONSIGNOR MIO ILL.mo

L' amicizia che mi portate, vi fa dire, che le mie lettere ſono di peſo ; ma affinchè queſta lo ſia veramente, io l' incarico di venire in forma, a raſsegnarvi tutt' i ſentimenti di amore, di riconoſcenza, e di riſpetto, onde ſon capace, onde vi venero, ed onde vi ſono conſagrato. In queſto ſenſo hanno eſse certamente il loro gran merito, perchè ſono ſempre animate dall' iſteſso ſpirito. Ma è poi chiariſsimo, che queſto lor merito non è altro, che un riverbero del voſtro, a cui biſogna, che ricorrano, ſe voglion valere qualche coſa.

Avevate ragione in dirmi, che'l Padre Agoſtiniano indrizzatomi è un vaſo odoroſo, che ſpira la dolce e ſalutare aura de' ſanti Padri. Io in fatti non ſaprei dire, ſe le di loro opere ſtiangli più impreſſe nel cuore, o nella memoria, perchè ne parla con tanta rapidità, che par che ſia una pura forza di retentiva; ma curva nel tempo ſteſso talmente il ciglio, e pronunzia con tanta enfaſi ed energia, che par che ſia ſolamente il cuore, che comandi, e dia moto al labro. Quelche è certo, ſi è che, per chi lo conoſce, queſto uomo è in ſoſtanza, un portento ed un libro a cui ſi può con piacere, andar a conſiglio.

Il di lui Eroe è con ragione S. Agoſtino, come Dottore univerſale, e come un ſpirito ſuperiore, che non potrà mai eſſer lodato a baſtanza, ſe non venga, come diçea un noſtro Vecchio,

un altro S. Agoſtino per lodarlo. Ma non ha guari, ch' eſsendo io in diſcorſo con un Eccleſiaſtico, mi venne in mente di dire, che potrebbe comporſene un bel Panegirico, raccogliendo in quà, ed in là, a guiſa d'un centone nelle di lui opere iſteſse i penſieri e l'eſpreſsioni; ma per intiero, ſenza che 'l Panegiriſta vi aggiungeſse cos' alcuna del ſuo.

Queſto Eccleſiaſtico miſe in pratica la mia idea, e vi riuſcì sì bene, che que' luoghi ſteſsi ſublimi e teneri, che S. Agoſtino impiegò ad altro propoſito, concorſero a meraviglia per fare il di lui proprio elogio. E l' eſclamazioni, ed i lanci affettuoſi, onde 'l panegiriſta fe uſo per legare inſieme le propoſizioni, e per reggere il filo del ſuo diſcorſo, ſervirono per penetrar meglio nell' animo degli uditori.

Ed ecco, come avete ſempre

più ragione di dire, che la vera eloquenza non consiste mica in far pompa di spirito, nè di parole; ma che ha la sua sede nel cuore il quale, fermentando la materia, ond' è agitato, ed infiammandosi in fine come il Vesuvio, erutta e manda fuori cose che stupiscono, ed operano effetti portentosi.

Speriam, dite voi, che i nostri Predicatori, ed i nostri Rettorici, riconosciuto oramai lo sbaglio, rientrino a poco a poco nel cammino; ma ditemi, quando?

Quanto a me, ei parmi sinora, che vi sono ancora de' momenti ne' quali i grandi oratori tremano per la paura di alterare con frasi studiate, la sublimità del pensiere, e che intanto, interrotti da questo timore, non trovano più, nè parole, nè stile. In vece di abbandonarsi all' energia del cuore,

parmi, che mettono lo ſpirito alla tortura, onde vengon fuori, de' penſieri ſforzati e delle fraſi ampolloſe; in luogo d'un aureo ſtile, che ſoſterrebbero ſino alla fine, ſe voleſsero ſeguir ſempre la natura.

In ſomma eccettuatone pochi, io vedo in quaſi tutti gli altri Autori moderni, ſolamente grazioſi fioretti, ma non già ſolidità e nervo di diſcorſo. Queſto vuol dire che generalmente parlando, non abbiamo altro ſinora, ſe non un eleganza che piace, in vece d' una robuſta eloquenza, che vi traſcina a ſua voglia, e che quando è d' accordo col cuore, s' impadroniſce di tutte le bellezze della natura e del genio, e pinge al vivo che che ſi voglia: Come avete fatto voi, in quella tal voſtra compoſizione, in cui mi parve di ſentir perorare Demoſtene;

che ſono pure ſcorſi tanti ſecoli che è morto.

Noi faremmo per altro ottimamente, ſe prendeſsimo per modelli i più bravi tra gli antichi Autori ſacri e profani; perchè quando ſi vogliano crivellar le coſe, troveremo, che dopo eſserci affatigati tanto per inventare, non abbiam fatto altro, che raccogliere le ſpighe ne' ſteſsi campi, ove coloro hanno mietuto.

Ed a queſto propoſito vi racconterò, ch' eſsendomi tempo fa, ſtata richieſta una prefazione per un libro di Geometria, mi ſon poſto *in fiocchi*, ed ho fatigato di cuore più d' una ſettimana intiera; ed ho creduto aver prodotto una coſa bella, ed affatto nuova. Or penſate voi, come ſono rimaſto mortificato e ſorpreſo, quando in appreſso ho trovato gl' iſteſsiſsimi miei pen-

ſieri, ſparſi in alcune pagine degli antichi.

Se dunque lo ſpirito umano non ha, ſe non un circolo ſteſso in cui aggirarſi, e fuor la cui circonferenza gli è impoſsibile ſortire; onde avviene che, circa alla ſoſtanza de' penſieri, tutte le generazioni ſi raſsomigliano; e differiſcono, per ragione della diſparità delle Lingue e de' coſtumi, o ſimili cauſe accidendali, ſolamente circa al colorito, o ſia genio dell' eſpreſsione: Perchè in vece di fare nuovi ed inutili sforzi, non imitare coloro, che l'hanno tentato prima di noi; e ſono riuſciti a portar l' arte alla perfezione, della quale è capace la mente umana?

Il Signor Sagri che è ſortito dalle voſtre ſcuole, e che mi è ſtato preſentato giorni ſono; mi parve veramente eſsere un giova-

ne di aſpettativa. Ma chi ſa, come capiterà? Io ne ho conoſciuto di quei, che non giungeva foreſtiere che non andaſse a vederli, come una meraviglia; E che poi ſono diventati meno che niente.

Qualche volta è un frutto prematuro, che abbaglia pella ſua rarità, e pe' ſuoi belli colori; ma che al momento in cui ſi ammira il più, e che ſi va per cogliere; divien vizzo, e cade a terra.

Speſso però i piaceri eccesſivi od illeciti, oppure certi impieghi meccanici, a' quali ſi danno, opprimono il loro ſpirito, e lo rendono inabile a più produrre. Ed ecco, giacchè volete il mio ſentimento, come conchiudo, che il tempo, in cui ſortono i giovani da' ſtudj, è 'l momento critico, che va a decidere della loro ſorte: E che intanto, malgrado le felici apparenze, non può ſapèrſi ancora, chi farà naufragio,

o chi giungerà felicemente al porto.

Ed oh Dio, quanto bisogna travagliare, e quanti pericoli schermire, pria che lo spirito umano giunga alla sua perfezione! Il mio è contento, perchè almeno comunica col vostro, a cui si raccomanda sempre più: Ed in questo mentre, intendendo aver per ripetuto quì, ed in mezzo di questa lettera, quando ho detto comminciandola; resto come sempre, vostro fedele amico, ed umil. servo. F. L. G.

Roma, 27 *Agosto* 1754.

Lettera LXXVI, al Signore Cardinal Querini, *in Latino*.

LETTERA LXXVII.

Al Signor Cardinal BANCHIERI.

EMIN.mo E REV.mo SIGNORE,

Sebbene non abbia ancora veduto quel Ferrareſe che degna indrizzarmi, ſon andato non però ſubito a parlare al Padre Guardiano di *Aracœli*, il quale arde di deſiderio di teſtificare a Voſtra Eminenza, quanto prezioſamente ſtima i di lei veneratiſsimi comandi, e la parte ch' ella ſi compiace di prendere a favore del cennato ſoggetto.

Se aveſsi tempo non mancherei certamente di fare un paſsaggio in coteſta Città, ch' era già celebre in tante maniere, e che ora lo è molto più, perchè ha

l'alto onore di poſsedere V. Emin. Ma ſe 'l ſepolcro d'Arioſto, che viſiterei ſenza dubbio ſulle prime, m' iſpiraſse come grazioſamente dice, qualche ſcintilla del fuoco poetico; io non vorrei farne altr' uſo, che' mpiegarlo a celebrare le ſublimi virtù di coloro, che le raſsomigliano; ed eſprimerle in belli verſi, in vece di queſta mia proſa cattivaccia; quanto l'ammiro, quanto le devo, e con quanta venerazione me le inchino, mentre reſto baciandole umiliſsimamente le mani di V. Eminenza.

SS. Apoſtol. 7 Gennajo 1755.

Lettera LXXVIII, ad un Canonico di Milano, *in Latino.*

LETTERA LXXIX.

Al Signor Abate LAMI.

AMAB.^mo E GENT.^mo SIG.^r ABATE,

Ah quanto, cariſsimo il mio amico, ſiete ſevero, verſo i poveri Autori! Riguardo all' ultimo, io non poſso affatto eſser del voſtro parere, ed eccone la ragione.

Voi ſapete, che vi ſon delle materie, che non han biſogno di allettamenti, per eſser avidamente accolte: E che tutto al contrario ve ne ſono delle altre, che non troverebbero neppur un Lettore, ſe non fuſser' accompagnate da uno ſtile brillante, che tenga luogo di lor paſsaporto, e di raccomandazione ſufficiente.

Il libro in queſtione, è della ſeconda ſpezie: E ſe l'Autore non è perfettamente riuſcito, in ſoſtenere una uguale bontà di ſtile, merita eſſer compatito; non ſolamente perchè è difficile di bene adattare al corvo le penne del pavone; ma perchè ha egli effettivamente delle belle mire, de' buoni principj, a de' vezzi in quà ed in là, che devon eſſer ſufficienti, per dichiarar il ſuo libro intereſsante. Alla fin de' fatti le negligenze dello ſtile, non devono far ſconoſcer affatto un libro; e ſpeſso un arbor è buono, quantunque a giudicarne dalla buccia, ſi crederebbe che non vaglia niente.

Per altro è veriſsimo, che ſiamo in un ſecolo, in cui ſi attende più alle parole, che alla ſoſtanza delle coſe; ed in cui le belle fraſi fanno ſovente la fortuna d'un libro. Vi racconterò, come una

nuova prova di queſte verità, che avendo io ſcorſo molte operette ſtampate in Parigi, di quelle che chiamanſi *brochures*, e non avendone inteſo verbo; preſi da ciò occaſione di parlarne ad alcuni Franceſi dottiſsimi, che mi capitarono nella ſettimana ſcorſa; e tengo da loro, che nè quì, nè altrove ſapraſsi mai, coſa gli Autori abbiano voluto dire, e che sì fatti libri han corſo colà, ſolamente a cauſa delle gentiliſsime fraſi e grazioſo ſtile. Quanto a Parigi, io non me ne meraviglio punto, perchè mi par naturale che ſi appaſsioni per queſte, brillanti quantunque ſterili produzioni, un paeſe che profeſsa amar ciecamente qualunque coſetta che ſvolazzi, brilli, o in tutt'altro modo concorra a dar graziette al ſuo veſtire.

Vorrei, che faceste l'analiſi de' due bei libri, che vi avviſai, già,

eſser quì comparſi ultimamente; il primo de' quali è intereſsantiſsimo, perchè eleva l'uomo al di ſopra de' ſenſi, e delle paſsioni; ed il ſecondo non lo è meno, perchè dimoſtra eccellentemente la ſpiritualità e l'immortalità dell' anima. *La converſazione* che' l primo fa *con ſe ſteſso*, è ſcritta in maniera, che può capirla, anche un ragazzo: Ma *gli Elementi* del ſecondo, ſono veramente *Metafiſici;* onde credo, che pochi ſiano in iſtato d'intenderli, ed è un peccato, perchè il metodo è belliſsimo, ed i penſieri ſono ſublimi, e netti.

Se detti libri non ſon ancora pervenuti coſtà, avviſatemelo, che ve li manderò da quì. Vorrei che faceſse preſto, perchè non oſtante le caville o ragioni che vado, per voſtr' ordine, inventando; io credo con tutta l'Italia, che' l miglior medicamento

che abbiamo ſin ora, perchè la noſtra ſonnolenza non ſi eſtenda, anche ſulla lettura e ſulle ſcienze, ſono i voſtri prezioſi fogli. Ordinariamente lo ſpirito umano ſi addorme come il corpo, e non ha più coraggio nè di leggere, nè di penſare, ſe non è ſpeſſo eccitato allo ſtudio. Queſto mal' è molto più da temerſi nel noſtro paeſe, ove pare che'l clima, e tutto concorra, per farci dormire come tanti ghiri.

Eh non temete, che Firenze degeneri. Ella è ſtata ſempre una Città rinomata, tanto pel buon guſto che per le belle lettere; e lo ſarà vie più, perchè voi l'illuminate. Un opera periodica fatta con diſcernimento, come la voſtra, ſuppliſce alla voluminoſa lettura di tanti libri, che tutti non hanno, nè tempo da leggere, nè mezzi da procurarſino; e viene per conſeguenza a eſtender i lumi nella Nazione, ed a ſpander inſen-

ſibilmente in eſsa un deſiderio d'iſtruirſi maggiormente, e di emularſi a vicenda, ſia co' nazionali ſteſsi, ſia co' Foreſtieri.

Talun che prenda a leggere un giornale, che renda conto delle nuove opere che ſi ſtampano in Europa, viene nel tempo ſteſso a conoſcere il differente genio delle riſpettive Nazioni. Vede ch' un Ingleſe non ſcrive com' un Tedeſco, nè penſa come un Franceſe: E mercè queſta varietà di colori e fregi, nello ſcrivere e nel penſare, che oſserva regnar coſtantemente preſso i diverſi popoli; ſarà egli perſuaſo come io lo ſono, che 'l mondo morale è realmente una copia del mondo fiſico. E che queſta è la ragione che, come non ſi trovano due perſone, così ancora non ſi trovano due ſpiriti, perfettamente uguali; benchè ſiamo tutti dell' iſteſso genere, e dell' iſteſsa ſpezie;

e benchè qualche volta i tratti del viſo e dello ſpirito, ſiano talmente ſimili in due perſone, che ſi prenderebbe l'una per l'altra, ſe non ſi andaſse ed eſaminarne la differenza ben da vicino, e parte per parte.

Mi ſento gran voglia di continuar a ſcrivervi ancora; ma il mio dover mi avviſa, ch'è ormai tempo di andar a gettarmi tra le ſpine delle controverſie, nelle quali non troverò certamente quelle roſe, che raccolgo ne' voſtri ſcritti. Che fare? Faccia ogni un di noi, car'amico, *allegramente* il ſuo dovere. Addio.

Roma, 5 Novembri 1755.

Lettera LXXX, ad un Paroco della Diocesi di Rimini, *in Latino.*

LETTERA LXXXI.

Al Signore MEKNER, *Cavaliere Proteſtante.*

ILLUSTRISSIMO SIGNORE,

Nella mia precedente, traſmeſsale pel ſolito canale del noſtro Eminentiſsimo Querini, ha V. S. Ill.ma letto a queſt'ora le mie riſpoſte, ſul punto della confeſsione auricolare: Ed intanto mi rincreſse, ſommamente, oſservar, dalla ſua ſtimat.ma de' 25 paſſato, che ſenz'aver aſpettato di riceverle, quaſi cantando vittoria anzi'l tempo; ripete le iſteſse coſe, che mi avea già oppoſto, e paſsa intanto incidentemente ſu d'una infinità di altri articoli, ma vi paſsa in maniera, che non ſi ſa

più, qual ſia il principale, e qual l'acceſsorio.

Permetta, ch' io le faccia umilmente preſente, che par che alcuni proteſtanti ſieno ben lontani dall' intenzione di voler indagare la verità, ma che ſentendo ſolamente i ſtimoli del ſuo odio contro la Chieſa Romana, non badano ſe non a ſoddisfare la loro paſsione; onde non penſano ad altro, che ad accumular rimproveri ſopra rimproveri, argomenti ſopr'argomenti, e corre in guiſa che è impoſsibile di poter ſeguire le loro pedate; e da perderne eſsi ſteſsi il reſpiro. Sicchè non dee recar meraviglia, che ſi ripetano e ricantino perpetuamente, quelle ſteſse oppoſizioni, che Monſignor Boſſuet annichilì nella ſua Eſpoſizione della Fede cattolica, e nel celebre Trattato ſulle Variazioni.

Degni riflettere, che queſto è appunto quell' induſtrioſo mezzo,

di cui ſerveſi la paſsione, allorchè acciecata ſu qualche punto, non vuole affatto ſentir ragione in contrario. L'amor proprio, ingegnoſo a luſingarla e zelante a ſervirla; quando ſente vacillare un argomento, per timor d'eſser convinto, ſalta toſto per via di digreſsione in un altro; e così da mano in mano; onde il fil del raziocinio ſi avviluppa, o ſpezza. Quindi ſi cade nella ſorte di coloro, che come non voleſsero far altro, che peſtar acqua nel mortajo, argomentano, ſpinti unicamente dalla collera, o pure pel ſolo inſulſo piacere di contradir l'uno all'altro; Ma ben riſoluti ſin dalle belle prime di reſtar, a diſpetto della Ragione, ciaſcuno oſtinatamente nel ſuo parere.

V. S. Ill.ma non però, che non vuole ſeminar nelle arene, a ſolcar nell' onda, dee ſcuotere qualunque preggiudizio, e venire, ſenza

prevenzioni, all' opra. È neceſſario reſtar coſtantemente ſulle traccie d'una verità, e non paſsar all'altra, ſe non abbia bene, e ſeparatamente diſcuſsa la prima. Che ſe viene a parlarmi alla rinfuſa, e tutto in un fiato, del Purgatorio, dell' Eucariſtia, del Primato, del culto de' Santi, del Celibato, e che ſo io; viene con ciò a formarſi ella ſteſsa un labirinto, ed inoltrarviſi talmente, ch' ella non ſaprà più trovarne il filo, nè io ſaprò più ov'ella è, per venire a darle la mano.

Separiam dunque acque da acque, e ſpero ch' ella ſarà contenta di me; ſebbene io non ſia ch' un balbuziente, a paragone de' dotti perſonaggi a' quali la Chieſa Romana potrà rimetterla, quando V. S. Ill.ma voglia veramente iſtruirſi della verità delle coſe.

Intanto colla ſuddetta mia letſera dee ella eſser convinta, che

mi

mi ſon poſto ſul piede, di provarle tutte le verità che oppugna, ſenza ſervirmi di altro mezzo, che dell' Evangelo ſteſso, e delle Lettere di S. Paolo, che i Proteſtanti medeſimi riconoſcono, come un opera iſpirata; facendole nel tempo ſteſso vedere, che la Tradizione le ha, coſtantemente e ſenza alcuna interruzione, inſegnate.

Che ſe non foſse così, i Proteſtanti che non han traſcurato alcun Angolo di Archivio, ſaprebbero ſenza dubbio il giorno, e la data in cui noi abbiamo innovato: Se pure, con inaudito aſsurdo, non pretendano perſuaderci, che la Chieſa abbia, malgrado la lontananza de' ſuoi membri ſparſi in quà ed in là, mutato in un baleno gli articoli di ſua fede; ſenza accorgerſene eſsa ſteſsa, e ſenza laſciar alcun veſtigio in tante regioni, ove la preteſa novità s'introduſse: Quandochè in coſe di

minore importanza restò la memoria, e pervenne fornita di tutte le sue circostanze, sino a noi.

Se la Tradizione, tra' l genere delle prove, è una prova validissima, che nissun Critico osa riggettare, in mancanza di prove migliori; perchè non dovrà essa valere in materia di Religione? E quanto più, se per poco che si rifletta, è forza convenire, che le verità che insegna la Tradizione, sono perfettamente conformi allo spirito del Cristianesimo, che è di elevar l'uomo al di sopra dell'uomo stesso?

Nè giova opporre, che alcune di queste verità sono troppo rigorose, o che aggiungendo peso al peso antico, rendono la salma insopportabile. Perchè se questa ragion valesse, non solamente dovremmo dar di penna a quel luogo in cui è scritto, che in vece di vendicarsi, si offra l'altra

guancia a colui che vi ha percosso; ma dovremmo far l'istesso, fin anche ai precetti del Decalogo, e permettere oramai di poter nominare il nome di Dio in vano, di desiderar la robba di altri, &c.; giacchè nella totalità vi sono sì pochi Cristiani che l'osservano, che dovrebbe dirsi esser impossibile, il potersi questi santi precetti mettere in pratica.

Rinasca, gentilissimo Sig.r Cavaliere, veramente in noi la fede, e l'amor di Dio; si mandi in bando la malnata passione dello spirito di partito; proponiamoci di voler veramente seguire Colui, che professiamo colle nostre parole: Ed allora lungi dal parerci grave ed insopportabile, noi sentiremo, che' l giogo di Gesù Cristo è realmente, com' egli l' ha detto, dolce e soave: Ed in vece di riggettarla come importuna, noi reputeremo la Tradizione, come se fossero

tanti precetti in iscritto. Quando l'amor regna, tutto è leggiero; e senza di lui, tutto è grave e difficile ad accettarsi, non che a portarsi per lunga via.

Da questa verità che è la base di tutte, e ch' ella intende meglio, che non ho saputo spiegarla, nascono da se stesse le risposte a tutte le altre difficoltà, che par che le vadano per la mente. Getti poi in grazia un sguardo su' Greci Cattolici Romani; ed ov' è più quella opposizione che le pareva sì grande, circa il celibato de' nostri Preti, ed intorno alla Comunione sotto le due specie?

Ritornino dunque i Protestanti sinceramente alla Chiesa, ed il gran Pontefice che la governa, non gli rigetterà certamente, nè perchè hanno i lor Preti o siano Ministri ammogliati, nè perchè desiderano l'uso del calice. Là di

lui somma prudenza detteragli senza dubbio, degli espedienti per accordar tutto quel che si può in materia di disciplina; giacchè il solo Dogma e la sola Morale non sono suscettibili di essere, per qualsivoglia circostanza di tempi, mutati, o addolciti.

Le circostanze non possono essere migliori, perchè tutto respira pace, e calma. Il nostro Eminentissimo Sig.r Cardinal Querini, il quale dopo aver conosciuto da presso, e per prova, l'eccelse qualità di spirito, e di cuore de' Sig.ri Protestanti; si strugge vie più che mai di desiderio pel sospirato loro ritorno, sarebbe un eccellente mediatore; Ed essi vedrebbonsi di nuovo nelle braccia d'un Padre, che hanno per loro propria colpa abbandonato.

Dissi per loro propria colpa, perchè non vi è mai ragion che basta, per autorizzare un Scis-

tiano a darsi la morte da se stesso. Gli abusi sono inseparabili dalla natura umana, e come ci lasciò detto Gesù Cristo è necessario, che *vengano gli scandali e l'eresie*: Ma un buon Fedele dee star saldo tralle tempeste, e non far come que' ragazzi mal accostumati e furiosi, che per poco che gli si faccia ingiuria, o torto, gettansi a terra, sbattono i piedi, e strancianſi per dispetto vestiti, capelli, e viso.

Se i loro antenati, in vece di abbandonarsi ad uno spirito disperato di ribellione, che è sempre causa di più grandi errori, e di più gran mali; avessero adoperato la via pacifica delle rappresentazioni, avrebbero certamente ottenuto delle Riforme. Che non può fare Iddio? e che non fa quando, con vera fede, rapportiamo ed offriam tutto a lui, come nostro primario oggetto!

Ma noi ci laſciamo ſpeſso traſportar dalla paſsione, e ci allontaniam da lui; credendo allontanarci dagli uomini, che devono eſser ſempre il noſtr' oggetto ſecondario.

Chiunque abbia qualche idea dell' *Ordine*, gode e ſi applaude di vedere un Capo che, come un buon padre di famiglia, veglia e provede alla ſalute, alla ſicurtà, al decoro, ed all' aumento della Comunità; e che laſcia, che gl' individui, ſceveri di queſte cure, gioiſcano tranquilli della privata e publica felicità, e di tutt' i beni che Iddio ci dona. Or come i Proteſtanti che ſono ſpiriti cotanto perſpicaci e ſublimi, non riconoſcerebbero queſta verità, che pur conoſce ogni uom del volgo? E ſe la conoſcono, com' è poſsibile, che non ſtimino, nè utile, nè neceſsario queſto Capo, ſolamente in materia di Reli-

gione, che è pure il punto più eſsenziale, ed il bene più prezioſo, che Iddio ha conceſso all' uomo?

Com'è poſsibile, che leggendo eſsi continuamente la ſcrittura, non vedano la neceſsità di queſto Capo, le prerogative del Principe degli Apoſtoli, e l'infallibiltà ed unità della Chieſa, che non può mai inſegnare alcuno errore, perchè Gesù Criſto ha promeſso di eſsere; dunque egli è, e ſarà ſempre, e ſenza interruzione con lei *omnibus diebus vitæ, uſque ad conſummationem ſæculi.*

Or s' egli è fuor di dubbio, che qualunque Proteſtante che rifletta, conoſce queſta verità, reſta chiaro, che i Proteſtanti non ritornano nel ſen della Chieſa Romana, ſolamente per riſpetti umani.

Convenga dunque V. S. Ill.ma con me, che queſti miſerabili fini mondani ſono la ſciagurata cauſa, che come per un verſo, fanno che

ſpeſso ogni un'di noi ha il nome, ma non già le opere di fedele; così per altro verſo impediſcono, che riuniti tutti quanti ci diciamo Criſtiani in un ſol nodo, non ci abbracciamo da veri fratelli, e non ci perdoniamo ſcambievolmente i noſtri difetti.

Senza le noſtre malnate paſsioni; chi potrebbe reſiſtere alle attrattive dell'eterne verità? In vece di andar diſputando, ſe quel che riguarda il culto, ſia troppo, o troppo poco, s'infiammerebbe ogni un di noi di amor di Dio e del Proſsimo; ed unite tutte le noſtre voci canterebbero in una ſola melodia Inni al Signore, ed anderebbero le noſtre concordi preci a penetrare i Cieli.

Noi rinunciamo a queſta felicità, che e' l vero frutto della fede ed il vero carattere del Criſtiano, per andar perdendo in diſpute un tempo prezioſo, e veniamo con

ciò a formarci degli oſtacoli, ed a fingerci de' dubbj, ove non ve ne ſono. Imperciocchè per poco che ſi voglia riflettere; chi può mai dubitare, ſe abbian ragione i Romani, oppure i Proteſtanti? La Scrittura e l' Evangelo c' inſegnano chiaramente, che non ſi pecca mai, per aver troppo fede; ma che ben ſi riſchia di perderſi, per non averne a baſtanza. L'amor dell' ordine, i buoni coſtumi e tutte le virtù morali, vanno ſotto l'iſteſsa regola. Dunque è manifeſto, che la Chieſa Romana, che fù, ed è ſempre ferma e ſtabile nella ſua credenza, e nella plenitudine di Fede; è appunto quella eterna e ſanta Montagna di cui parlano le ſacre Carte. Dunque la Proteſtante che ha, da due ſecoli in quà, tentato di fabricarſi una via più commoda e più larga, non è altro ch' una denſa nuvola, ed una intrapreſa vana.

Io darei ſino all'ultima goccia del mio ſangue, per vedere queſta ſoſpirata riunione; e ſon perſuaſo, che rotta la catena che attaccava i Proteſtanti al centro d'Unità, eſsi ſon' oramai come tante pecorelle ſmarrite, ſenza guida, e ſenza il capo de' Paſtori.

Quando non vi ſia una autorità che ci rappreſenti Gesù Criſto, e che riunisca i Fedeli in una ſola voce, vuole ogni uno far valer la ſua; ed allora fin anche lo zelo veſteſi delle paſsioni e ſi cambia in vizio, a danno dell' Unità della Chieſa, e della Fede di Gesù Criſto.

Se Iddio ha qualche volta permeſso, o vuol permettere, per noſtro caſtigo, che alcuno di queſti Rappreſentanti e Capo de' Paſtori, in vece di bene, cagioni anzi del male alle ſue pecorelle; È forſe ragione baſtante di ſconoſcere e di abbolire per ſem-

pre il ſanto e ſalutare impiego; ſolamente perchè tal uno che lo ha occupato qualche tempo, non ci abbia con effetto rappreſentato il noſtro conſolatore Gesù Criſto?

L'obligo d'un vero Fedele in tal caſo, è di prender parte all' afflizione della noſtra ſanta Madre, e con cuor contrito ed umiliato cominciar ad eſaminare, ſe non vi è in lui ſteſso coſa che abbia meritato queſto gaſtigo, orare, aver fede nella Divina Miſericordia, e far poi delle rappreſentazioni convenienti. Ma non può ſenza orribil peccato, montare in collera, ribellarſi e quaſi da Cieco, bravando i Divini ineſcrutabili decreti, correre diſperatamente dietro all' Anarchia, come fecero gli antichi Proteſtanti.

Ma Iddio ha fatto lor ſentire, in una maniera terribile, i triſti effetti di queſt' amaro paſto, poichè, ove non vi è che una verità

ed un Evangelo, i Proteſtanti non avendo più Capo, ſi ſono ſciſsi e diviſi tra loro ſteſsi in cento, e cento pareri; onde ſorgono le tante diverſe ſette che regnano oggi giorno, ed onde par, che si dovrebbe dire (beſtemmia orrenda!) che Gesù Criſto ci ha parlato ora in una maniera, e che poi pentito ci ha parlato in un altra: Ed ecco l'abbiſso che naſce dall'aver preteſo, di voler riggettare l'Unità e l'infallibiltà della Chieſa, e le prerogative del Principe degli Apoſtoli.

Non creda però V. S. Ill.ma, che io voglia inſultar al loro ſtato. Mi guard'Iddio; Egli che vede i noſtri cuori. Io l'aſsicuro ſinceramente, che quanto a me ſon perſuaſo, che i Proteſtanti de' noſtri tempi ſtanno in buona fede e che ſono giuſtificati avanti il mondo: Ma dicami ella in grazia, la ſcongiuro: Quello che ci giuſ-

Altiſsimo; come eſpreſsamente ci comanda la ſacra Scrittura, ed il ſanto Evangelo.

Prego intanto benchè indegnamente il Signore, che le faccia guſtare queſte verità, perchè bramo ſinceramente di trovarmi per ſempre con lei, in quel ſoggiorno di pace, ove non entrano ſe non i Croceſignati. Argomenti da ciò con quant'amore, e con quanta venerazione ſono, di V. S. Ill.ma

Roma, 14 *Marzo* 1753.

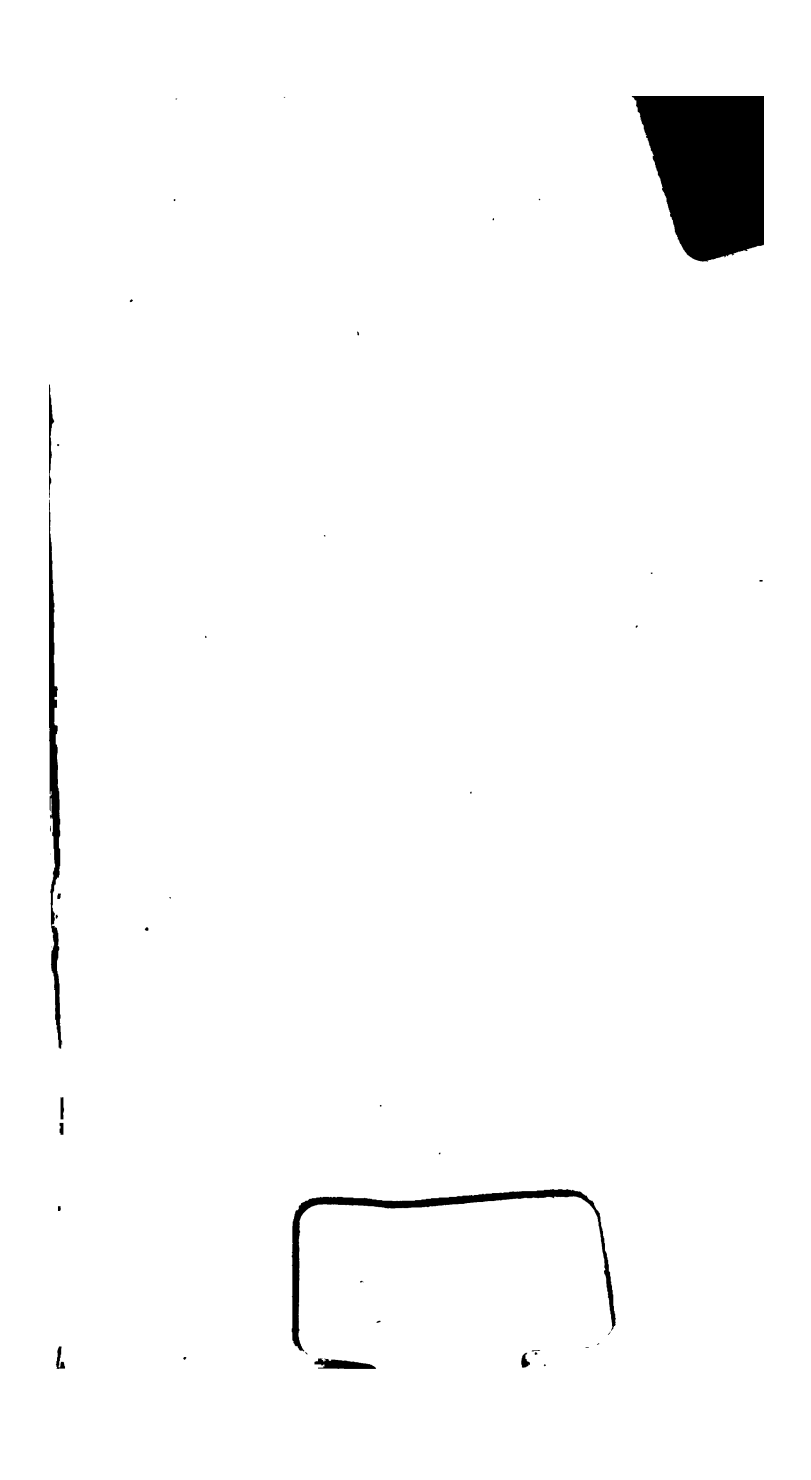
Fine del primo Tomo.

INDICE

DEL TOMO PRIMO.

LETTERA I. *al Signor Cabane, Cavaliere di Malta,* Pag. 1
— II. *al Signor Abate Ferghen,* 17
— III. *ad una ſua Sorella,* 41
— IV. *a Monſignor Bouget,* 45
— V. *al R. P. Abate di Monte Caſino,* 49
— VI. *al Signor Stuart,* 52
— VII. *alla Signora Bazardi,* 65
— VIII. *a Monſignor Cerati,* 67
— IX. *al Signor Marcheſe Clerici,* 70
— X. *alla Signora.....* 72
— XI. *al R. P. Franceſcano,* 83
— XII. *al Signor Canonico d'Oſimo,* 88
— XIII. *al Signor Conte Algarotti,* 100
— XIV. *al Signor Abate Lami,* 109
— XV. *ad una Religioſa del Monte Carmelo,* 115
— XVI. *al Signor Card. Valenti,* 118
— XVII. *al medeſimo,* 121
— XVIII. *a Monſignor Cerati,* 122
— XIX. *al Signor Conte ***,* 126
— XX. *al medeſimo,* 131
— XXI. *al Signor Abate Nicolini,* 137

LETTERA XXII. *al Signor Card. Crescenci*, 145
— XXIII. *ad un Cavaliere di Ravena*, 147
— XXIV. *al Signor Card. Querini*, 151
— XXV. *al R. P. Orsi, Domenicano*, 155
— XXVI. *ad un Prelato*, in Latino.
— XXVII. *a Monsignor Enriquez*, 159
— XXVIII. *alla Signora Abadessa di....* 162
— XXIX. *al Signor Abate Lami*, in Latino.
— XXX. *al Signor Conte.....* 168
— XXXI. *al Signor Principe di San Severo*, 189
— XXXII. *ad un Religioso eletto Provinciale*, 195
— XXXIII. *alla Signora Marchesa R....* 202
— XXXIV. *al Signor Cavaliere Cabane*, 211
— XXXV. *al Vescovo di Spoleto*, 223
— XXXVI. *al Signor Card. Querini*, 228
— XXXVII. *al R. P. Sigismondo, Generale dei Capuccini*, 233
— XXXVIII. *alla Signora....Veneziana*, 238
— XXXIX. *al Padre delle Scuole pie*, 253
— XL. *al Signor Conte....* 261
— XLI. *al Signor Card. Passionei*, 274
— XLII. *a Monsignor Emaldi*, 278

LETTERA XLIII. *al R. P. Dom Gaillard, Priore della Certosa di Roma*, in Latino.
— XLIV. *al medesimo*, in Latino.
— XLV. *ad un Religioso che parteva per l'America*, 281
— XLVI. *a Monsignor Cerati*, 286
— XLVII. *al Signor Abate di Canillac*, 289
— XLVIII. *al Signor Marchese Maffei*, in Latino.
— XLIX. *a Monsignor Caraccioli, Nunzio in Venezia*, in Latino.
— L. *al Conte N. N.* 291
— LI. *al medesimo*, 298
— LII. *a Monsignor Firniani, Vescovo di Perugia*, 301
— LIII. *al Prelato Cerati*, 303
— LIV. *ad un Francescano*, in Latino.
— LV. *alla Signora Pigliani*, 307
— LVI. *al Signor Conte Algarotti*, 314
— LVII. *a Monsignor Rota*, 318
— LVIII. *al Gonfaloniere di San Marino*, 319
— LIX. *al Signor Conte . . . .* in Latino.
— LX. *ad un Religioso Conventuale*, in Latino.
— LXI. *al Signor Card. Spinelli*, in Latino.
— LXII. *al Signor Abate Lami*, 329
— LXIII. *al Signor Baron Kronech*, in Latino.

LETTERA LXIV. *al Signor de la Bruere*, 336
— LXV. *al medesimo*, 339
— LXVI. *al Signor Card. Querini*, in Latino.
— LXVII, *al Signor Conte Bielk, Senator di Roma*, 342
— LXVIII. *al Conte* 345
— LXIX, *al Padre Concina, Domenicano*, 348
— LXX, *al Signor Card. Gentili*, 351
— LXXI, *a Monsignor Zaluski, gran Referendario di Polonia*, in Latino.
— LXXII, *ad un Religioso eletto Vescovo*, 352
— LXXIII, *all' Abate Lami*, in Latino.
— LXXIV, *ad un Cavaliere Toscano*, 371
— LXXV, *a Monsignor Cerati*, 411
— LXXVI, *al Signor Card. Querini*, in Latino.
— LXXVII, *al Signor Card. Banchieri*, 420
— LXXVIII, *ad un Canonico di Milano*, (si trova alla fine del secondo tomo.)
— LXXIX, *al Signor Abate Lami*, 422
— LXXX, *ad un Paroco della Diocesi di Rimini*, in Latino.
— LXXXI, *al Signor Mekner, Protestante*, 429